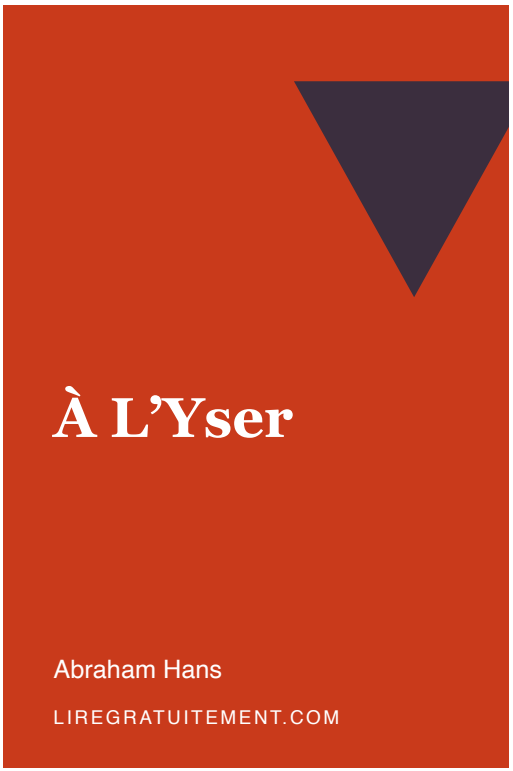


À L'Yser

Abraham Hans

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01

À L'YSER

par A. Hans

Imprimerie Nationale L. OPDEBEEK, Anvers

Berthe Lievens entra dans l'église St. Nicolas.

C'était lundi matin et une foule de paysannes, la plupart accompagnées de leurs filles avaient quitté le marché hebdomadaire pour se rendre au temple. Elles avaient déposé leurs paniers à beurre à côté des chaises basses sur lesquelles elles s'étaient agenouillées. Berthe se plaça devant l'autel d'une nef latérale et joignit pieusement les mains.

On implorait davantage maintenant car la guerre sévissait.

Les canons tonnaient aux alentours d'Anvers. Les citadins de la grande métropole belge arrivaient dare-dare de leur cité, fuyant le péril imminent. Ils résidaient maintenant à Coxyde, Nieuport, Oost-Duinkerque, La Panne, dans toutes les petites villes du littoral, jadis des lieux de plaisir et de repos.

Ils racontaient, ainsi que les journaux l'avaient déjà annoncé, que les Allemands faisaient le siège d'Anvers, de la dernière forteresse belge.

Et parmi ceux qui défendaient énergiquement et avec ténacité le sol violé, il y en avait beaucoup de Dixmude et de Furnes.

Berthe pensa à Paul Verhoef, son fiancé. C'était pour lui qu'elle priait… Lui aussi était soldat et portait fièrement la tenue de lieutenant d'infanterie.

Elle pria d'abord ardemment… mais bientôt ses idées vaguèrent vers d'autres horizons quoique ses lèvres marmotaient encore. Ses grands yeux restèrent fixés sur l'Adoration des Sages, de Jordaens, toile glorieuse de l'église de Dixmude.

Que de fois, Paul qui aimait l'art ne lui avait-il parlé de cette œuvre grandiose, ainsi que de ce superbe jubé qui se dressait derrière elle, ce patrimoine des aïeux qui peuplaient naguère notre littoral après l'avoir disputé à la mer !

Paul aimait à parler de toutes ces légendes et il en connaissait à profusion…

Berthe eut la sensation qu'il lui en contait encore de sa voix mélodieuse et captivante.

Elle connaissait les historiettes tant goûtées par le peuple.

Ce jubé était d'ailleurs si artistiquement ciselé et présentait une telle abondance de feuilles, de bourgeons, de fleurs, de fruits, qu'on n'aurait pu croire que la dure matière se laissât si galamment traiter. Le peuple prétendait que le jubé était pétri d'une matière malléable… et la légende contait que l'artiste avait employé du levain de seigle mélangé de blancs d'œufs. Il fut d'ailleurs mal récompensé… On lui creva les yeux pour l'empêcher de doter d'autres villes d'une pareille œuvre.

Et puis ce Jordaens. Lors de la période française, le tableau fut enlevé en France. Plus tard, Napoléon, du temps du Consulat, honora la ville d'une visite, s'attarda quelque temps devant la

mairie, mais ne daigna pourtant pas quitter sa voiture. Le maire et le doyen s'empressèrent vers le Consul. Le carillon jouait à ce moment et la musique charma Napoléon. Il félicita le doyen parce que l'église avait conservé son jeu de cloches pendant cette période mouvementée de la domination française.

« Nous en sommes réellement très heureux, répondit l'ecclésiastique, mais notre joie serait encore bien plus vive si on nous rendit le glorieux tableau de Jordaens. » Et il raconta alors l'histoire de la toile. « Je soignerai à ce que le dit tableau prône bientôt dans votre église », promit le Consul et il en fit prendre note.

Quelques mois plus tard il arriva de Paris une grande caisse, mais le doyen n'y trouva pas, à sa grande désillusion, le « Jordaens », mais une toile due au pinceau d'un peintre inconnu. Une lettre annonçait que le Jordaens avait disparu mais que les habitants de Dixmude seraient certainement heureux de ce chef-d'œuvre.

Il fallut bien d'ailleurs. Guillaume 1 soigna plus tard à ce que le vrai Jordaens occupa son ancienne place.

Paul était tout épris lorsqu'il parlait de son pays. Il se battait maintenant pour la Belgique, pour sa patrie.

Et Berthe reporta ses idées vers Anvers.

En juillet dernier elle s'était encore promenée avec son fiancé le long de

l'Escaut à Anvers, la cité commerciale, le port mouvementé, qui recèle également le siège de l'art.

Paul l'avait amenée au Musée des Beaux-Arts, au Musée Plantin et à la Cathédrale, où il lui montra deux chefs-d'œuvres de Rubens.

Et on bombardait Anvers maintenant… les obus devaient tomber dru sur les forts et peut-être sur la ville.

Et si Anvers capitulait, qu'arriverait-il ? Les Allemands marcheraient-ils alors vers l'ouest, vers l'Yser ?

Le théâtre de la guerre s'étendrait-il jusqu'à la paisible région de Furnes ? On en doutait, mais la possibilité n'était pas exclue, car il y avait Dunkerque et sa forteresse dans ces parages.

Et pourtant, la guerre dans ces régions était par la plupart des gens jugée impossible…

Pourquoi ? Berthe n'aurait pu le dire, mais c'était comme par instinct : Dixmude et Nieuport, ainsi que toute l'agglomération, revêtirent toujours un aspect si calme, si serein, si paisible, on n'y voyait quasi jamais un incident extraordinaire et on ne pouvait s'imaginer un tel bouleversement.

Cette idée s'était propagée un peu partout. Liège, Tirlemont, Namur, Dinant, Louvain, Charleroi, Aerschot, Termonde, Anvers étaient empreints des mêmes idées et pourtant tous avaient été entraînés dans le cataclysme. Berthe frissonnait lorsqu'elle songeait à ces récits affreux.

Et voilà qu'on aurait peut-être la guerre ici…

Des paysannes entraient, sortaient, le cœur oppressé, inquiètes, agitées, attristées…

Berthe quitta l'église.

De nombreux petits groupes ornaient la Grand'Place. On se montrait des lettres du front, on commentait les nouvelles, on propageait toutes sortes de bruits, on craignait et on espérait à la fois…

Berthe rencontra une amie, Marguerite Dekkers, qui lui raconta, toute heureuse, que son frère, soldat desservant un des forts d'Anvers, lui avait envoyé une lettre.

— Il se porte toujours bien, dit-elle, mais la lettre date d'il y a 10 jours et maman, qui était tout heureuse lors de la réception, est à nouveau inquiète parce l'activité rehausse autour d'Anvers.

— Les Anglais y sont allés au secours… Anvers ne tombera pas aux mains des Allemands…

— Tu as des nouvelles de Paul ?

— J'en ai reçu avant-hier, il était à Waelhem lez Malines… Le combat y est également acharné disent les journaux. J'en suis souvent toute éplorée et c'est alors que j'ai recours à la prière. Quelle misère.

— C'est cruel !

Les jeunes filles se quittèrent. Berthe hâta le pas vers la maison. Son père, jadis négociant en grains, avait gagné une jolie petite fortune et vivait actuellement en rentier. Il s'occupait maintenant de la lecture et d'antiquités, c'était un collectionneur passionné et sa maison ressemblait à un petit musée.

Madame Lievens était morte il y a deux ans. Berthe, la fille unique était un aide fidèle pour le père, et elle administrait la

maison avec Pélagie, la vieille servante, qui était au service de ses parents depuis plus de vingt ans.

M. Lievens lisait le journal lorsque sa fille entra.

— Beaucoup de nouvelles, papa ? demanda-t-elle.

— Ô, ces journaux, j'en ai plein le dos ! Hier ils nous racontaient que la situation était excellente autour d'Anvers et aujourd'hui ils annoncent que la ville sera bombardée et que les habitants doivent se sauver.

— C'est donc si grave, papa ! dit la jeune fille apeurée.

— Cet Allemand doit quand même être d'une force herculéenne. Ils prendront Anvers également ! Et la forteresse n'était pas à prendre.

— Et que feront les soldats, papa ?

— Oui, les soldats !... Mais, Berthe, reprit amicalement M. Lievens, il ne faut pas précisément être très pessimiste.

L'armée peut battre en retraite...

— Vers où ?

— Vers le littoral...

— Les soldats pourraient venir ici en ce cas ?

— Qui sait... Mais où restent donc les Français et les Anglais ? Si un revirement n'intervient pas, toute la Belgique y passera.

Àpropos tu devrais te rendre à Furnes, cet après-midi. Ton oncle Charles m'écrit qu'il y arrivera d'Ypres. Il sera à trois heures à la Rose Noble (un restaurant fameux par son histoire).

Tu lui remettras une liasse de valeurs, qu'il m'avait confiées. Je trouve ce procédé meilleur qu'en me fiant à la poste. On ne sait jamais à quoi on s'expose.

— J'irai en vélo, le temps est beau.

— C'est si loin…

— À Furnes, papa ! J'ai déjà tant de fois fait la route. En chemin de fer on est encaqué comme des harengs.

— Soit, fais à ta guise… Mais pars à temps. Je ne suis nullement à mon aise au milieu de tous ces évènements. Au début nous n'enregistrions que victoire sur victoire, mais il me semble que l'avenir ne nous réserve pas un riant horizon.

Berthe partit après le dîner. Elle aimait pédaler et trouvait ainsi l'occasion de laisser flotter ses idées. Elle croisa le Haut Pont sur l'Yser, le capricieux petit fleuve sillonnant les champs et les prés et qui a acquis une gloire immortelle.

De temps à autre Berthe était craintive et des larmes lui noyaient alors les yeux ; elle tremblait pour son fiancé, mais l'espoir et la foi prirent toujours le dessus.

Anvers capitulerait, mais l'armée pouvait opérer une retraite. La reddition de la métropole belge serait peut-être le dernier fait d'armes dans la patrie et la guerre n'engagerait plus que la France, l'Angleterre et l'Allemagne.

On n'en verrait rien ici parmi ces paisibles paysages. On ne se battrait pas au pays de Furnes…

Quant à Dunkerque, il se put que les Allemands atteignirent cette forteresse par la France.

Ici, le calme régnait. Là, à droite, on voyait Stuyvekenskerke et plus près encore, la vieille tour sans béguinage de Oud-Stuivekenskerke.

Paul aimait tant cette vieille tour solitaire, sise au milieu des prés. Lorsqu'il était en congé, il montait maintesfois au clocher pour jouir du large panorama, qui remémorait les aïeux, leur labeur et l'imposante majesté de leur œuvre séculaire.

L'histoire de ce pays recélait de nombreuses guerres, mais elles dataient depuis longtemps…

Que serait-ce maintenant ?…

⁂

Tout à coup Berthe saute de son vélo. Un soldat belge approche par un sentier poussiéreux… elle désirerait le questionner… Il est tout proche maintenant et ressemble beaucoup à un vieillard.

Et pourtant à le regarder un peu plus minutieusement, on jugerait qu'il n'a pas dépassé les 35 ans. Il a le dos voûté et la marche difficile ; mais sa face basanée par le soleil reflète un miroitement joyeux.

Le soldat redresse soudain la taille, son pas s'accentue.

— Père, père, père ! crie-t-on, et trois petits bambins s'amènent en courant.

Le militaire tend les bras. Il revoit ses petits amours, il veut les embrasser tous à la fois, les réunir en un premier baiser.

Des larmes lui coulent des joues.

— Ô mes chers petits, mes chers enfants ! dit-il, en un sanglot.

D'abord Berthe n'entendait rien que : « Père… et enfants. »

Mais voilà qu'une jeune femme s'élance, après avoir hésité un instant.

C'est son mari, mais quelle transformation !

On serait tenté de croire qu'elle est sa fille…

— Mère ! crie le soldat.

Et cette fois il les embrasse tous à l'unisson en une étreinte passionnée.

Riant et pleurant à la fois, débordante de joie, la femme conduit son mari à la maison. Elle le lavera comme un enfant, elle soignera ses pieds blessés, elle le dorlotera si tendrement. On ne pense plus maintenant à toutes les nuits d'insomnie, de crainte et de doute ! Père est là ; la guerre cruelle l'a épargné.

Berthe se représente fort bien ce tableau, mais elle ne peut pas entrer dans cette maison et y troubler cette scène d'intimité !…

Des larmes lui baignent les yeux…

Et soudain elle pense à Paul.

Sera-t-il également si vieilli, si harassé, si courbé ?

Du coup, elle ressent un saisissant effet de la guerre, ce que la lecture des journaux n'avait pas encore pu lui inspirer…

. . . . . .

L'Église St-Nicolas à Furnes.

Furnes sommeillait paisiblement dans sa couche de verdure. Bien au-dessus des toits aux tuiles rouges, se silhouettait la haute église Ste-Walburge, la gracieuse tour de St-Nicolas et le massif beffroi.

On ne remarquait pourtant pas le même calme qu'à l'ordinaire, à l'intérieur de la petite ville.

Tout comme à Dixmude des petits groupes de bourgeois commentaient activement les faits du jour et le sort d'Anvers :

— Anvers ne capitulera pas, jamais…

— Liège aussi ne céderait pas et les Allemands y furent avant que nous le sûmes…

Berthe entendait ces propos en passant : l'optimisme entêté et le doute ; une incertitude poignante parmi la foule.

Arrivée au vieil hôtel de La Rose Noble la jeune fille sauta de son vélo.

— Ah, te voilà, ma nièce ! cria-t-on bruyamment de l'intérieur.

Un homme bien portant, à la mine affable, l'attendait.

— Oui, mon oncle… je suis venue en vélo. Voici le paquet.

— Père a eu raison. Il ne se fie plus à la poste et on est dans l'expectative des faits qui vont arriver.

— Vous êtes également inquiet, mon oncle ?

— Oui, quelque peu. Les nouvelles sont tellement disparates… D'aucuns disent que les Allemands essuyent une défaite à Anvers

et d'autres prétendent que notre armée est en retraite. Quant aux journaux, je n'y ajoute plus foi.

— Tout comme chez nous, il n'y a aucune nouvelle certaine à Ypres.

— Non, on parle beaucoup et on raconte des inepties… Et comment se porte ton père ?

— Il se porte à merveille et vous présente ses sincères amitiés.

— Il passe son temps à dépouiller les journaux ?

— En effet…

— En sait-il plus que moi ?

— Non, mon oncle…

— Et quelles nouvelles de Paul Verhoef ?

— À lire ses dernières lettres, il est toujours bien portant. Mais où est-il à présent ?

— Allons, ne t'attriste pas… Paul te reviendra sain et sauf… Et que puis-je t'offrir à boire, ma petite nièce ? J'aurais déjà dû te poser la question plus tôt.

— Un café, mon oncle… Cela me remettra du voyage. Et tante Julie est-elle toujours bien portante ?

— Oui, mais elle est attristée. Son fils Léon est également sous les drapeaux. Il est de la classe de 14 qui vient d'être rappelée. C'est ce qui la peine, mais il faut pourtant convenir, qu'un garçon comme Léon ne peut pas rester inerte en présence des événements actuels.

— À juger de la célérité avec laquelle on fait rentrer les classes, on peut supposer que la guerre ne sera pas finie de si tôt.

— Finie ? Ô, non !… N'en crois rien…

— Et si Anvers capitule…

— La guerre n'en sera pas terminée pour cela, ma petite. Nous sommes lancés dans la même embarcation que les Anglais et les Français et ces gens ne pensent même pas à la paix…

— Et où se battrait-on donc, encore ?

— Je l'ignore ! En France peut-être… Ils y sont déjà, mais ils approchent également par ici.

— Par ici… mon oncle ?

— Les Français, parfaitement… Comment, tu as tant de journaux chez toi, et tu l'ignores ?

— Je ne les lis pas et père n'en dit pas grand'chose.

— Le front de bataille s'étend, en France, et se dirige vers la mer…

— Mais pas par ici.

— Pas encore… Mais nous ne savons pas ce qu'on prépare. Il faut patienter… et bannir le pessimisme.

Le Petit Belge endigue le flot allemand.

L'oncle Charles ne rassurait pourtant pas beaucoup sa nièce. Et lorsque Berthe quitta Furnes pour rentrer chez elle, elle était plus troublée qu'à l'aller.

Que s'était-il donc passé ?

Ô, pourvu qu'elle eût des nouvelles… ! des nouvelles positives !

Les paysans qu'elle croisait en cours de route, avaient l'air méditatif ; c'était comme si une atmosphère suffoquante planait sur la région et lui donnait un tout autre aspect.

La guerre se transporterait-elle également en ces lieux ?

Faisant une halte à Oostkerke, Berthe y visita une parente, une vieille cousine de sa mère, aux idées originales.

Elle s'était rendue une seule fois à Dixmude, alla également une fois à Furnes chez des parents, et viva depuis lors seule et recluse.

Elle reçut pourtant cordialement la jeune fille.

— Ah, tu as été à Furnes ? Et tu y as vu ton oncle Charles ? Tu désires une tartine ? Non ?… Allons, permets-moi d'insister, tu viens si peu. Vraiment, tu n'en as nulle envie. Mais assieds-toi donc un instant… et causons de la guerre, évidemment… quels tristes temps, n'est-ce pas ?

— C'est cruel, cousine Mélanie.

— L'homme est quand même méchant. Mais sais-tu en réalité pourquoi on se bat ?

— J'ai lu il y a quelque temps…

— C'est à dire, dans les journaux ? interrompit la femme. Ne m'en parle plus ! Je te le dirai en deux mots, moi.

— Faites, cousine.

— Et bien, certain jour St. Pierre, le portier céleste, demanda à Dieu la permission de rendre visite à sa famille en Flandre à l'occasion du nouvel an. Sur quoi St. Pierre endossa ses plus beaux habits et descendit de bonne humeur sur la terre.

Il rentra au ciel le lendemain et le Seigneur lui demanda des nouvelles de son voyage.

— Je dois vous dire, Seigneur, que nous avons bien mangé, bien bu et que nous avons fumé une bonne pipe.

— Et qu'a-t-on dit ?

— On a parlé de l'année heureuse, qu'on avait fait une bonne moisson et que la récolte des pommes de terre et des navets avait été excellente et que d'autre part le bétail se portait bien.

— Et n'a-t-on pas parlé de moi ? demanda le bon Dieu.

St. Pierre hésita quelque peu, puis il dit plus bas :

— Non Seigneur, les gens n'ont pas parlé de vous.

— C'est bien, dit le bon Dieu.

La cousine Mélanie reprenant haleine, dit :

— L'année suivante, St. Pierre demanda à nouveau à pouvoir aller souhaiter la bonne année à sa famille, et il y fut encore autorisé. À son retour le bon Dieu lui demanda des nouvelles.

— Elles sont mauvaises, Seigneur.

— Oui et en quoi, s'il vous plait ?

— Des repas maigres et des gens tristes.

— Et sur quoi la conversation a-t-elle roulée ? demanda le bon Dieu.

— De la mauvaise année, de la maigre moisson, de la mauvaise récolte en pommes de terre et navets, et des maladies parmi le bétail.

— Et on n'a pas parlé de moi ? demanda le bon Dieu.

— Ils ont causé de quelqu'un d'autre que vous, Seigneur.

La cousine Mélanie s'arrêta un instant, puis reprit :

— Sais-tu maintenant pourquoi la guerre s'est déclanchée. Les gens vivaient trop bien : il y avait trop de gloire. On ne pensait même plus au bon Dieu. On vivait trop aisément… Mais cette fois, ils penseront bien au Seigneur !

Berthe connaissait fort bien la nuance morale de la région… C'était un fait positif qu'il y avait des péchés populaires… et s'il y avait de belles vertus, il y avait aussi des défauts inquiétants.

Il y avait des hautains et des prétentieux.

Et elle se posait la question si les Belges qui du jour cultivaient les immenses champs en France et qui couchaient la nuit dans des baraquements ; si nos mineurs qui passent leur vie sous terre, si nos dentellières, nos vachers, nos pêcheurs, nos manœuvriers, nos verriers, affichaient eux aussi une morgue ostensible…

Le Petit Belge au colosse : On ne passe pas !

Mais cette femme ne se laisserait pas persuader si facilement.

Et n'oubliait-elle pas, la vieille cousine, elle qui était si sévère en ses jugements, qu'elle avait également ses défauts ?

— Quiconque en est convaincu, peut espérer que notre pays sortira de cette guerre, pensa Berthe, en retournant chez elle. Mais pourquoi condamner de la sorte dès à présent. Tant de personnes souffrent et ressentent la douleur pénétrante de plaies fraîches et saignantes… Et d'autre part, n'est-ce pas la violation, la force brutale, l'infidélité d'une certaine puissance européenne, qui entraîna notre pays dans le cataclysme guerrier ?

Berthe rentra à Dixmude à la brune. Il y avait de l'effervescence en ville. On racontait que des soldats en retraite d'Anvers étaient déjà arrivés à Bruges et à Ostende.

La puissante forteresse serait-elle donc quand même tombée aux mains de l'ennemi ?

02

Paul Verhoef était arrivé à Ostende avec ses hommes, où le train les avait transportés, harassés de fatigue.

Le lieutenant Verhoef se trouvait en ce moment sur la digue en compagnie d'un simple soldat, Antoine Deraedt, son ami, son frère, qui lui avait sauvé la vie à Waelhem.

Verhoef qui ne craignait pas le danger et qui aiguillonnait ses hommes à la charge, avait senti s'effleurer par l'aile de la mort.

Il se trouvait dans une tranchée, lorsqu'une bombe toucha la digue et molle produisit un éboulement et l'ensevelit. Le lieute-

nant était évanoui… et il aurait certes été asphyxié, si Antoine Deraedt n'était pas intervenu.

Le fidèle soldat, sans souci des obus et des balles qui sifflaient autour de lui, enleva fébrilement la terre et retira son chef inerte.

La mort guettait en ce lieu. Des hommes se mouraient en gémissant.

Deraedt chargea alors son lieutenant à dos et rampa par le champ, pendant que les balles sifflaient dans l'espace. Ô, sans ce fardeau, il aurait pu facilement se sauver ! Mais il ne voulait pas abandonner son chef, il vivrait ou mourrait avec lui et ne l'abandonnerait pas à son sort.

Àmaintes reprises il resta couché, haletant… Il portait son fusil par la lanière entre les dents. Les balles pleuvaient autour de lui, les obus labouraient le sol, mais Antoine Deraedt tendit ses muscles et continua à ramper, comme un reptile sur la terre charruée et lorsque la tentation le prit parfois de ne songer qu'à sa propre vie, il la refoulait bien vite, tout décidé à ne pas abandonner Verhoef.

Ce voyage dura un quart d'heure. La crainte le prit qu'il transportait peut-être un cadavre… Soit… il pourrait du moins soigner la sépulture de son chef. Il serra plus fort les mains du lieutenant dans une des siennes et s'aidant de l'autre, il rampa toujours plus loin de cet endroit horrible, où des frères d'armes mouraient dans des mares de sang.

Heureusement des secours approchaient. Un soldat cria à Deraedt :

— Le lieutenant est-il blessé ?

— Je ne sais, mais il est évanoui.

— Nous le porterons ensemble et debouts…

— Oui, mais on nous verra et nous allons être le point de mire…

— Que le diable les emporte… Nous serons d'autant plus vite hors de portée.

— En avant, alors…

Et ils filèrent… pendant que les balles sifflaient plus drues autour des deux soldats.

PAUL VERHOEF.

Ils arrivèrent pourtant sains et saufs à l'ambulance.

Le lieutenant sorta bientôt de sa torpeur.

C'est alors qu'il apprit qui fut son sauveur et dès lors Deraedt devint son ami, son frère…

Ils étaient natifs de la même région. Le père de Deraedt était fermier au sud de Dixmude.

Et maintenant, après la retraite d'Anvers, ils se trouvaient tous deux sur la digue d'Ostende.

Des troupes anglaises débarquaient au port.

— Il est temps qu'elles arrivent, dit Deraedt, nous avons eu notre part.

Il croyait, ainsi que tant de Belges, que les Alliés poursuivraient dès lors seuls la bataille.

— Et moi, j'ai ouï dire, qu'il y a tant de troupes qui arrivent à Zeebrugge. Écoutez donc comme ils chantent, ces Anglais.

— Mais savent-ils ce que c'est que la guerre, lieutenant !

— Je ne le crois pas.

— Ils déchanteront sous peu. Je voudrais m'en rapprocher davantage.

— C'est impossible ! Le port est gardé militairement et c'est nécessaire. Il y a foule à Ostende… on n'y voit que des soldats et des fuyards ! Il y aura des accidents. Rentrons au cantonnement, il y aura peut être des ordres.

— Où vont-ils nous envoyer maintenant ? En France ou en Angleterre ?

— Attendons les évènements.

Paul Verhoef avait la taille svelte et élancée et l'uniforme lui seyait bien. Sa face s'était basanée pendant ces dernières semaines, et tout en caractérisant l'énergie, elle réflétait l'affabilité.

Il était aimé de ses hommes, était sévère mais nullement fier et se trouvait toujours le premier dans la mêlée.

Bientôt des ordres arrivèrent.

Ostende regorgeait déjà de monde. Le régiment devait partir à Stalhille, pour y prendre repos…

Ce soir, Paul Verhoef, rêvassait à la terrasse d'une vieille auberge.

Il n'était pas très distancé de Dixmude… Il aurait tant aimé embrasser Berthe, sa fiancée… Deux mois s'étaient écoulés depuis qu'il l'avait quittée toute en larmes…

Il n'avait plus de parents, et il avait reporté tout son amour sur la jeune fille, dont il ferait sa femme…

Àmaintes reprises la mort s'était dressée entre eux, mais il avait toujours réussi à la parer…

Pourtant…

Autour de lui les jeunes soldats, tout naïfs, commentaient les événements et estimaient que la campagne était terminée pour eux. Ils avaient vu les Anglais, et d'autre part, les Français avaient également trouvé l'occasion de former leurs effectifs.

La petite armée belge, déjà bien éprouvée, n'était qu'un fétu à côté de ces gigantesques légions… Et elle avait pourtant accompli des actions héroïques. Elle avait fait son devoir et davantage, et l'univers entier témoignait de sa gloire et de sa bravoure.

Cette fois on goûterait le repos…

C'était l'opinion générale parmi les soldats. Paul Verhoef ne partageait pourtant pas cette manière de voir. Il comprenait parfaitement que la lutte n'était pas terminée.

Les Allemands avaient envahi la Belgique et il faudrait les en déloger. Il espérait et avait foi dans l'issue finale, quoique les Alliés eussent devant eux un ennemi puissant et très bien préparé à la bataille.

Les hommes étaient fatigués maintenant et le repos les séduisait, mais ils ne pouvaient pas rester longtemps inertes et dès

qu'ils auraient réparé leurs forces, ils devraient songer au passé affreux : à Orsemael, Gusenhoven, Tirlemont, Louvain, Dinant, Andenne, Malines, Termonde, aux ruines disséminées, aux fermes méchamment incendiées, aux maisons, villages et villes détruits, aux prêtres martyrisés, aux bourgeois fusillés, aux femmes et filles violées par les soudards, aux multiples tombes de leurs frères d'armes…

Il fallait la revanche.

Paul Verhoef la ressentit pénétrante.

Il avait parcouru les régions des Flandres, ces derniers jours, ces belles régions parées de leur toilette automnale, baignées d'un soleil d'or et qui, comme en un suprême adieu à ses courageux soldats, voulaient se faire encore plus belles…

Et ce malheureux pays qui étincelait, il y a quelques mois, comme une perle dans un écran, avait été lâchement foulé et violé !… Il fallait qu'on le secourût, qu'on le défendît, qu'on le protégeât, et tous ses fils devaient y concourir.

Quant à ses hommes, dès qu'ils auraient recouvré leurs forces, ils le comprendraient, ils en seraient pénétrés et ils reprendraient la lutte de plus belle…

Ànouveau dans la mêlée…

Et des offres nouvelles…

Paul s'attrista. Il revit ses frères d'armes disparus… Il vit les tombes ornées d'une croix ordinaire, d'un chako ou d'un hâvresac…

La Belgique lui montrait ses entrailles… Il y avait des tertres un peu partout, mais ils se nivelleraient et le sol reprendrait son aspect verdâtre d'autrefois… Elles seraient légion celles, qui, s'intéressant à un fiancé, se poseraient la question : « Où repose-t-il ? Où ? » Les parents, les femmes, les sœurs erraient déjà de la sorte.

— Voilà ce que nous fit l'Allemagne, murmura Paul, l'Allemagne qui était si puissante… si grande, qui se glorifiait de sa civilisation et de sa culture. Elle entraîne dans cette guerre horrible la petite nation voisine, où tant de ses compatriotes jouissaient d'une si large hospitalité, où ils vivaient en pleine liberté, tels que nous-mêmes… Se méfiant des forteresses françaises, elle viola la Belgique, elle voulait vivre en parasite à nos dépens, elle voulait acheter sa gloire au prix de notre sang… de notre prospérité, de notre bonheur ! Elle imprégna de sang, de feu et de larmes, sa marche à travers notre pays.

Et qu'est-ce que l'avenir nous réserve ?…

Paul pensa de nouveau aux tombeaux…

Berthe errerait-elle peut-être aussi en demandant : « Où repose-t-il ? Où ? ».

— Ô, pourvu que cela ne soit pas, pria le lieutenant. Ne nous séparez pas, mon Dieu… Protégez-nous ; nous nous aimons tant et notre amour est si pur…

C'était comme s'il vit Berthe… Elle songeait à lui. Elle avait certainement reçu son télégramme et savait maintenant qu'il

était à Ostende. Elle viendrait peut-être le voir demain… Elle y apprendrait que le régiment était actuellement ici… La verrait-il ?

Comme il aspirait à la revoir !

Paul vit Dixmude et la vallée de l'Yser, la région, de son bonheur, où il fit tant de promenades avec Berthe… C'était comme s'il entendait bruisser les joncs le long de la rivière, et que le vent soufflait sur les prés immenses et dans les hautes tours et églises, dans les fermes et jusque dans les dunes fauves de Nieuport.

Cela ranimait son courage et son amour pour la patrie, qu'il défendrait jusqu'à la dernière goutte de son sang…

Il se battrait ! Où ?

Il l'ignorait. Cette guerre n'était qu'embûche et surprises. Il ne s'y ingénierait pas davantage mais il se battrait là où son Roi, Albert le Courageux, qui symbolisait le Droit, le Devoir et l'Honneur, qui tenait haute sa fière et noble parole, l'appellerait.

Le calme se fit à Stalhille. Les habitants qui avaient fait la causette avec les soldats, rentrèrent chez eux, et les militaires se préparèrent au repos. Paul Verhoef gagna également sa chambre à l'auberge, mais il veilla bien avant dans la nuit.

03

— En avant marche !

Et le régiment retourna à Ostende pour longer le littoral vers l'ouest.

Paul Verhoef marchait avec courage.

Il verrait peut-être Berthe, aujourd'hui…

Que se passerait-il à Anvers, maintenant ? On l'ignorait. Son régiment avait opéré la retraite avant que la forteresse fut tombée aux mains de l'ennemi.

Toutes les troupes avaient-elles pu se sauver ? Anvers résistait-elle encore ? Avait-on fait des prisonniers ?

Une foule de questions furent ainsi adressées au lieutenant, mais nul ne pouvait y répondre.

Les bruits les plus étranges se propageaient et les journaux eux-mêmes ne semblaient pas connaître la vérité.

Àl'approche d'Ostende, on entendit le ronflement d'un avion. Un taube planait très haut dans les airs, mais il n'était pas, à portée de fusil.

Il évoluait maintenant au-dessus de la ville balnéaire qui regorgeait de soldats et de fuyards et qui témoignait d'un désordre extraordinaire.

De temps à autre on entendait l'explosion de bombes.

— Un nouvel assassinat ! cria Verhoef indigné. C'est une honte, un vil crime que de jeter des bombes sur une ville ouverte où des milliers de fuyards, hommes, femmes et enfants cherchent un asile.

Le canon et les mitrailleuses pointèrent l'avion, mais le taube disparut à nouveau.

Les bombes n'avaient heureusement occasionné que des dégâts matériels de peu d'importance.

Le régiment partit cette fois pour Middelkerke.

Le temps était brumeux et la pluie perçait de temps à autre… Les dunes et les maisons étaient comme drapées dans un nuage grisâtre.

— C'est tout à fait de circonstance pour le pays, pensa Verhoef… C'est un linceul… Allons, haut le cœur !

On fit halte à Middelkerke. Le village et la plage étaient noirs de monde. C'était en majorité des fuyards hésitant à prendre une décision, disposés à partir en Angleterre, mais formulant une foule d'objections quant à la traversée sur mer.

Et d'Anvers on était toujours sans nouvelles.

Le régiment resta à Middelkerke pendant toute la journée et y fut caserné au Kursaal.

Verhoef observa sans cesse le va et vient des trams espérant voir Berthe dans la cohue, mais il fut déçu.

Le commandant lut les ordres avant le couvre-feu. Les soldats devaient être prêts à partir au premier signal.

De grand matin, les sergents criaient « Aux armes », et le régiment s'en alla à Ichtegem.

Des taubes parurent et disparurent, repérant la marche des troupes belges… Les Allemands les suivaient donc.

Pourtant nul n'était fixé…, on s'en allait plongé dans l'incertitude et beaucoup, craintifs, ignorant d'où surgirait soudain le

danger et comment on le parerait.

Le régiment fit halte à Ichtegem. Il fallait creuser des tranchées à la gare.

Des tranchées ? Se battrait-on ici… allait-on à nouveau se trouver seul devant un ennemi supérieur en nombre, se battrait-on encore avec désespoir pour aboutir à la retraite ?…

Mais les soldats firent des excès de zèle et les tranchées furent prêtes le soir… ; ils y montèrent la garde, pendant que d'autres sentinelles furent postées sur tous les chemins et les routes.

Verhoef était à son poste… tel qu'il convenait à un homme conscient de son devoir.

Et il avait en ce moment la sensation qu'il protégeait Dixmude… qu'il protégeait sa fiancée… sa Berthe, qui pensait à lui et qui priait pour son prompt retour.

La nuit fut calme.

Au matin on vit les fuyards. Ils racontaient que les Allemands pénétraient davantage en Flandre.

On n'enregistrait pourtant aucune nouvelle positive… Les uns prétendaient qu'Anvers résistait, d'autres que les Allemands étaient entrés à Bruges.

De nouveaux régiments arrivèrent.

Paul Verhoef dut lever le camp avec ses hommes. Il partait maintenant pour la vallée de l'Yser. Un ordre arriva : À Pervyse…

Et soudain une grande joie emplit l'âme du lieutenant.

Il allait à Pervyse, près de Dixmude, chez sa Berthe. Il la verrait enfin, il pourrait l'embrasser, lui parler…

Il fit ses plans. Si les Belges devaient se replier plus à l'ouest, Berthe devait partir également. Elle ne pouvait pas rester où les Allemands se montraient… et Paul frissonna en songeant aux événements de Louvain et de Termonde.

Berthe et son père devaient fuir en France et ne pas ajouter foi aux promesses et proclamations des hordes affluantes…

Le régiment continua son chemin… On apercevait déjà les toitures aux tuiles rouges de Dixmude encadré d'un tapis vert.

C'était comme si la paix invitait les soldats, et qu'elle émanait de cette calme région, où le bétail paissait dans les prairies, où les cultivateurs vaquaient encore à leurs travaux comme si la guerre n'approchait pas… c'était comme si la paix émanait de l'ancienne forteresse, recoin recherché par les peintres et les amateurs d'antiquités, comme si la paix émanait de ces villages avec leurs églises en nefs tryptiques et leurs hautes tours massives.

Paul Verhoef regardait vers Dixmude…

Il verrait Berthe aujourd'hui. Il lui apportait aide et protection.

— Nous voilà chez nous, lieutenant, dit Antoine Deraedt.

— Oui.

— Et maintenant ?

— Oui, que va-t-il se passer ?

— Se battrait-on ici ?

— Qui le sait ? Nous sommes sans nouvelles…

On passait un pont maintenant.

On était sur l'Yser, la petite rivière, qui prend sa course à Casselberg en France dans le département du Nord et qui décrit une courbe autour des Métiers de Furnes, arrosant maints petits villages prospères, la petite ville de Dixmude, et qui se jette à la mer à Nieuport, où elle est reliée avec d'autres canaux par six écluses disposées en éventail.

Oh ! Que le bruissement des joncs flexibles m'est agréable, se dit Verhoef. Cela me fait l'effet d'une bienvenue dans cette région chérie. Là voilà la tour fidèle de Stuivenskerke où les moulins tournent gaiement et voilà Pervyse.

On avait atteint le but. De nombreuses troupes arrivaient de l'autre côté de l'Yser et d'autres se tenaient encore à l'est du fleuve.

04

La guerre avait atteint la patrie ouest de la Flandre.

Des troupes étaient arrivées, se trouvaient dans les villages du littoral…, et par delà l'Yser. L'artillerie s'amena également. On n'avait jamais assisté à une telle activité dans cette région d'ordinaire si calme.

On avait beaucoup lu et entendu à propos de la guerre ; mais alors qu'à Liège les canons crachaient la mort, que Louvain et Termonde furent détruits par les flammes, qu'on enterrait les

morts dans la Belgique orientale et méridionale et qu'on soignait les blessés à Anvers..., les chars transportaient ici les riches moissons dans les granges.

Elles étaient bondées maintenant, le bétail s'engraissait dans les immenses prairies... et voilà qu'avec ces soldats qui s'amenaient, la guerre allait éprouver ces riches régions.

Les Belges prirent alors les mesures nécessaires.

À Beerst les habitants vécurent de tristes heures.

Depuis vendredi, les Belges emplissaient de paille imbibée de pétrole, presque jusqu'au faîte, la spacieuse église.

Le dimanche ils durent y mettre le feu.

— Citoyens, disaient-ils aux villageois, nous y sommes contraints car les Allemands feraient de la tour un poste d'observation, y placeraient des mitrailleuses et tireraient de ce point sur nos soldats à Dixmude.

Nous ne sommes d'ailleurs qu'à 20 minutes de la ville... Et d'ailleurs ils n'épargneront quand même pas l'église ni la tour.

C'était un grand sacrifice qu'on s'imposait pour la patrie en danger.

On mit le feu à cet immense bûcher. Ce fut un feu d'artifice comme oncques ne vit, lorsque les flammes sortirent de la toiture et de la haute tour, c'était sinistre mais grandiose.

Les flammes montaient toujours léchant les arêtes et soudain la tour et le toit s'effondrèrent avec un fracas épouvantable, une

pluie d'étincelles jaillit de toutes parts, des poutres tombaient lourdement, les murs se lézardaient et vacillaient.

C'étaient des heures terribles et cruelles pour les habitants.

Le lieutenant Verhoef vit également ces flammes en allant de Pervyse à Dixmude. Il profitait de quelques heures de congé pour se rendre dare-dare chez sa fiancée.

Il était pénétré de joie mais celle-ci était sophistiquée par la tristesse ambiante.

Le sort d'Anvers lui était connu maintenant : la dernière forteresse avait cédé et l'armée était en retraite, à l'exception de quelque 30.000 hommes environ, qui se laissèrent interner en Hollande, plutôt que de se constituer prisonniers à l'ennemi.

Anvers avait capitulé… Verhoef se rappela les événements.

Lors de l'entrée des Allemands à Bruxelles, le roi Albert se retira sur la forteresse d'Anvers, qui, à part celles de Paris et de Metz, pouvait être considérée comme étant une des plus fortes de l'univers.

Àl'intérieur du deuxième cordon de forts, de vastes terrains étaient minés et la forteresse était considérée comme pouvant résister à toutes les tentatives. L'état-major allemand sembla partager tout un temps cet avis et ne commença le siège que lorsqu'il disposa d'un plus grand nombre de moyens.

Les Allemands, ayantes compté d'entrer bientôt à Paris en triomphateurs, n'avaient nullement envisagé la possibilité de devoir faire une retraite éventuelle par la Belgique. Après la défaite de la Marne ils furent persuadés qu'ils devaient prendre Anvers à

tout prix pour donner une plus grande liberté d'action à l'aile droite de leur armée au cas où ils devraient rebrousser chemin sur une plus grande échelle. Et à ces facteurs vinrent se joindre les multiples sorties de l'armée belge, qui irritèrent l'ennemi qui comprenait parfaitement que ces sorties auraient un caractère capital, si les Alliés parvenaient à étendre leur front davantage et à gagner contact avec l'armée belge, pivotant sur Anvers.

La métropole belge devait donc être conquise à tout prix.

Le sort de Liège et de Namur a démontré que nulle forteresse ne peut résister à l'artillerie de siège de Krupp. Quinze jours avant le siège, les Allemands établissaient déjà un sous-terrain en béton armé pour la pose de leurs gigantesques mortiers. Vers la fin septembre, les Allemands réunirent suffisamment de troupes devant l'armée belge et une quantité considérable de canons pour détruire les forts Brialmont. On estimait les forces tudesques à 125.000 hommes.

Ainsi qu'ils avaient procédé à Liège et à Namur ils concentrèrent leur feu sur un seul secteur des travaux de défense, de sorte que la résistance en fut rendue très difficile et incertaine. Les Allemands avaient coupé la principale conduite d'eau. Les conséquences auraient été désastreuses pour la population anversoise si le génie n'était pas intervenu à temps.

Le jeudi, les plus courageux songèrent déjà à capituler pour épargner un bombardement à la ville, mais il n'y a qu'une seule devise pour le commandant d'une forteresse : c'est de se battre jusqu'à épuisement total des munitions et résister jusqu'au bout à l'ennemi.

Attaquant du Sud-Est, les Allemands lancèrent une telle avalanche de grenades et d'obus sur la première ligne de défense, qu'oncques ne vit jamais.

La garnison se battit pendant quelques jours avec désespoir pour empêcher l'ennemi de franchir l'Escaut d'un côté.

Mais les Allemands luttaient avec une ténacité croissante, soutenus par le génie, qui franchit le fleuve à la nage sous une grêle de balles, pour établir un ponton.

Dès que la Nèthe fut franchie, les assiégeants se trouvèrent devant le 2 cordon de défense, mais de plus faible résistance, et, dès lors, ils purent commencer le bombardement de la ville.

Ce fut le mercredi 7 octobre que les Allemands commencèrent leur œuvre de destruction au moyen de quelques 200 canons. Une pluie de projectiles s'abattit sur Anvers, jusqu'à ce que le sud de la ville fut totalement en flammes et que la réverbération en fut visible à plusieurs milles à la ronde.

Des tanks à pétrole, l'huile se répandit en aval de l'Escaut jusqu'au ponton. Des rues entières furent détruites. On n'entendait que les cris des fuyards et l'explosion des obus. Une foule de personnes s'enfuirent ainsi vers la Hollande et Ostende. Les derniers bateaux étaient partis pour l'Angleterre. De nombreux navires allemands, parmi lesquels de très coûteux, se trouvant dans le port furent endommagés ou coulés, et la courageuse armée belge ne quitta la forteresse qu'après une lutte acharnée.

Les Allemands n'avaient donc pas réussi à réaliser leur dessein principal, l'encerclement de l'armée belge. Ainsi que nous l'avons dit, l'armée belge commença l'évacuation d'Anvers le 8

octobre. Le vendredi 9 elle opérait une habile retraite vers l'ouest, après avoir infligé de lourdes pertes à l'ennemi.

Le lieutenant Verhoef regarda à nouveau ces flammes, symbole de la guerre… Les Allemands étaient autour d'Ypres. Ils marchaient vers la mer… et la guerre allait ravager notre dernier lopin de terre.

Verhoef frissonna en songeant à la destruction imminente.

Nous eûmes d'ailleurs tous cette sensation. En ces jours mémorables, j'écrivis :

Quel sera l'aspect de ces riantes régions, lorsque nous aurons enfin la paix ?…

Et tout ému, je cite Ypres, une ville morte mais si jolie, où tout le monde s'arrête en extase devant ses superbes et majestueuses halles. Une bombe pourtant suffirait… Oh ! pourvu que cela ne soit pas, que ces fières halles et le massif beffroi ne soient pas victimes de l'ouragan de fer, qui s'abat sur nos contrées. Et à côté de ces halles, qui témoignent de l'art flamand, du goût pour le commerce et les libertés civiques, se dresse le temple de S Martin, la plus belle église en style gothique de toute la Belgique.

On connaît l'expression : La mort d'Ypres. Au moyen-âge, Ypres était une ville malsaine et quoique les édiles firent tout ce qui fut humainement possible pour y remédier, en établissant même un réseau d'égoûts extraordinairement étendu, de sorte qu'on disait communément : Ypres est bâtie sur du plomb, des maladies contagieuses fauchèrent à plusieurs reprises des milliers d'habitants. Un tableau des halles représente La peste à Ypres. Un pestiféré tenant en mains un cruchon d'eau, une hache

et une crécelle prêt à quitter la ville, se trouve à l'avant plan. Il est la personnification de La mort d'Ypres.

Et à nouveau la mort souffle sur Ypres, quoique la civilisation ait pu parer la peste et d'autres fléaux... Le 20 siècle, nous apporte une calamité encore plus terrible.

Sur la route de Roulers à Bruges, non loin d'Ypres, se trouve le gentil petit village de West-Roosebeke.

Un moulin s'élève sur la colline et il date de 1382 ! Comment se porterait l'aimable meunier, qui me montra dernièrement les champs par les interstices, et me renseigna où fut livrée la bataille de 1382. Il était si heureux, si satisfait de sa petite vie modeste, qu'il n'aurait voulu l'échanger qu'à prix d'or.

Et la guerre maintenant, épargnera-t-elle ce vieux moulin, qui résista durant des siècles à toutes les intempéries ? On causait histoire à ce moment, mais nous n'étions nullement guerroyeurs. Nous ne désirions nul accroissement de territoire, nous étions heureux de notre sort.

Et cette fois, cette contrée harmonieusement ondulée, parsemée de fiers arbres aux ramifications voluptueuses et touffues, tremble sous le tonnerre de l'artillerie en action, qui sème la mort et la destruction.

Langemarck, Hooglede, Gits, Vladsloo ! où êtes-vous riants villages ? Redressez-vous de vos ruines, on vous pleure, on vous appelle.

Oh, régions poétiques, aux paisibles villageois, au langage simple et cordial, à la riche histoire, aux beaux champs, aux

fraîches prairies, aux ruisseaux clapotants… aux multiples tourelles, clochers et beffrois…

Je pleure en songeant à votre sort…

Et je le répète avec vous, chers concitoyens, éprouvés par cette guerre cruelle : « Qui eut jamais osé y songer ? »

En ce moment m'apparaît la tour St. Michel à Roulers et son cimetière, où repose actuellement le grand Rodenbach. Je vois la région du Mandel, choyée par Gezelle, dont la petite rivière clapote parmi les saules. Tout dernièrement nous y fêtèrent la commémoration de Rodenbach. « Gudrun » nous parla de l'énergie et de l'aspiration à la liberté du peuple et, malédiction, on se bat actuellement, à la vie, à la mort dans son pays.

Je vois Thorhout et le majestueux château comtal de Wijnendale, ainsi que l'ancien « Vrijbosch » je me transporte en songe le long de l'Yser aux environs de Dixmude, qui forme un contraste si pittoresque avec les immenses prairies des Métiers de Furnes.

Et de toutes parts s'élèvent de hautes et fières tours, dont les cloches résonnent rythmées, sous l'impulsion d'hommes sensibles. C'était là la voix de la paix de ce temps…

Actuellement nous sommes en pleine guerre…

Je franchis le pont à Nieuport et je longe les vieilles petites maisons, jusqu'à la grande église près du « Duivelstoren », que nous espérons considérer comme un souvenir de la guerre, parce que l'église y adjacente avait été détruite par nécessité militaire… Mais le « Duivelstoren » tremble et frémit au bruit de l'airain.

Lorsqu'on posait les fondations d'une villa dans les dunes, on buttait sur des ossements, des sabres, des lanières… derniers vestiges de 1600, lors de la campagne hispano-hollandaise à Nieuport. Et c'était poétique et même romanesque de se remémorer comment Maurice de Nassau, descendit de son cheval et s'agenouilla pour prier Dieu, le soir à la veille de la bataille.

Mais un poignant réalisme a détruit toute poésie et tout romantisme.

Que vous êtes restés superbes : Coxyde, Oostkerke, Avecapelle et tant d'autres villages, de noble origine et de vie modeste, qui gisez actuellement sous les ruines !

Que de petites maisons bâties dans les dunes, furent ensevelies par les puissants et frivoles orages et à nouveau dégagées quelques siècles plus tard. Qu'on se rappelle les derniers vestiges trouvés de l'Abbaye des Dunes aux 150 fenêtres, aux fermes immenses et dont on admirait à Bogaerde quelques granges, mais qui, furent également anéanties il y a longtemps par le fléau de la guerre.

Et voilà que m'apparaît Furnes, avec son beffroi svelte, sa tour élancée et sa haute église de S Walburge.

J'y ai vu passer par les rues, l'originale et bizarre procession des pénitenciers ; cortège mystérieux, exhibition de la Passion ; les archi-prêtres aux longues barbes, les prophètes et les anges psalmodiant en un rythme puissant des cantiques saints et les pénitenciers de la bure vêtus, la tête encapuchonnée ; les pécheurs chargés de lourdes croix.

Et de ce cortège moyenâgeux ne sort qu'un seul cri : « Ayez pitié de nous ».

Ainsi, de ces jours, à Furnes, on implorera également : Seigneur ayez pitié de nous ! Et de la guerre, délivrez-nous, Seigneur.

Ô, je les vois tous, ces gentils villages d'Avelghem, de Vinckem au château-fort, d'Elverdinge, de Brielen, et je pleure en songeant au sort qui leur est réservé.

Verhoef était également sous cette impression.

Quelle responsabilité qu'endossait l'Allemagne !

Le lieutenant atteignit Dixmude.

La petite ville était parsemée de petits groupes de personnes commentant vivement les événements. Ils le regardaient, d'autres reconnaissant le fiancé de Berthe Lievens, lui adressaient un salut sympathique.

Verhoef hâta le pas… Il ne s'agissait de s'attarder avec des connaissances et à faire la causette… son temps était limité et son cœur aspirait à voir sa fiancée.

Arrivé devant la maison, il fit résonner la lourde sonnette.

La servante ouvrit.

— Jésus-Marie ! qui voilà ! s'exclama-t-elle. Monsieur Paul… Et Berthe qui s'est déjà rendue à deux reprises à Ostende et qui est si inquiète…

Mais Berthe avait entendu l'exclamation et accourait en criant :

— Paul ! Paul !

Quelle rencontre ! La jeune fille riait et pleurait de joie. Toute énervée elle ne cessait de raconter, expliquait son espoir et sa crainte, narrait ses voyages à Ostende, ses recherches et ses questions et dit sa déception.

Entrant dans la cuisine intime, Verhoef ressentit une vive impression en y trouvant Mr. Lievens, qui le reçut cordialement… et des larmes lui jaillirent des yeux.

Oh ! Quel contraste en se trouvant soudain dans cette calme et douce intimité du foyer, qu'on n'appréciait pas tel qu'il convient ; après toutes ces scènes cruelles de blessés et de mourants, de lutte acharnée parmi le roulement du canon, les crépitations des fusils et des mitrailleuses, le cliquetis des armes blanches… après avoir erré et rôdé ; après avoir passé des nuits dans des granges, dans des auberges et sous les tentes.

Verhoef était émotionné.

Il se trouvait maintenant entre sa fiancée et son père. Les charmes de la jeune fille, sa voix harmonieuse, ses yeux veloutés, le séduisaient davantage… le charme qui se dégageait de cette intimité, de ces anciens meubles agréablement nuancés, de ces cuivres antiques, de ces tableaux qui ornaient les murs, tout cela le transportait en un petit Eden, dont depuis longtemps il ne goûtait plus les délices.

Les questions se succédaient sans interruption et le temps était précieux.

— Sachez qu'on va se battre ici, dit Verhoef.

— Oui, mais les Belges ont terminé leur campagne, n'est-ce pas, dit Berthe.

— Les Belges ? Nullement. Qui donc se battrait en ces lieux si ce n'étaient eux ? Y a-t-il des Français en cet endroit ?

— Non, mais ils viendront.

— Admettons, mais ils n'y sont pas encore. Si les Allemands avancent, nous Belges, nous devons les arrêter. Inutile d'ailleurs de vous laisser ignorants de la situation, et la bataille promet d'être plus vive que celles qu'on a livrées jusqu'à ce jour. Et comme conseil, fuyez sans tarder.

— Fuir ! répéta M. Lievens, tout éperdu.

— Oui…

— Déjà…

— Si les Allemands arrivent demain, nous sommes contraints de nous replier. Nous ferons tout notre devoir, mais il ne faut pas perdre de vue que nous nous trouvons en présence d'un ennemi bien supérieur en nombre. Et puis ? Je vous engage encore une fois à ne pas attendre jusqu'à ce qu'il soit trop tard ! J'ai vu des civils se sauvant sous une grêle de balles et c'est affreux… Ne vous fiez nullement aux Allemands ! Nous connaissons leur cruauté…

— Mais fuir, répéta Mr. Lievens.

Quitter sa maison, toutes ses antiquités, rassemblées avec tant de patience, faire fi de sa fierté, de son bonheur…, abandonner le tout… non il ne pouvait s'astreindre à ce sacrifice.

— Que Berthe aille à Furnes, dit-il. Mais moi je reste.

— Et moi, je ne vous quitterai pas, papa. Nous fuirons ensemble, ou nous resterons.

— Que vous êtes imprudent, M. Lievens ! reprit Verhoef énervé. Si vous aviez vu ce que j'ai vu, et que vous aviez entendu ainsi que moi…

— Mais enfin, personne ne songe à fuir ici, en ce moment du moins, et moi, je serais le premier !…

— En attendant trop longtemps, de nombreuses personnes ont été tuées, blessées ou fusillées ! Questionnez donc les fuyards de Louvain et d'Aerschot) il y en a ici, ils vous parleront des cruautés de l'ennemi.

— Mais on ne se bat pas encore ici…

— Ce sera peut-être demain… Et notre armée n'est pas à même de résister longtemps… Que ferez-vous alors, M. Lievens ?

— Voudriez-vous alors que je quitte ma maison, séance tenace ?

— Au plus tard, demain avant midi.

— Non, je puis pas encore m'y résoudre… Je suis indécis. Mais que Berthe aille à Furnes avec Pélagie…

— Je ne partirai pas, si vous ne m'accompagnez, dit Berthe décidée.

Elle lut une prière dans les yeux de Paul…

— Non, Paul, continua-t-elle, je ne puis laisser papa seul. Et quelle vie mènerai-je d'ailleurs ! Je serais sans cesse inquiète sur son sort… Mais que papa se décide à partir demain…

— Je ne puis prendre une décision en ce moment, mais demain matin… Je te promets Paul que je serai prudent, et surtout pour Berthe ; mais je ne puis agir précipitamment. Tu es donc à Pervyse ?

C'était une question pour faire dévier la conversation. Paul le comprit.

— Oui, à Pervyse, répondit-il. Nous tiendrons probablement l'Yser comme ligne de défense. Mais je doute pourtant que nous puissions nous y tenir, car nos hommes sont harassés de fatigue après cette retraite précipitée.

— Pourquoi les Français ne sont-ils pas ici ?

— Oui, pourquoi ? Pourquoi ne furent-ils pas dans la Belgique méridionale ? Pourquoi opérèrent-ils une si brusque retraite en août ? Ils n'étaient pas prêts… Ils devaient abriter Dunkerque…

Soudain Berthe éclata en sanglots…

— Qu'y a-t-il ? demanda Paul tendrement…

— Oh ! c'est affreux, avoir à peine ces dernières batailles derrière soi et devoir recommencer la lutte le lendemain. Le danger n'est donc nullement écarté… Oh, que je les hais, ces Allemands ! Quelle vilenie, quelle bassesse, quelle lâcheté, de troubler ainsi notre bonheur, d'exterminer ainsi notre peuple !

— Allons, Berthe, sois forte. Tu en as fait preuve jusqu'à ce jour et tes lettres me consolaient toujours… Ne perd pas

courage !...

— Te voilà à peine quelques heures parmi nous et tu dois déjà t'en aller... à la bataille... Et pour combien de temps ? C'est cruel, c'est affreux... Je n'ai jamais ressenti les affres de la guerre comme à présent...

M. Lievens comprit qu'il devait laisser seuls les fiancés, et il quitta la chambre.

Paul attira alors Berthe à lui, l'embrassa et lui dit des paroles douces et consolatrices.

— Oui, pleure une bonne fois, dit-il doucement. Cela te soulagera... Les larmes allègent le cœur... Mais aie foi, Berthe. Je suis soldat et je dois faire mon devoir, mais cela ns m'empêchera pas de prier Dieu qu'il nous protège...

— Je suis si appeurée, Paul... Il y en a déjà tant qui sont tombés... Oh, ces lâches qui anéantissent un petit peuple, qui ne leur fit jamais le moindre tort.

— Oui, c'est une lâcheté...

— Plonger ainsi dans le malheur, uns multitude de parents, d'épouses, de jeunes filles, d'enfants... Oh, que Dieu les punisse !

— Nous avons pour nous le Droit, Berthe ! Quoique l'avenir nous parait sombre, ayons courage... Je ne sais pas, Berthe, si je te verrai encore avant la bataille qui se prépare...

— Paul !...

— Faisons face au danger ! Bannissons la crainte ! Et si tu fuis avec papa, informe-moi immédiatement où tu es...

— Oui, Paul…

— Je t'enverrai souvent des nouvelles. Actuellement nous pataugeons dans l'incertain… Notre armée est courageuse, mais elle est harassée de fatigue. Les Allemands approchent… et nous ignorons de quelle façon. Nous attendons du secours de la France et de l'Angleterre. Si on nous attaque, espérons que nous puissions résister jusqu'à ce que les secours nous soient arrivés. Nous ne serons pas coupés…

Verhoef encourageait ainsi sa fiancée.

On sonna et M. Lievens ainsi qu'Antoine Deraedt entrèrent.

Deraedt était allé rendre visite à ses parents et, ainsi que convenu, il venait maintenant chercher son lieutenant.

— Voilà le soldat qui me sauva la vie, à Waelhem, dit Verhoef.

Berthe reçut cordialement le militaire.

Son apparition fut pourtant le signal du départ,

LES RUINES DE L'ÉGLISE DE MESSINES

— Déjà ? dit la jeune fille.

— Un supérieur doit donner l'exemple, n'est-ce pas ? répondit Paul. Oui, oui, il est temps… Nous devrons d'ailleurs nous hâter.

Il était pourtant fortement émotionné. Ce départ lui parut plus triste que le premier au mois d'août ; c'était comme s'il avait le pressentiment du terrible drame, qui allait se dérouler à l'Yser.

Antoine Deraedt salua la jeune fille.

Glissant une bague de ses doigts, Berthe lui demanda :

— Voulez-vous garder ce petit présent comme un souvenir de votre bravoure ?

— Avec plaisir, Mademoiselle, dit le soldat, rougissant.

Vivement, il suivit M. Lievens dans le corridor, étouffant un sanglot ; il était encore sous l'impression de l'adieu de ses parents à la ferme d'Eessen.

Berthe et Paul étaient encore une fois seuls.

— Tu vas donc me quitter, dit la jeune fille en pleurant. Oh, que c'est cruel !...

— Sois courageuse, Berthe, dit le lieutenant. Nous avons tous deux un lourd devoir à remplir, mais Dieu nous protègera...

Elle se jeta sur sa poitrine et l'enlaça de ses bras.

Paul l'embrassa tendrement, l'amour se réflétait dans ses yeux et lui labourait le cœur comme une arme tranchante.

C'est maintenant surtout qu'il éprouvait une vive crainte pour la bataille, pour la mort, pour la séparation.

Il eut la sensation que c'était un adieu suprême, mais il se raffermit et dit :

— Berthe, je dois partir. Que Dieu te protège... qu'il nous protège tous deux et qu'il nous réunisse !

Berthe se cramponna davantage à lui, mais il se dégagea doucement, car le devoir l'exigeait...

Il la conduisit à un fauteuil, l'embrassa encore une fois et étouffant un sanglot, il quitta la chambre.

— Paul ! Paul ! cria Berthe, ainsi qu'une mère, dont on enterre un enfant…

Elle se lança sur ses traces…

— Consolez Berthe, dit le lieutenant à M. Lievens, qui laissa sortir les militaires.

— Est-il parti, est-il déjà parti ? criait Berthe en pleurant. Papa !…

— Le devoir les appelle, Berthe… Viens avec moi dans la chambre et sois raisonnable, ma fille, balbutia M. Lievens tout ému.

Verhoef et Deraedt marchaient alertement par les rues de Dixmude.

— Cet adieu est particulièrement triste, dit le lieutenant.

— Oui… Ma mère était quasi folle de douleur, répondit Antoine. J'ai dû me sauver. Et mon père ne veut pas fuir… Il restera à la ferme aussi longtemps qu'il pourra. Heureusement mes sœurs sont parties pour Furnes.

— C'est le meilleur parti qu'elles avaient à prendre…

— Écoutez, on tire…

Le canon se faisait entendre. La bataille était engagée.

05

À L'YSER

PAR

A. Hans

La Grand'Place de Dixmude.

Le lieutenant Verhoef se trouvait avec ses hommes dans une tranchée derrière l'Yser.

Les Allemands s'étaient beaucoup rapprochés ce jour. Des lanciers du 3 régiment franchirent la rivière et firent une reconnaissance. Les soldats ne pouvaient pas faire usage de leurs armes à feu.

Actuellement que les Allemands occupaient Gand, Bruges et Ostende, ils tenteraient de gagner la France par la côte.

Les Belges devaient les arrêter jusqu'à ce que les Français arriveraient.

Mais où restaient-ils donc, les Français ? C'était la question que chacun se posait. Ils avaient pourtant à défendre Dunkerque, leur forteresse.

Verhoef frémissait en songeant à la bataille imminente. Il craignait la lutte, maintenant qu'il avait goûté pendant quelques instants les charmes d'une vie d'intérieur.

Et puis, les effectifs et leur rendement étaient disproportionnés depuis cette hâtive retraite d'Anvers. C'était une réorganisa-

tion quasi complète qui s'imposait. Et où transporterait-on les blessés ? Il n'y avait qu'une seule voie ferrée, qui ralliait le front à Furnes et à Dunkerque, et la première partie n'était nullement à l'abri du feu ennemi. Et comment procéderait-on pour fournir régulièrement les munitions, les vivres et les provisions ?

C'était dans ces conditions qu'il faudrait donc à nouveau entreprendre la lutte avec un ennemi très supérieur en nombre !

Pourtant les soldats étaient pleins de bonne volonté. Verhoef écoutait leur babillement, leurs rires ; ils semblaient réellement remis de cette lourde et fatigante retraite.

On entendit le bruit d'une cavalcade. Les lanciers revenaient de leur reconnaissance.

— Ce sont des fiers soldats, dit Verhoef.

Ils étaient comme figés en selle, droits et robustes, bien armés et leur face dénotait une expression de témérité et de mépris de la mort. Ils étaient lancés à fond de train sur l'immense prairie. Ils approchaient à toute vitesse et passant comme un éclair le pont sur l'Yser, ils entrèrent dans la ligne de front.

Soudain on entendit une violente explosion, le pont avait sauté et la petite rivière clapotante devint dès lors la ligne de démarcation entre les armées belges et allemandes, elle joua un rôle mémorable et devint renommée par toute l'Europe.

Le canon tonna… Les Allemands bombardaient le retranchement belge, mais au bout d'une demie heure, le feu cessa…

La soirée fut calme, mais chacun savait que la situation était grave.

Et le lendemain on put apercevoir un ballon captif au-dessus des retranchements allemands, et des Taubes, qui faisaient des reconnaissances.

Verhoef ne put s'empêcher d'adresser encore un salut au pays de Furnes… L'immense contrée unie, coupée de petites rivières, ornée de vieilles fermes et de robustes tours, s'étalait encore en toute sa calme magnificence ; et cette fois, la guerre, semant la mort, la destruction, le pillage et l'incendie, éprouverait également ces belles landes.

Le bétail courait comme d'habitude par centaines dans les prés, les paysannes aux joues rubicondes étaient sorties ce matin encore pour traire les vaches, et en maintes fermes le beurre était battu, ainsi qu'au temps de la paix.

Àhuit heures l'artillerie entra en action, elle augmenta bientôt d'intensité, et peu après son concert se propagea de la côte jusqu'à Dixmude,

Joffre, le Silencieux
Il ne dit rien, mais chacun l'entend.

faisant trembler Nieuport, Dixmude et Furnes dans leurs fondations.

Les batteries belges répondirent et dans les tranchées les fantassins tenaient prêts à résister obstinément à une attaque éventuelle des Allemands.

Il s'agissait de tenir tête pendant 24 heures, et les Français arriveraient au secours. Telle était la version.

Il n'y eut pourtant pas d'attaque en cet endroit, pendant la matinée.

Les canons tonnaient lourdement, les obus sillonnaient bruyamment dans l'espace et éclataient avec un bruit assourdissant… Le bétail courait craintivement dans les prés, et ci et là une vache ou un bœuf, tombant foudroyé, battant l'air de ses pattes, beuglait sa douleur et maculait l'herbe de son sang.

Les Belges étaient à l'affût. Une charge d'infanterie allait suivre… Elle se déclancha à 3 heures de l'après-midi.

On vit les Allemands avancer en colonnes dans les prairies. L'artillerie belge les prit sous feu et fit de fortes brèches dans leurs rangs, mais elles furent rapidement comblées.

L'artillerie allemande redoubla d'activité.

Un obus atteignit la digue de la tranchée, où Verhoef haranguait ses hommes à battre tantôt vaillamment l'ennemi… L'éboulement ensevelit les soldats, qui furent enterrés vivants.

— Vite, aidez-les ! cria le lieutenant, qui se mit immédiatement à la besogne, insouciant des obus qui éclataient à proximité avec fracas.

On travaillait d'arrache-pied pour sauver les victimes de l'asphyxie.

Les Allemands se déployèrent en tirailleurs, ils avançaient en sept colonnes, à la file indienne.

— Feu ! cria-t-on.

Chaque soldat avait des cartouches à profusion et ne cessait de faire feu… Une rangée d'Allemands tomba, une deuxième, une troisième… les autres hésitèrent, s'arrêtèrent, quoique leurs officiers les chassaient devant eux, à l'aide du sabre et du revolver, leur ordonnant d'entrer plus avant dans le feu, de courir à la mort. Mais une salve partit, faisant une nouvelle hécatombe d'Allemands, et cette fois ceux qui restaient, s'enfuirent, pendant que les Belges poussaient des hourras à l'occasion de cette première tentative avortée.

La prairie était parsemée de morts et de blessés et ceux qui avaient encore la force, rampèrent dans l'herbe, jusqu'à ce qu'ils furent secourus par leurs frères d'armes, les autres succombèrent en des douleurs atroces.

Les Belges avaient aussi des blessés, qui criaient et appelaient à l'aide ; mais il était impossible de les secourir sous cette grêle de bombes, qui s'abattait sans cesse et leurs camarades dans la tranchée devaient être sur leurs gardes, lors d'une nouvelle attaque.

Verhoef en était sorti indemne et félicitait ses hommes, qui laissaient refroidir leurs fusils.

Au chaud de la mêlée il n'avait pensé qu'à l'ennemi, qu'à la bataille, mais soudain il vit sa fiancée, et ce fut comme s'il reçut un coup en plein cœur.

De ce beau pays il ne reste que des ruines.

Sa crainte, sa tristesse lors du dernier adieu… Et il était maintenant dans cet enfer, où la mort fauchait avec fureur, où les bles-

sés se contorsionnaient de douleur et il était impossible de les secourir.

Où serait Berthe à présent ?

À Dixmude le canon tonnait également.

Sa fiancée s'était-elle enfuie ? Ou est-ce que M. Lievens était resté chez lui avec ses antiquités, endossant une responsabilité terrible et exposant ainsi sa vie et celle de son enfant ?

Verhoef avait la conviction que la bataille serait terrible, plus terrible que celles livrées jusqu'à ce jour ; celles de Louvain, de Malines et de Termonde ne pourraient même plus être comparées à la lutte tragique et titanesque, qui allait se dérouler et qui visait la défense du dernier lopin de terre de la patrie sanguinolante…

On espérait que les Français ne tardassent plus à arriver !…

On savait parfaitement que c'était la forteresse de Dunkerque, qui était visée et on ne s'expliquait pas le retard des troupes françaises ; l'heure était pourtant critique.

La lutte avait commencé à l'Yser. Au loin des flammes sortaient d'une ferme et d'un moulin, symbolisait l'œuvre de la destruction. La mort vorace avait déjà fait des victimes, mais elle en exigeait davantage.

Les journaux allemands clamaient que l'armée belge était anéantie, on le croyait par delà le Rhin, et lors de la capitulation d'Anvers, les cloches sonnèrent à toute volée en Germanie et on y fêtait. Et voila que cette même armée, qui disputa fièrement l'entrée du pays à la soldatesque allemande, s'opposait maintenant à

la sortie… brouillait les plans de la grande puissance et sacrifiait sans décompter son sang précieux pour la victoire du Droit, de l'Honneur et de la Liberté.

Le roi Albert était à nouveau parmi ses soldats et restait plus que jamais fidèle à sa parole sacrée, prononcée à Bruxelles, symbolisant le Devoir et faisant face au danger.

Et la reine Élisabeth, d'autre part, s'était encore une fois séparée de ses enfants pour continuer son œuvre consolatrice dans le dernier recoin de son pays, en y soignant les blessés. Elle souffrait cruellement de ce que les blessés devaient endurer de si atroces douleurs, et elle travaillait fébrilement à l'organisation d'une ambulance-modèle.

Pendant les premiers jours, on ne pouvait hélas, soigner les blessés ainsi qu'il convenait. En sa retraite hâtive, l'armée était contrainte à livrer un combat acharné… elle cessa soudain cette retraite pour résister encore une fois héroïquement au puissant ennemi ; elle se retrancha à l'Yser et lutta en un effort surhumain.

C'est dans le couvent de Pervyse que les blessés reçurent les premiers soins.

Les médecins et leurs assistants y travaillaient fébrilement pour atténuer les douleurs, soigner les blessures et sauver les vies.

Et le cloître avec la vieille église à la fière tour tremblait au bruit du canon, qui tonnait sans trêve sur le pays de Furnes.

06

— Fuyons, papa ! implorait Berthe Lievens.

Les fenêtres tremblaient.

Les Belges défendraient la petite ville contre les hordes allemandes. Des fuyards d'Eessen, de Keiem, de Beerst, chargés comme des mulets, couraient éperdus par les rues de Dixmude.

La jeune fille se trouvait devant son père, qui ne voulait pas abandonner sa maison et ses trésors.

— Pars avec Pélagie, dit Mr. Lievens. Fuis à Furnes. Moi, je ne puis me résoudre à quitter ma maison, et il n'est d'ailleurs nullement certain que les Allemands prendront la ville. Les Belges se battent comme des lions. Mais fuis avec Pélagie.

— Non, papa… je ne partirai pas sans toi ! C'est impossible.

— Si c'est nécessaire, je te rejoindrai.

— Et si c'est trop tard, alors ?

— Tu es trop pessimiste…

— Ma vie n'est-elle pas plus chère que tes antiquités, papa ?

C'est apeurée que Berthe s'exclama de la sorte.

— Quelle question, mon enfant.

— Excuse-moi, papa, mes idées s'embrouillent. Écoute donc, écoute, c'est terrible…

Le bombardement devenait plus intense et la maison était secouée en ses fondations.

— Ils vont bombarder la ville, reprit Berthe.

— Fuis avec Pélagie… les hommes peuvent encore rester.

— Non, papa…

La servante entra en coup de vent, criant :

— Ils bombardent Dixmude !

— Tu entends, papa ! Oh, fuyons ! implora de nouveau la jeune fille. Ses yeux trahissaient sa crainte et elle levait les mains implorantes.

— Papa, rappelle-toi ce que tu as promis à Paul, disait-elle d'une voix vibrante. Le danger est là maintenant… Fuyons papa, fuyons… il est temps !

— Ils bombardent la ville, répéta Pélagie.

— Mais est-ce bien vrai… vous êtes toutes deux folles de peur, dit M. Lievens. Je vais m'en rendre compte.

— Non, papa, non…

Berthe s'agrippa à son bras.

— Oh, si tu étais touché ! cria-t-elle en pleurant.

— Ne sois donc pas si nerveuse, mon enfant.

C'est maintenant surtout qu'il convient d'être calme. Les bombes ne tombent pas comme des grelons.

Lievens sortit de la chambre, mais à peine eut-il fait quelques pas dehors, qu'il rentra à la hâte et cria en son premier mouvement de terreur :

— C'est vrai… Ils bombardent Dixmude, les barbares, une ville ouverte… Vite, à la cave !

— Fuyons, papa !

— Maintenant, mais ce serait courir à la mort… Viens à la cave, nous y sommes à l'abri… Nulle bombe pourra y pénétrer…

Ainsi que la plupart des habitants, ils cherchèrent un abri sous terre. C'était une spacieuse et massive cave, dont la voûte reposait sur des colonnes en grès. Elle datait d'il y a des siècles et l'antiquaire en était fier. Il se plaisait à la comparer aux boîtes à carton de nos jours, tel qu'il dénommait narquoisement nos habitations modernes.

Mais M. Lievens n'avait pourtant jamais cru qu'il aurait dû, certain jour, y chercher un refuge contre la mort…

M. Lievens se calma instantanément.

Un paysan maudissant l'envahisseur.

— Prenons nos dispositions, dit-il, car il se peut fort bien que cette situation perdure pendant quelques jours.

— Nous fuirons dès que le bombardement aura cessé, n'est-ce pas, papa ? dit Berthe.

— S'il cesse, oui… Mais nous devons décompter avec tous les aléas… Allons, ne nous énervons pas…

— Où vas-tu ? demanda Berthe en voyant que son père se préparait à monter à l'étage.

— Je serai immédiatement de retour.

— Prends garde, papa, tu défies le danger…

— Il y a beaucoup de maisons à Dixmude et ce serait vraiment jouer de malheur si une des premières bombes atteignit précisément la mienne, murmura M. Lievens, en gravissant l'escalier.

Il se chargea de matelas et de couvertures et les disposa dans la cave ; il fit sa provision de pain, de viande et d'œufs et dit joyeusement…

— Nous devons organiser quelque peu notre hôtel… Ah, oui, il nous faut encore une lampe…, une hâche, un levier, un marteau, une scie, au cas où nous serions ensevelis sous les décombres.

Il rentra avec une hâche gigantesque, datant du moyen-âge.

— Elle est meilleure que la camelotte de nos jours, dit-il. Si une bombe venait à renverser un des murs, je parviendrai bien à faire une brèche à l'aide de cet instrument…

— Tu me fais peur, papa ! gémit la jeune fille. Tous ces dispositifs lui paraissaient cruels… étaient en corrélation avec la mort et la destruction, et, on aurait pu s'enfuir si facilement et éviter tous ces dangers, qui les menaçaient actuellement.

Mais Lievens ne se départit pas de son calme et disposait des matelas dans les chambres au dessus de la cave, en murmurant :

— Ils amortiront le coup, si une marmite atteignait la maison.

Sa gaieté disparut pourtant lorsqu'il pénétra dans la chambre, où étaient rassemblées ces antiquités.

— Oh, quelle horreur, dit-il, une bombe suffirait pour déduire le tout… Maudits Allemands, qui troublez notre quiétude et notre bonheur !… Oui, vous êtes des barbares, des vandales, et en prononçant ces mots, M. Lievens pensa surtout à ses trésors, qu'il sentait menacés.

Il porta une foule d'objets à la cave, des lampes en cuivre, des tableaux, des magnifiques caissettes artistiquement ciselées, n'écoutant nullement les avertissements de sa fille et ne songeant qu'à son amour pour ses collections…

Soudain la maison vibra jusqu'en ses fondations… Des fenêtres volèrent en éclats, un tableau tomba du mur, des portes battirent, et le sol sembla s'ébranler.

— Jésus-Marie ! cria Pélagie dans la cave.

— Papa ! appela Berthe.

Violemment effrayé, Lievens avait laissé choir un vieux vase en cuivre. Il resta pendant quelques instants, comme figé sur place…

— Ce n'est pas loin d'ici, murmura-t-il.

— Papa ! répéta la jeune fille. Papa, où es-tu ?

— Me voici, mon enfant…

— Viens, descends au plus vite !

— Oui, je viens à l'instant…

Lievens poussa la porte d'entrée de la maison et jeta un regard dans la rue.

Il aperçut à quelque distance un épais nuage de poussière. Un rayon lumineux passa soudain au travers de cette buée grisâtre et un faisceau de flammes en jaillit.

— Mon Dieu, le feu ! le feu dans la rue ! cria Lievens tremblant.

Une nouvelle explosion fit vibrer toute la ville. Des murs s'écroulèrent.

Lievens entendit le fracas d'un éboulement, la chute de poutres, le bris de vitres…

Il ferma violemment la porte et s'élança à la cave où il s'affaissa en pleurant sur un matelas.

— Pauvre petite ville ! sanglota-t-il. Elle doit être anéantie… Ô, ces barbares, ces bourreaux, ces vandales ! Maudits soient-ils par la postérité.

— Papa ! gémit Berthe, et d'un mouvement de pitié elle se jeta à son cou. Fuyons, partons pour Furnes ou pour la France…

— Fuir mon enfant et laisser tout à l'abandon, ma belle maison, mes antiquités, tout ce que je rassemblai avec tant de soins et d'amour… Ô, ces barbares. Ils nous enlèvent tout, tout… rien ne leur est sacré !

— Nous sauverons notre vie, papa !…

— Notre vie !… Je laisserai ma vie ici,… ma vie c'est ma maison… Écoute… mais ils veulent donc raser la ville…

Pélagie, à mi-voix, priait sans s'interrompre.

Le bombardement de la ville, l'effondrement des murs, le hurlement, le fracas, le bruit assourdissant qu'on entendait jusqu'ici… et puis ces prières, c'était affreux.

La mort hurlait de toutes parts, par les rues, par les plaines… elle hurlait au-dessus de l'église imposante, du gracile hôtel de ville, du charmant béguinage.

Le sol, les maisons, l'atmosphère tremblait… c'était un ébranlement général ; des toits s'effondraient, des murs vacillaient, des flammes montaient au ciel, des pavés étaient projetés dans l'espace… des trous béants creusés dans le sol ouvraient leurs flancs comme des tombes avides.

Des fuyards s'élançaient hors la ville, chassés par une folle angoisse ; d'autres étaient chargés comme des mulets et bravaient calmement le danger, se gisaient lentement le long des murs, soufflant un instant sous un porche ou derrière le môle d'un vieux pan de mur…

Les bombes hurlaient sans cesse dans l'espace, s'abattaient sur un toit ou dans la rue, et explosaient avec un bruit épouvantable. Les shrapnels éclataient avec force et les balles cinglaient les tuiles, les pierres comme une rafale de grêle semant la destruction par une infinité de petits trous, jetant bas des immeubles qui avaient résisté pendant des siècles aux intempéries.

Des habitants se sauvaient de leurs caves en criant, et s'empressaient de chercher un nouvel abri contre la mort chez des amis ou connaissances… On se complaisait pourtant dans ces endroits exigus, on était accroupi côte à côte ayant foi en l'épaisseur

des voûtes, on partageait en commun la nourriture et la boisson, on consolait et encourageait les plus faibles, on attendait qu'une accalmie se fit… D'aucuns étaient disposés à fuir ; d'autres entêtés, refusaient de quitter la ville, faisaient l'éloge de la bravoure des soldats qui sauraient bien tenir l'Allemand à distance.

C'était comme si on revivait l'ère des catacombes, et qu'on était contraint à vivre sous terre, pour échapper à la persécution et à la mort.

Le bombardement cessa dans la soirée…

Il faisait calme maintenant… c'était une tranquillité étrange et étouffante qui était comme l'augure d'une phase plus terrible lorsque l'airain se serait reposé. Nombreux furent ceux qui profitèrent de cette occasion pour s'enfuir. Ils se frayèrent un chemin à travers les décombres, enjambant des poutres encore flambantes, pataugeant dans les bris de vitres et de tuiles, contournant d'immenses abris et franchissant des barricades établies à la hâte. Un rouge sinistre surplombait Dixmude… cette fois ce n'était pas l'or crépusculaire qui, du temps de la paix, flamboyait, superbe, dans les vitraux des églises ou dans les vitres des vielles maisons… C'était le rouge des flammes pétillantes, du feu destructeur, qui se dégageait des ruines et qui glissait le long des habitations, pareilles à des torches brûlantes ; c'était la lueur rougeâtre de la guerre…

Des ombres semblables à des spectres dansaient sur le sol ou sur de hautes murailles… revêtissaient les formes plus fantasques sur les troncs et dans les branches des arbres, ainsi que sur les barricades… Des fuyards trébuchaient, tombaient, se relevaient, se sauvaient précipitamment de cet antre terrible, où la mort

pouvait réapparaître à tout instant… on regardait en l'air, craignant entendre à nouveau le sifflement des projectiles semant la destruction, car cette soudaine accalmie paraissait être si fausse, qu'on ne pouvait y croire après l'épouvantable bombardement de ce jour.

Ils quittaient leur ville chérie, ces malheureux. Ils éprouvaient la sensation que leur bonheur était désormais brisé, qu'ils abandonnaient une partie de leur vie. Des sanglots leur contractent la gorge.

Certains s'arrêtèrent à l'Yser, au Haut Pont, fixant les flammes et le brasier et donnèrent libre cours à leurs larmes… Mais des soldats troublèrent leur

Paysanne du pays de l'Yser.

méditation endeuillée les engageant à poursuivre leur chemin, plus loin, derrière le front…

Dixmude goûta use heure de repos, mais les canons tonnaient encore en d'autres endroits et les mitrailleuses et les fusils faisaient entendre leurs crépitements… Les hautes tours du pays de Furnes laissaient tomber leurs regards sur la bataille la plus furieuse, livrée jusqu'à ce jour… et elles tremblaient ainsi que les temples vénérables, les maisons menacées et les morts dans leurs tombeaux.

Berthe engageait son père à fuir maintenant.

— Oui, oui, bredouillait Lievens…, nous partons.

Mais se reprenant, il dit :

— Si toi et Pélagie…

Mais la jeune fille l'interrompit immédiatement et reprit avec insistance :

— Papa, nous partons ensemble, ou nous resterons ! Je ne te laisserai pas seul ici, je ne le ferai pas ! Et aigrie, elle ajouta : Puisqu'il en est ainsi, mourons ensemble !… Sauve-toi seule, Pélagie !…

— Non, mademoiselle Berthe, je reste avec vous. Mais que monsieur nous accompagne ! Il est temps maintenant et ce jeu terrible peut recommencer à tout instant.

— Partons, alors, dit Lievens, je prendrai mon argent et…

— Et moi, je me chargerai des paquets, dit Berthe. Allons dépêchons-nous, papa ! insista-t-elle, craignant que son père hésita à nouveau. Partons, sinon il sera trop tard…

Elle monta à l'étage. Lievens vacillait. Berthe l'entendit pleurer silencieusement…

— Papa ! cria-t-elle attristée, mais elle refoula sa pitié, sachant qu'elle ne pouvait donner libre cours à son sentiment. Il fallait agir. Vite, papa, où est ton argent ?… Ne perdons pas notre temps !…

Tout attristé, Lievens, jeta à nouveau les yeux sur ses antiquités… ses trésors, qu'il avait collectionnés pièce par pièce, son musée, sa vie…

Soudain il s'affaissa en sanglotant sur un coffre garni de cuivre… un coffre dans lequel nos aïeux cachaient craintivement

leurs privilèges… et tendant les mains dans un geste de désespoir, il gémit :

— Je ne puis, non, je ne puis pas ! Pars avec Pélagie, Berthe.

— Encore quelques instants et ce sera trop tard, papa ! Nous pourrons peut-être revenir demain ou après-demain… Il n'est nullement nécessaire que nous allions très loin… Nous n'irons qu'à Oostkerke, chez la cousine Mélanie.

— Toi et Pélagie…

— Je ne partirai pas sans toi, papa…

— Je le veux !

— Et moi, je reste !

— Je le veux. Tu dois m'obéir… je le veux… je suis ton père…

— Non papa, je ne te laisserai pas ici. Nous fuirons ensemble ou nous attendrons la mort commune ! Mais viens donc,… nous reviendrons demain, nous n'allons qu'à Oostkerke… tu ne saurais quand même pas protéger tes antiquités en ce moment…

— Eh bien, allons, dit Lievens, farouche. Oh, ces barbares, ces cruels ! Et il serrait furieusement les poings.

Il ne pensait plus aux fermes détruites, aux champs anéantis, aux moulins

abattus, aux maisons pillées, à l'église menacée… il ne pensait plus qu'à ses antiquités, à son musée, à son trésor, que les bombes allemandes pulvériseraient peut-être.

Berthe pleurait. Elle s'effondra à côté de son père et se couvrit la figure des mains ; son corps était secoué par l'explosion de son chagrin.

— Oh, Monsieur, vous ne vous gênez pas, va, clama Pélagie tout indignée. Voyez dans quel état vous avez plongé Berthe. Vous vous intéressez réellement beaucoup plus à tout ce fatras, à toutes ces vieilleries, ces guenilles d'il y a quelques siècles, qu'à votre propre fille. Dieu s'en vengera, croyez-moi ! Et qu'en dira, Monsieur Paul ! Vous endossez des responsabilités auxquelles vous ne pourrez jamais faire face. Et notez bien que je ne vous demande pas à fuir pour moi, je n'ai rien à perdre et n'ai plus de parents sur terre… mais si j'insiste, c'est pour Berthe, pour son bonheur et pour Monsieur Paul.

Lievens se leva…

— Allons, dit-il, brièvement…

— Prends ton argent, papa, dit Berthe. Oh, nous n'irons pas loin, tout au plus jusqu'à Oostkerke…

— Oui, oui…

— Nous pourrons revenir bientôt.

— Mais, de grâce, fuyons la mort au plus vite…

— Oui…

Ils quittèrent enfin la maison.

— Le feu ! s'exclama Pélagie dès qu'elle fut dehors et qu'elle vit les flammes projeter de toutes parts leurs lueurs fauves. Quel horrible spectacle !

— Allons, hâtons-nous ! insista Berthe, craignant toujours que son père ne revint sur sa décision.

— Eh bien, Monsieur Lievens, vous videz également les lieux, dit un bourgeois qui se trouvait tout calme sur le seuil de sa porte. J'avais pourtant crû que vous auriez été un des derniers.

— Et vous, qu'allez-vous faire ?

— Oh moi, je ne fuis pas encore… J'ai tout le temps ! Je n'abandonne pas ma maison d'un instant à l'autre. Et d'ailleurs ce qui m'engage davantage à ne pas encore partir en ce moment, c'est que je constate que la proportion des habitants qui restent est beaucoup plus forte que celle de ceux qui fuient.

Berthe fit signe au bourgeois de se taire, mais c'était trop tard.

— Vous entendez ! cria Lievens. La plupart des habitants restent ! Et moi je m'enfuirais. Jamais ! Je ne me laisserai pas monter la tête par deux femmes. Va avec Pélagie à Oostkerke, Berthe !

— Non, papa…

— Je l'ordonne !

— Je te répète que cela m'est impossible. Nous partirons ou nous resterons ensemble…

— Et si je ne veux pas, moi… Ne te fais plus d'illusions, la plupart des habitants restent et j'imiterai leur exemple…

— Alors je rentrerai avec toi à la maison, viens, papa…

— Vieux bavard ! dit Pélagie, toute fâchée, au voisin… Si tu veux risquer ta carcasse, ça te regarde, mais ne t'occupe pas des affaires d'autrui.

— Chacun est libre d'agir tel qu'il lui plait, Pélagie.

— Oui, et quelques imbéciles organiseront sans doute un concours pour voir qui restera le plus longtemps sur les lieux…

— Ma bonne Pélagie, ne nous chamaillons pas, la guerre est déjà suffisamment répandue ; gardons la paix à Dixmude. Si vous éprouvez des transes, partez !

— Je n'ai pas peur, mais j'insiste pour mademoiselle Berthe…

— Viens ! dit Berthe lui faisant signe, et la vieille servante suivit son maître et sa maîtresse en grognant.

Bien tard dans la soirée, un paysan apporta une lettre de Verhoef.

— Il vit ! jubilait Berthe avant même qu'elle en eût lu la teneur.

Quoiqu'elle avait vécu toute la journée dans des transes mortelles, son esprit s'intéressait sans cesse à l'aimé…

Elle était abritée par les solides voûtes de la cave, mais Paul était exposé au feu, à l'horreur de la bataille, à cet enfer !

Heureusement il était encore en vie. Il lui écrivait et Berthe lut :

« J'espère que vous vous êtes sauvés. Si non, fuyez illico. Notre situation est grave. Nous nous trouvons aux prises avec un ennemi débordant par le nombre. Nous nous battons avec la rage

du désespoir, mais c'est une lutte qui ne laisse pas de doute. Nous devrons ployer. Fuyez ! Je vous en prie, je vous en conjure ! Priez pour moi, comme je prie pour ma bien-aimée Berthe.

Àla hâte.

Ton Paul.

Berthe pleurait à chaudes larmes… C'était la voix de son fiancé à l'Yser, sortant des tranchées et du danger menaçant, qu'elle percevait…

— Mon Dieu, protégez-le, sauvez-le du péril, implorait-elle en sanglotant.

Elle passa la lettre à son père.

Mr. Lievens la lut…

— Désireux de nous écarter, Paul exagère, dit-il.

— Mais, papa…

— Je suis convaincu que les Allemands seront refoulés.

— Tu opines maintenant comme les journaux que tu as dénigrés tant de fois.

— Non, mais j'ai la conviction que les Allemands sont refoulés sur Vladsloo, à bonne distance de la ville.

— Papa, Paul ne ment pas…

— Il veut nous faire fuir. La plupart des habitants restent, et moi je me sauverais ! Non, jamais ! Je ne sais et je ne veux pas m'y résoudre ! Mais toi et Pélagie…

— Nous resterons si tu ne nous accompagnes pas, papa.

Berthe aurait désiré dire quelques mots au paysan, mais il était déjà parti.

Mr. Lievens se refusait obstinément à quitter sa maison.

On resterait donc, on attendrait un nouvel ouragan et on s'abriterait à la cave…

La jeune fille devint même quelque peu indifférente…

Si Paul devait braver le danger, elle le braverait également… et elle eut la sensation qu'il y avait ainsi plus d'unité entre eux.

Passive, elle attendrait les événements… elle prierait… c'est tout ce qu'elle pouvait faire…

Le calme planait toujours sur la ville… Berthe se hasarda un moment à la rue…

Un cortège de blessés passa à ce moment.

C'étaient des hommes fourbus, marchant avec difficulté, boitant, s'appuyant au bras de leurs camarades ; d'aucuns, le visage couvert de linges humectés de sang, d'autres, un bras en écharpe…

Tel était l'aspect de nos soldats, sortant de la bataille horrible, qu'ils livraient pour garder le dernier lopin de terre de la patrie.

Berthe eut mal au cœur…

Elle voyait maintenant des soldats, nos fils, nos défenseurs…

Tout ce qu'elle en avait vu jusqu'à présent, n'avait aucune corrélation avec ce qu'elle voyait à présent.

Soudain, elle ouvrit la porte tout grande et de sa voix douce et mélodieuse, elle dit :

— Entrez !

La maison fut aussitôt envahie par les militaires.

— Ce sont d'infortunés blessés, papa, dit-elle.

Mr. Lievens la comprit.

Aidé de sa fille et de Pélagie, il apporta du pain, de la viande, du fromage, du vin, de la bière, des cigares, du tabac, partagea amicalement ses biens, engagea les hommes à bien se régaler, faisant montre d'une large et sincère hospitalité. Mais le trio ne s'en tint pas là, ils quérirent de l'eau et du savon, du linge et de la charpie, lavèrent les plaies, les enduisirent d'onguents, fixèrent des bandages…

La paisible maison était soudain devenue des plus mouvementées…, l'anxiété avait cédé le terrain à l'amour.

Les soldats en étaient pénétrés. Ils parlaient du champ de carnage où tant des leurs étaient tombés et où de nombreux blessés gisaient abandonnés…, le feu meurtrier empêchant qu'on s'en approchât. Ils ébauchèrent également quelques mots par rapport à leurs mères, femmes et enfants, restés au pays où l'Allemand régnait actuellement en maître. Ils devenaient tendres et sensibles en présence de la cordialité qu'on leur témoignait ici.

Mais ils ne pouvaient pas rester ; ils partaient pour Furnes… et à pied, car le chemin de fer était réservé aux munitions et au ravitaillement. Certains étaient pourtant si fatigués qu'ils restèrent

néanmoins, se jetèrent sur un matelas et s'endormirent séance tenante.

D'autres blessés passèrent par petits groupes, de trois, de six, de dix. Berthe les invita également, cherchait force nourriture dans les magasins encore ouverts et poursuivit ainsi son œuvre de charité.

Mais soudain le bombardement recommença et on se réfugia aussitôt à la cave, les soldats y compris.

Berthe n'avait plus peur. Un sentiment tout autre la dominait… Elle avait aidé les guerriers. Elle ferait davantage… Elle, la fiancée d'un lieutenant, d'un officier, lui était-il permis de chercher un refuge dans un petit village et grossir la foule des nécessiteux ? Ou était-ce son devoir de soulager les souffrants et les infortunés, de prêter secours partout où elle pourrait, d'opposer la charité à la cruauté et l'amour à la haine ?

C'était le rôle de la femme toute auréolée en cette œuvre grandiose, alors que le mari est à la guerre, blesse et tue…

La petite ville était à nouveau secouée sous l'action des lourds mortiers crachant la mitraille, des toits s'effondraient, des murs vacillaient, les chaussées étaient dépavées et de toutes parts les flammes montaient au ciel.

Berthe résignée ne parlait plus de fuir…

Elle agirait ainsi que son père déciderait.

Quant à fuir très loin, elle ne le ferait pas…

Elle voulait rester à proximité des guerriers, fatigués, affamés, blessés… Elle continuerait la tâche entreprise de plein gré…

Jusqu'à présent, elle n'avait vu que des éraflures et des blessures de peu d'importance. Aurait-elle la force de soigner les plaies mortelles et les soldats mutilés, de regarder en face toute la douleur poignante émanant du champ de carnage ?

La jeune fille n'y songea pas, parce qu'elle ne connaissait pas encore la guerre en sa hideur et qu'elle se laissait guider par les événements.

Elle était heureuse à présent de ne pas avoir fui, quoique la cave tremblât sous l'airain en fureur et qu'on percevait de temps à autre la réverbération des flammes par des interstices et que le bruit des immeubles s'effondrant parvenait jusqu'à eux.

07

L'ordre du jour du 13 octobre 1914 était ainsi conçu :

« Arrêter l'ennemi, l'empêcher de franchir l'Yser, coûte que coûte. Tenir tête jusqu'à l'arrivée des renforts, en cours de route. »

Il n'en fallait pas davantage pour les Belges, pour empêcher l'ennemi d'occuper le dernier lopin de la patrie ! Les renforts qui arrivaient, décuplaient leur ardeur et leur ténacité.

Ce n'était pourtant que quelques kilomètres carrés de terres basses et fertiles, cernées par la petite rivière quasi inconnue naguère qu'il leur restait. Un petit pays de fossés et de digues séparant les prairies et les champs… Quelques minuscules villages avec de trop grandes églises pour le petit nombre d'habitants.

Des fermes aux riches vergers disséminées ci et là et reliées par des routes bordées de tilleuls.

Mais la patrie restait néanmoins inviolée, on tenait encore le dernier lopin…

Fiers de leurs traditions, fiers de leurs libertés et de leurs prérogatives, les guerriers allaient démontrer à l'univers, dont le regard était fixé sur cette lutte titanesque que l'indomptable bravoure qui caractérisait notre armée ne faillirait pas, et qu'elle saurait défendre ses clochers, le symbole de la foi.

Nos soldats étaient animés d'une volonté commune et inébranlable, ils faisaient l'admiration du monde entier, tenant tête derrière l'Yser : une poignée de valeureux luttant contre des millions de barbares et décidés à sacrifier la dernière goutte de leur sang plutôt que de céder…

Et quoique l'Yser soit devenu légendaire, il ne constituait cependant qu'un faible cordon de défense. Il est étroit… et ceux qui le verront plus tard s'exclameront ébahis :

« Est-ce cela l'Yser ! »

Son cours décrivait d'autre part une courbe vers l'ennemi, alors que le cordon était formé par le chemin de fer Nieuport-Dixmude.

Si les Allemands réussissaient à prendre ces villes et s'ils parvenaient à s'établir sur la rive gauche de la rivière, l'Yser devait être abandonné par nos troupes.

Les courbes de l'Yser à St. Georges, à Schoorbakke et à Tervaete pouvaient être avantageusement utilisées par le parti as-

saillant. C'était là surtout que la bataille ferait rage.

On travaillait fiévreusement pour mettre la plaine en état de défense. Le creusement des tranchées y était pourtant très difficile dans ces terrains humides, où, à chaque instant, l'eau suintait. Des tranchées en pleins champs étaient vite remarquées, et les villages présentaient des cibles qu'il n'était pas possible de camoufler.

Pourtant les Belges résistaient et empêchaient l'ennemi d'occuper et d'opprimer le dernier recoin de la patrie lâchement violée.

Nous avons été témoins des premiers engagements, mais les assauts devenaient plus furieux…

Furnes et ses environs étaient à nouveau noyés sous la fumée et tremblaient au bruit du canon.

Le soir tombait déjà, mais la bataille faisait toujours rage.

Le lieutenant Verhoef, après avoir fait réparer une tranchée démolie en partie, avait ordonné le repos à ses hommes… le repos pendant que l'artillerie tonnait sans trêve et que les bombes sifflaient et explosaient par dessus la plaine.

Antoine Deraedt se trouvait à ses côtés…

— Prends quelque repos, lui dit amicalement Verhoef.

— Et vous, lieutenant ?

— Je suis le chef…

— Et moi, je ne sais pas me reposer… Quand arriveront donc les secours, lieutenant ?…

— Les Français approchent…

— Mais est-ce bien vrai ?

— Nous ne connaissons qu'un ordre : résister jusqu'à leur arrivée. Dieu fasse que nous y parvenions…

Verhoef regardait dans la direction de Dixmude où un immense incendie rougeoyait le ciel.

— Berthe, aurait-elle fui ?

— Pauvre Dixmude, dit Antoine, saisissant la pensée de son chef.

— Oui… Tes parents habitent également l'agglomération, Antoine…

— C'est ce qui me soucie le plus, lieutenant… si j'avais la conviction qu'ils étaient en sûreté !… Mais cette incertitude… Nous sommes soldats, mais eux…

— Et quelle aura été la décision de Mr Lievens ? Oh, je le connais… L'autorité militaire aurait dû faire évacuer toutes ces communes.

— Oui…

Ils se turent un moment…

L'infanterie était couchée, là, dans les tranchées. La mort les épiait de toutes parts et les secours tardaient et pourtant peu d'entre eux songeaient au danger qui les menaçait personnellement…

Mais quel était le sort actuel du père, de la mère, de l'épouse, des enfants, des sœurs, de la fiancée là-bas au pays occupé dont ils étaient séparés par un cordon de feu ? Et que se passait-il dans les villages disposés sur le front où l'airain crachait la mitraille ?

Ce n'étaient pas des militaristes élevés dans un milieu où l'on causait toujours de la guerre et où on envisageait l'éventualité d'une friction armée, c'étaient de paisibles ouvriers, des hommes de peine, des travailleurs, des marchands, des fonctionnaires et des employés, des gens imbus d'idées pacifiques. Et ils n'avaient abandonnés la tâche, leur emploi, leur gagne-pain que pour défendre la liberté et protéger le foyer et la famille.

Ils faisaient leur devoir et davantage et le poète le chanta en ces termes :

Le peuple belge n'est pas guerrier
Il vit en paix et à ton aise,
Mats gare à ceux qui le lèsent
Et qui l'entraînent dans un bourbier.

Cette effusion de sang les révoltait, les peinait… on songeait au foyer, à l'atelier, au bureau, à l'échoppe, au magasin : on songeait à cette existence familiale jadis si heureuse chez les parents et parmi la femme et les enfants, et les cœurs escomptaient la paix, la paix salutaire et grandiose !

Vivre en paix…

Le peuple belge est franc
Et chacun, petit et grand,
Dans la mesure de ses moyens
Battra les vies et maudits chiens.

Nul roi ne trouva jamais
de plus fidèles sujets,
Mais tout joug étranger
faisait flamboyer l'épée.

Et voilà pourquoi ils se trouvaient en ces lieux, unis et forts, décidés à ne pas souffrir l'esclavage, ne tolérant pas qu'un royaume puissant vînt troubler leur existence paisible, violer leurs foyers, fouler leurs droits et leurs libertés.

Le peuple belge, de tous leu pays,
travaille la terre la plus fertile,
C'est le plus beau sol qu'oncques ne vit
Et il peut dire d'un cri fébrile,
Que nul jamais ne lui arrachera
Par les armes, ce qui est son droit.

Non, il ne cédera pas à la force, il résistera fièrement et il se battra jusqu'à la mort, il luttera jusqu'à épuisement.

Pourtant la tristesse leur voilait les yeux…

On songeait au foyer où des soldats allemands allaient et venaient, où ils ordonnaient et défendaient, où ils avaient si effrontément planté leur drapeau. On voyait les enfants dans le berceau et la mère attristée pensant au père… on voyait le père et la mère en larmes causant du fils, on voyait la fiancée qui attendait…

Oh, non, ce n'était pas le repos… Mais on éprouvait cependant une agréable sensation à laisser flotter ainsi son esprit, quoique ce ne fut qu'une triste méditation…

Soudain on sonna l'alarme…

Tout le monde était sur pied…

Les Allemands lançaient à nouveau leurs troupes vers l'Yser…

Mais les nôtres avaient repris leur calme, leur froide ténacité qui ne souffrait pas le joug étranger…

Ils visèrent tranquillement… les fusils crépitèrent et les balles firent de larges trouées dans les rangs allemands arrivant fougueusement à l'assaut…

L'attaque fut repoussée…

Mais par delà la rivière on entendait les plaintes et les gémissements des blessés…

Chez les nôtres également des semblables douleurs se manifestaient et le sang coulait.

— Père, Mère !

— Ma femme… Mes enfants…

— À boire !

— Au secours ! Au secours ! Pitié !

— Maman, Maman ! je meurs.

Verhoef entendait tous ces gémissements et ces lamentations.

Des blessés rampaient sur le sol espérant atteindre l'ambulance. D'autres gisaient, exténués, attendant du secours…

— Emportez-moi !…

— Maman, maman !

Verhoef écoutait à nouveau, mais il était là, impuissant. Il ne pouvait quitter son poste, car un deuxième assaut pouvait avoir lieu d'un moment à l'autre. Les brancardiers viendraient tantôt et transporteraient les infortunés au couvent de Pervyse.

Un gémissement se fit entendre près de lui.

Le lieutenant se pencha…

C'était un de ses hommes…

— Wallyn, c'est toi ? demanda Verhoef.

— Oui, lieutenant… mes yeux… oh, mes yeux… je vais mourir.

— On va venir te chercher… Je vais te panser provisoirement…

— Oh, mes yeux… je meurs… Ma femme ! Mes enfants !…

Se courbant davantage, Verhoef fit rayonner la lumière de sa lampe électrique sur le visage du blessé. Un frisson le parcourut… Il ne voyait que du sang… toute la figure ne formait qu'une tache noirâtre…

— Oh, mon Dieu, ma femme, ânes enfants ! se lamentait l'infortuné… Je ne les reverrai plus…

— Brancardiers ! cria Verhoef.

Mais personne ne vint…

Il y avait partout des blessés… et quiconque avait encore la force, implorait pour être transporté…

— Mon Dieu, ma femme… mes petits enfants ! gémissait Wallyn. Lieutenant ! dit-il plus fort.

— Qu'y a-t-il, mon ami ?

— Vous leur apprendrez la nouvelle… mais prudemment… que j'ai succombé…

— Mais on va te transporter…

— Ce sera trop tard… Et écrirez-vous, que je bénis mes enfants… le petit Jean, Mariette et Gérard et que j'adresse ma dernière pensée à ma femme… Qu'en diront-ils, mon Dieu !…

Le blessé dit ces paroles en sanglotant…

— Brancardiers ! criait Verhoef, à nouveau. N'y en a-t-il donc pas ! clama-t-il énervé…

Mais d'autres gémissements répondirent à son appel.

— Maman, maman !…

— À boire… à boire…

— Je meurs…

Ou bien c'étaient des cris de douleur, des lamentations, des gémissements, des râles…

Ils étaient légion ceux qui devaient être secourus, qui attendaient des soins… Des blessés s'agrippaient en implorant à des camarades :

— Aidez-moi, portez-moi !

— Ayez pitié !…

Et ces supplications se faisaient entendre tant en français qu'en flamand, le sang commun de tous les fils de la patrie se ma-

riait en de larges mares.

— Lieutenant ! dit Wallyn, à nouveau…

L'infortuné essayait de se relever.

— Oui, mon ami ?

— Vous ferez ainsi que je vous l'ai demandé. Ma bénédiction à tous mes petits enfants…

— Oui…

— Oh, ma pauvre femme… mes pauvres petits mioches… Oh, mon Dieu… ces maudits Allemands… Pourquoi vinrent-ils… ici… ! Ma femme… Mes enfants…

— Les brancardiers vont venir te chercher…

— Ce sera trop tard… Ma vue se voile déjà…

— Tu as soif ?

— Non… ma femme… mes enfants…

Et le moribond ne cessait de répéter les mêmes paroles… il éprouvait âprement le lien qui allait être coupé, qui allait le ravir à la tendresse des siens et cette convulsion morale était plus horrible que les douleurs physiques…

Verhoef se sentait impuissant…

S'il avait pu disposer de quelques hommes pour transporter Wallyn et d'autres blessés à l'ambulance, il aurait été heureux, mais il fallait se battre à outrance… il fallait résister jusqu'à la mort… on ne pouvait pas fléchir…

C'était l'ordre…

L'exécution exigea de multiples sacrifices… la bataille dégénérait en un champ de carnage…

Résister et veiller…

Ce fut en ce moment que le lieutenant éprouva toute l'horreur, toute la cruauté de la guerre…

Et il ne voyait pourtant qu'un seul endroit, qu'un coin minuscule de l'immense tuerie…

Il ne voyait pas le blessé qui avait une jambe emportée par un boulet de canon et qui perdait du sang à flots…

Il ne voyait pas le malheureux à qui un éclat d'obus avait déchiqueté la mâchoire inférieure et qui ne parvenait même plus à crier à l'aide…

Il ne voyait pas le moribond qui gisait là, la poitrine béante et dont les intestins sortaient du ventre…

Mais il entendait le cri de détresse de Wallyn mourant, invoquant sa femme et ses enfants… quoique sa face ne formât plus qu'une épaisse croûte de sang… et Verhoef maudissait la guerre…

Mais on ne fléchirait pas…

Le roi Albert qui partageait les dangers de ses soldats, l'avait ordonné !

Pendant quelques instants, Wallyn ne se plaignit plus qu'en sourdine…

— Lieu… te… nant !… cria-t-il soudain.

Verhoef se pencha sur lui ; le blessé respirait avec difficulté…

— Mes… en… fants…

Ce fut son dernier mot.

Le lieutenant étouffa un sanglot…

Oh, il ne pouvait pas donner libre cours à sa douleur en ce moment, il devait veiller, ne pas se laisser émotionner, il devait être prêt à entraîner ses hommes à la bataille, fidèle à l'ordre :

— Résister !

Quelques instants plus tard on enleva le cadavre de Wallyn, pendant que le canon tonnait et que la mitraille sifflait par-dessus cette plaine de douleur et de désolation.

L'incendie faisait rage dans toutes les directions…

Les flammes pétillaient dans les fermes et les moulins… Des fuyards terrifiés couraient le long des routes. Ils n'avaient pas voulu s'enfuir, à temps, jugeant la guerre un peu à la légère.

Le couvent de Pervyse regorgeait de blessés. Des infirmiers et des sœurs de charité les entouraient soignant et pansant leurs blessures… Mais le couvent n'était pas un lieu sûr, car le drapeau sacré de la Croix Rouge était violé par les Allemands dans cette lutte cruelle.

Les obus et les shrapnells embrêchaient les murs, éclataient à proximité et menaçaient l'immeuble qu'on dut évacuer à la hâte.

Quel triste convoi dans ce beau petit village où la mort hurlait maintenant… Beaucoup d'habitants s'étaient enfuis, mais

d'autres restaient et, retranchés dans les caves, bravaient le danger…

De Dixmude à Nieuport, le long de la rivière tortueuse, dont le paisible clapotement et le bruissement des roseaux étaient si cruellement et si violemment troublés, ce n'était plus qu'une mare de feu, d'épouvante, de douleur et de destruction, où la mort fauchait.

Et à l'ouest, en France, et à l'est en Zéelande, on n'entendait plus que la terrible voix de l'airain en fureur, la voix puissante de la bataille farouche, la voix de la mort.

Verhoef et ses hommes goûtaient encore un moment de repos…

Certains, qui s'étaient reposés un peu avant l'attaque, gisaient déjà morts ou mutilés sur la plaine !… et d'autres, qui rêvaient tristement, vivaient leurs dernières heures…

Le repos ! c'était la faux de la mort, qui se reposait un moment, pour redoubler de vigueur et sabrer dans les rangs des jeunes gens à l'est et à l'ouest de l'Yser…

Le lieutenant et Antoine Deraedt avaient conclu un pacte sous l'impression de ces scènes cruelles…

Celui qui serait épargné, devait tâcher d'avertir les parents de la terrible nouvelle qu'ils ne pouvaient ignorer.

Le bombardement continua pendant toute la nuit.

Verhoef tendait l'oreille vers un bruit sourd et continu, qu'il n'avait pas encore perçu jusqu'alors. Il supposait que cela pouvait être la nouvelle artillerie des Allemands.

Mais on apprit qu'une escadre anglaise était devant la côte et qu'elle labourait de ses terribles projectiles les rangs des Allemands à l'assaut.

C'était l'arrêt des hordes ennemies, mais c'était aussi la destruction du pays entre l'Yser et Ostende.

Soit ! mais les Allemands ne passeraient pas. On sacrifierait tout pour la liberté. On ne souffrirait pas l'esclavage !

Pendant la nuit, les Allemands avaient rampé jusque derrière les digues de la rivière et ils avaient construit un pont.

Le jour pointait à peine qu'une bataille acharnée se déclancha.

En un clin d'œil, le pont fût jeté sur l'Yser… Mais nos soldats attendaient… Quatre mitrailleuses furent disposées à la hâte devant le pont et elles semèrent la mort dans les rangs des Allemands… De part et d'autre l'artillerie faisait un bruit infernal.

Et sur le pont…

Verhoef frissonna d'abord, mais soudain la colère l'emporta… Elles arrivaient à nouveau ces hordes barbares qui répandaient la désolation par toute la Belgique…

— Feu, mes amis ! Feu ! cria-t-il. Voyez comme ils tombent ! On les tient, ils ne passeront pas ! Hardi les gars !

Et les mitrailleuses fauchaient sans trêve. Des blessés gémissaient, essayaient de se relever, étaient piétinés par de nouveaux soldats à la charge, qui s'abattaient à leur tour, grossissant les hécatombes. Le sang coulait du pont, rougissait l'Yser. Des morts et des vivants étaient lancés dans le courant… Des blessés se battaient dans l'eau, appelaient au secours… jusqu'à ce qu'ils dispa-

rurent dans l'onde. Des cadavres restaient suspendus dans les roseaux.

Le canon, les fusils, les mitrailleuses, les ordres brefs, les menaces, les cris de guerre, de détresse et les hurlements des mourants formaient un bruit assourdissant… Des bombes étaient lancées sur le pont, d'autres éclataient sur l'autre rive au milieu des ennemis, déchiquetaient des hommes, arrachaient des têtes, des bras, des jambes, déchiraient des corps, projetaient des cerveaux et des intestins dans l'espace…

Mais des scènes semblablement cruelles avaient lieu à l'ouest, où des blessés couverts de sang rampaient par dessus des morts pour fuir cet enfer, et où des mutilés hurlant, pleurant et gémissant, mouraient d'angoisse et dans leur détresse appelaient leur mère, leur femme, leurs enfants…

Devant le pont, les mitrailleuses raquetaient, semant la mort qui triomphait emportant un riche butin… des jeunes gens nageaient dans des mares de sang, d'autres étaient lancés dans des fossés, dans l'herbe, dans les roseaux ou dans la rivière qui paraissait insatiable…

L'artillerie allemande ainsi que ses mitrailleuses furent pourtant supérieures pendant quelques instants et les Belges durent évacuer leurs tranchées devant l'Yser… ils opérèrent leur retraite par dessus les morts et les blessés, qui appelaient au secours et qui imploraient avec insistance qu'on les emporta… Des camarades traînaient derrière eux certains de leurs infortunés frères d'armes, qu'ils ne voulaient pas abandonner à leur sort… quoiqu'en ce moment chacun devait songer à son propre sort…

Soudain, clamant la victoire, les Allemands franchirent le pont…

Ils avaient passé l'Yser, la rivière rougie de sang et dont le cours était entravé par les cadavres.

En avant ! Et de nouvelles légions arrivèrent et firent ployer le pont sous le fardeau…

Mais tout à coup, un bruit atroce suivi d'un hurlement hideux, retentit.

Un obus avait touché le pont, qui vola en éclats et une hécatombe de blessés, de mourants, de cadavres mutilés, ainsi que des planches et des poutres s'enfoncèrent dans l'Yser, d'où sortit un vacarme épouvantable… On se battait encore dans l'eau ; des blessés se portaient des coups mortels, d'autres, n'ayant encouru aucune lésion, ne pouvaient échapper à la mort par submersion, parce que des camarades se cramponnaient à eux et les tiraient vers le fond de la rivière… Ci une main qui s'agitait encore implorante à la surface de l'eau, là une tête émergeant une dernière fois et poussant une clameur de détresse, un dernier adieu à la vie… Des frères d'armes se débattaient dans une lutte homicide pour se dégager d'une étreinte mortelle…

Et dominant tous ces cris de détresse poignante, le canon hurlait et les mitrailleuses jappaient…

Le passage était coupé…

Mais 800 Allemands avaient franchi le fleuve et occupaient les tranchées évacuées par les nôtres… Ils étaient d'autre part protégés par leur artillerie, qui empêchait une nouvelle attaque des Belges…

Antoine Deraedt était blessé à la main.

— Cela n'a aucune importance, dit-il à son lieutenant… J'ai mis un pansement.

— La balle est-elle encore dans les chairs ?

— Non, elle a traversé de part en part… Ce n'est qu'une simple éraflure…

Quelle matinée mouvementée !

— Il est impérieux que les secours arrivent ! dit Verhoef en soupirant… Où restent donc les Français ?

— N'y sont-ils pas encore ?

— Il n'y a qu'une brigade de fusiliers marins à Dixmude… mais nous devons résister coûte que coûte…

Les Belges s'étaient maintenant retranchés derrière le chemin de fer… La plaine qui s'étalait devant eux était couverte de morts et de blessés, mais le feu continu des Allemands empêchait qu'on la parcourut, quoique des blessés la quittaient en rampant pour se faire soigner à l'ambulance…

Les brancardiers faisaient leur devoir, mais la moisson des blessés était tellement abondante que de nombreux infortunés devaient être abandonnés à leur sort.

Verhoef songeait au pont détruit.

Il avait vu la scène hideuse et atroce et ainsi que ses camarades, il avait applaudi de cœur joie, mais il était terne, maintenant.

— Oh, maudite guerre ! gémit-il. Que fais-tu de nous ? Tu nous fis applaudir à la mort des autres… tu fis crier victoire à ces Allemands pendant qu'ils piétinaient leurs frères d'armes blessés ou mourants…

Il ne s'agissait pourtant pas de passer le temps en réflexions. Il fallait établir des travaux de défense, travailler, l'arme au poing et veiller à la mort qui menaçait de toutes parts.

Ainsi se clôtura la journée qui commença par des scènes cruelles et qui se terminerait par une phase analogue.

Soudain on commanda un assaut à la baïonnette. L'ennemi ne peut rester de ce côté de la rivière… conduisez-vous comme de vrais Belges, refoulez les infâmes barbares ! À la vie ! À la mort ! Tel était l'ordre…

Six heures avaient sonné. C'était l'heure où les fermières du pays de Furnes, allaient traire les vaches dans la prairie. Cette région paisible aux prés superbes était actuellement transformée en un enfer d'où émanait une ambiance de feu et de fumée, pendant que des milliers d'infortunés y mouraient.

Jadis la cloche du soir rappelait les ouvriers des travaux des champs…

Cette fois, c'était un signal qui faisait frissonner les soldats et qui faisait pâlir maints d'entre eux…

— L'assaut, murmurait-on parmi les rangs…

— L'attaque à la baïonnette… labourer les chairs au moyen de l'acier flamboyant… frapper, trouer, hacher… c'était la boucherie humaine !

Un cliquetis retentit… On fixait les baïonnettes sur les fusils…

C'est la lutte à outrance, il faut résister, murmura Verhoef…

Il était parfaitement conscient de ce qui allait se passer, lui aussi pouvait tomber… et il songea à Berthe.

Il étouffa un sanglot… Mais il était lieutenant à l'armée belge… il devait remplir son devoir… Il était lié à ses hommes qui avaient foi en lui.

— Soyez forts, mes amis, vous connaissez l'ordre ! cria-t-il…

Le signal retentit à nouveau…

Et du coup, sautant comme des écureuils, les soldats sortirent de leurs tranchées et franchirent la voie ferrée — à l'assaut.

L'artillerie allemande et ses mitrailleuses ne tardèrent pas et ouvrirent un feu d'enfer…

Des hommes tombaient, poussaient un cri de douleur, un râle… On ne s'en inquiétait pas en ce moment… le régiment avançait… Dès que les officiers et sous-officiers s'apercevaient d'une hésitation, pourtant compréhensible, ils s'empressaient d'encourager les hommes.

Il fallait résister jusqu'à la mort… le péril devait être détourné…

Et la mort fauchait… les Belges tombaient par dizaines et le sang colorait le sol. Blessés, mourants et morts gisaient pêle-mêle. Oh, si les femmes et les enfants, le père ou la mère auraient vu de quelle mort atroce l'infortuné avait été arraché à la vie, horriblement mutilé ou méconnaissable, ressemblant parfois à une

masse de chairs ensanglantées, la douleur aurait été indescriptible ! Mais ils étaient loin du champ de carnage, de la boucherie homicide !

Et quoique le cœur se glaça d'épouvante, quoique le sang se figea dans les veines, quoique la tête éprouva le vertige, quoique la mort guetta de toutes parts, quoique les camarades tombassent par hécatombes, les régiments, drapeaux en tête marchaient intrépidement à l'assaut…

Pourtant… l'angoisse…

Et, en réalité, la vie a ses charmes, la vie, c'est le père, la mère, la femme et les enfants… la famille, c'est le souffle qui vous fait frémir lorsqu'on distingue le trépas… C'est affreux, c'est horrible, lorsqu'on est jeune, sain et robuste et qu'il faut dire adieu pour toujours… C'est cruel d'être ainsi abattu en laissant écouler le sang d'une plaie béante jusqu'à ce que le corps se refroidit…

N'éprouverait-on aucune crainte devant semblable perspective ?

En avant !

On nage maintenant dans un tourbillon de feu et de fumée… les balles sifflent d'un bruit strident et les blessés font entendre leurs plaintes… On éprouve une sensation comme quoi on est très éloigné de ce milieu et la contradiction se manifeste quasi séance tenante.

Et soudain le choc…

Les Allemands sont là…

Mais les Belges sont pris de colère, les camarades qui sont tombés doivent être vengés, les dévastations, incendies et déprédations exigent un tribut de sang impur, et l'esprit de conservation personnelle aidant, les aiguillonne…

— Louvain ! Termonde ! hurle-t-on.

— Vive le Roi !

— Vive la Patrie !

— À mort, les Allemands ! La crainte s'est dissipée, le sang bout, l'effervescence bat son plein.

On crie, on hurle, on s'invective.

Les baïonnettes fouillent les chairs, font d'horribles blessures, font couler le sang à flots…

D'autres se battent à coups de crosse de fusil, frappent du sabre, des poings, mordent, donnent des coups de pied. On tombe, on se relève, on frappe encore et on s'affaisse épuisé, mais la majorité pourtant reste debout, vaillante, inébranlable, irrésistible, les crosses tournoient, défoncent des crânes, les armes tranchantes poitraillent et éventrent, on marche sur les morts et les blessés, l'œil en feu, la mine farouche, l'écume aux lèvres.

Ah, ils le paieront, ces maudits Allemands, les vils bandits qui violent les lois et les droits les plus sacrés, on leur apprendra ce que c'est que la réelle bravoure, celle qui défend une cause noble, celle qui ne connaît que l'honneur et le droit.

Cette fois la victoire est à nous, les Allemands s'avouent vaincus, ils lèvent les mains, crient grâce… Certains préfèrent la mort, d'autres échappent à la nage par l'Yser.

Les Belges rentrent enfin dans leurs tranchées amenant 97 prisonniers… Ce fut à nouveau un trajet sous une pluie de balles et de bombes.

Le lieutenant Verhoef avait perdu plusieurs hommes dans la mêlée… et d'autre part il s'acquittait d'une ancienne dette… il portait à dos Antoine Deraedt tout sanglant…

— Oh, maman, quelle douleur pour toi ! gémit le blessé. Je vais mourir et je ne puis t'embrasser use dernière fois…

Une baïonnette l'avait blessé à l'épaule droite… Le sang coulait de la blessure, maculait son uniforme poudreux, et tachait celui de Verhoef.

Le malheureux avait la fièvre… ses gémissements occasionnèrent le délire empreint pourtant d'une signification saillante, car il ne parlait que de sa mère là-bas, à Eessen.

Arrivé à la voie ferrée, Verhoef passa le blessé à un brancardier.

— Maman ! gémit le blessé.

— Tu ne me connais plus ?… c'est moi, Verhoef…

— Maman ! Les brancardiers emportèrent Deraedt.

— Mon Dieu, pourvu qu'il l'échappe, pria le lieutenant.

Il ne pouvait accompagner son ami… il devait rester ici, au chemin de fer, quoique ses forces étaient presque totalement minées.

Il était épuisé au physique et au moral ainsi que ses hommes. La faim le tiraillait… Les vivres n'arrivaient pas encore. Tous les

trains étaient réquisitionnés pour le transport des munitions et des blessés. Mais le découragement et la tristesse étaient encore plus terribles… On s'éveillait, on sortait comme d'un songe et on éprouvait maintenant toute l'abjection de cette lutte à la baïonnette, de ce carnage horrible.

— Maudite guerre, murmura Verhoef… Nous ne sommes plus des êtres humains pour se battre de la sorte !… Oh, Berthe… si tu savais ce que c'est que la guerre… Ô, j'espère que tu es loin d'ici, loin de cet enfer.

Triste et morne, le lieutenant s'assit dans la tranchée…

La nuit vint…

La plaine était toute parsemée de morts et de blessés et les ambulances regorgeaient d'infortunés militaires…

La bataille de Tervaete

Les flammes rougeoyaient le ciel et la voix hideuse du canon se fit entendre à nouveau.

Une attaque à Tervaete était complètement avortée… mais que de sacrifices cela n'avait-il pas coûtés !…

Verhoef ne parvenait pas à tempérer sa nervosité…

Les idées se heurtaient dans son cerveau…

Il entendait des bruits courts et vifs, scandés par un roulement prolongé, et ce n'étaient d'autres voix que celle de la mort et de la destruction. Et ainsi il pensa au passé.

La destruction !

Des villes et des villages devaient disparaître et les flammes opéraient leur œuvre néfaste… Oh, malheureux bourgs et villages de Slijpe, Mannekensveere, St Georges, Middelkerke, Lombardzijde et Westende, littoral infortuné, qui groupait de si jolies villas et de si charmantes maisons et petites fermes.

Que de fois ne les avait-il admirées. Ce n'était plus que des cendres maintenant, des misérables ruines fumantes qui avaient englouti des fortunes et des vies de labeur.

Où étaient-elles, les coquettes habitations de pêcheurs, entourées de riants jardinets ; clôturées de petites haies qui protégeaient contre les bourrasques de sable ?

Plus, rien, tout avait disparu ; c'était l'affreuse nudité d'une plaine morne.

Lorsque jadis, la tempête faisait rage et que les vagues déferlaient dans les dunes, agenouillés devant la statue de la Vierge, la femme et les enfants priaient pour la vie du père, du fils ou du frère qui était en mer…

Maintenant ils ont prié pour que le fléau de la guerre les épargnât.

Mais les bombes, les shrapnells et les obus ont chassé les habitants vers de plus paisibles régions.

Les moulins dont les ailes tournaient alertement ne forment plus qu'un amas de décombres fumantes. C'est la guerre…

Les moulins, les cloches se sont tus, on n'entend plus que la voix du canon et elle est bien plus terrible qu'en 1600.

Verhoef regarda à nouveau vers Dixmude. Il craignait pour sa fiancée… Si elle ne s'était pas enfuie !…

— Oh, Allemagne, qu'as-tu fait de la Belgique, qu'as-tu fait de notre peuple ! cria-t-il en fureur, et soudain des larmes lui jaillirent en pensant à ses malheureux compatriotes, à sa patrie sanglante et ruinée…

08

Le fermier Deraedt, qui habitait près d'Eessen, n'avait pas voulu fuir. Il resta à la ferme avec sa femme, et il était décidé à se réfugier dans la grande citerne à purin — qui avait été nettoyée pour l'occurence — dès que son habitation serait engagée dans la ligne de feu.

À L'YSER

PAR

A. Hans

Cela ne tarda point. Les Allemands occupèrent la région, entrèrent dans les maisons, dans les auberges et dans les fermes, exigèrent à boire et à manger, réquisitionnèrent tout ce qui leur parut être utile et répandirent la crainte et l'effroi…

Les inimitiés commencèrent bientôt. Le canon tonnait, la mitraille était crachée à profusion semant l'épouvante, la destruction et la mort.

Le fermier Deraedt et sa femme s'étaient vivement abrités dans leur cave où des voisins avaient également cherché un refuge.

Les voûtes, le sol et les murs tremblaient sous l'action de l'artillerie, et, lorsque le fermier se hasardait à regarder au dehors par un interstice, il n'apercevait que la lueur blafarde et angoissante de l'élément destructeur.

Les femmes priaient, pleuraient et regrettaient de ne pas s'être enfuies à temps.

— Silence !... disait-on. Si les Allemands nous entendaient, Dieu sait quel sort nous serait réservé. Ils ignorent que nous nous sommes réfugiés ici !

Les scènes les plus pénibles se produisaient par toute la région. On ne voyait que des carrioles emportant des fuyards... des vieillards, des hommes, des femmes, des enfants, chargés de paquets et ne sachant comment échapper au danger.

À Merckem, une jeune fille frappée d'une balle, gisait devant sa demeure. Elle rampa à l'intérieur et cria : « Papa, j'ai travaillé et peiné toute ma vie, » et elle rendit l'âme dans les bras de son père éploré. À quelques pas de là, une mère gémissait près du cadavre de son fils... On colportait les récits les plus horribles par rapport à Cortemarck et Handzame. L'angoisse, l'anxiété, incitaient la population à la fuite. Les hommes, les femmes et les enfants se glissaient le long des maisons et des haies et se garaient derrière les arbres pour éviter les shrapnells et les obus...

Plusieurs jours s'écoulèrent ainsi... On assistait ici à la bataille autour de Dixmude, comme elle avait lieu au passage de l'Yser et

plus au nord à Nieuport.

La vie dans la citerne aménagée par Deraedt devint impossible.

— Nous devons déguerpir, dit Deraedt. Nous partirons demain matin.

Il y eut des objections. Certains prétendaient qu'on courait à la mort sous une grêle de bombes et de balles… et qu'on finirait par tomber aux mains des Barbares.

— Et ici, la mort nous guette, reprit le fermier. Je pars ! Il adviendra ce qui pourra…

— Pauvre Antoine qui est au milieu de cet enfer ! se lamentait la mère.

La fermière était une femme bonne et compatissante. Elle ne se préoccupait guère du danger qui la menaçait, elle ne songeait qu'à son fils et à ses filles, qui erraient à l'étranger, loin d'elle. Elle n'avait pas voulu quitter son mari… et elle regrettait maintenant de ne pas avoir fui.

Antoine surtout faisait l'objet de ses transes…

Était-ce donc cela la guerre dont elle avait tant lu et tant entendu parler, mais dont elle n'avait jamais vu toute l'horreur ! Et son fils chéri qui luttait maintenant au milieu de cette tempête de fer et de feu, exposé à une grêle de balles et de bombes… Il gisait peut-être là-bas à l'Yser, blessé, l'appelant ; et elle ne pouvait aller jusqu'à lui, quoique la distance qui les séparait n'était peut-être pas très grande…

— Mon Dieu, que l'humanité est cruelle ! gémissait-elle en cherchant les coupables de ce cataclysme…

Et la bonne et douce mère qui avait tant pardonné de sa vie, qui ne tolérait pas la médisance, qui pratiquait toujours la droiture ; elle maudissait maintenant les Allemands avec aigreur, ceux qui lâchement venaient troubler la quiétude d'un peuple pacifique.

La fermière voulait suivre son mari ; demain elle quitterait la retraite… et bientôt on fut tous d'accord pour agir de concert.

Ce fut une nuit longue et angoissante… Deraedt, qui humait l'air au soupirail, put observer sans cesse le rougeoyement des flammes et il percevait distinctement le cliquetis des baïonnettes…

Il était écœuré en présence de cette abjecte effusion de sang… il sanglotait en pensant à son fils, marmotait une prière et attendait anxieusement le jour…

Des enfants avaient le sommeil agité. Des mères se courbaient sur eux, soupiraient et pleuraient…

En une lueur blafarde, le jour enfin pointa…

Une dernière miche de pain fut distribuée aux femmes et aux enfants…

— Partons, dit alors le fermier Deraedt.

Il s'efforçait d'être calme. Qu'allait-il résulter de la rencontre avec les Allemands ? Ils avaient déjà tué tant de citoyens.

Le cultivateur voulut donner l'exemple aux autres. Il sortit le premier.

Mais à peine eut-il fait un pas qu'il fut brutalement saisi par un Allemand.

— Was ist das ? (Qu'est-ce que c'est que cela) dit le militaire…

— Nous étions cachés dans ce trou, répondit le paysan. Voyez, il y en a encore…

Le soldat appela un officier. Deraedt aida ses compagnons d'infortune à sortir du puits.

L'officier arriva.

— Qui êtez-vous ? demanda-t-il brutalement.

— Le propriétaire de cette ferme… Voici mon épouse. Les autres sont des voisins et des ouvriers. Nous nous étions réfugiés dans ce puits pour nous garer du danger.

— Des espions ?!

— Mais, monsieur, comment pourrions-nous faire de l'espionnage en étant blottis dans cette citerne ?…

Le Maréchal Foch.

Un coup de feu retentit tout proche.

— Écoutez ! dit l'officier… On tire ! Ce sont des francs-tireurs… vos compagnons !

— Nous serions des francs-tireurs ? dit Deraedt. Fouillez-nous et persuadez-vous que nous n'avons pas d'armes…

On fouilla les malheureux, mais on ne trouva même pas un couteau.

— Il y a beaucoup de francs-tireurs en Belgique ! reprit l'officier, répétant ainsi l'accusation inique et insensée, propagée depuis le début des hostilités.

— Oh, monsieur, ne faites pas du mal à mon mari ! suppliait la femme Deraedt. Il n'a posé aucun acte hostile… Il n'a pas tiré… il n'est pas armé, vous avez pu le constater… Laissez-le…

— C'est toi le fermier ? reprit l'officier.

— Oui.

— Tu as cheval et voiture ?

— Oui… Deux de mes chevaux courent là-bas dans la prairie… Quatre autres ont été tués par les bombes…

— C'est bien ! tu restes ici, les autres peuvent partir.

— Mais je n'ai rien fait, Monsieur…

— Tu resteras, dis-je.

La femme Deraedt tomba à genoux et leva les mains, suppliant :

— Oh, Monsieur, ne m'enlevez pas mon mari… il est innocent… Ayez pitié !… laissez-nous partir ensemble…

L'officier fit un geste d'impatience.

— Il ne sera fait aucun tort à votre mari, dit-il.

Mais la paysanne ne le comprit pas et elle continua en sanglotant :

— Ayez pitié de moi et de mes enfants ! Pourquoi saisissez-vous mon mari… il ne vous a fait aucun tort… Il n'a pas tiré… il n'a pas d'arme…

— Dis-lui que tu dois transporter des blessés et que tu seras remis en liberté !… ordonna l'officier au fermier.

— Je ne serai donc pas fait prisonnier ?

— Non, tu transporteras des blessés et tu pourras t'en aller après !

— Femme, relève-toi, dit le paysan plus calme. Je ne suis pas prisonnier !

— Tu peux m'accompagner ?…

— Je dois transporter des blessés après quoi je serai remis en liberté…

— Alors je reste avec toi…

— Cela ne se peut pas…

— Je le veux… je ne partirai pas…

La fermière se releva et regardant l'officier en face, elle dit d'une voie ferme :

— Je ne crains pas le danger, Monsieur, j'aiderai mon mari… je ne le quitterai pas !

— Que ces gens s'en aillent ! ordonna l'officier. Il appela quelques soldats et leur dit quelques mots.

— Venez ! dit un des militaires, soyez sans crainte. Je vous conduirai hors de la ligne de feu et vous serez libres…

— Mais je ne m'en vais pas, je reste avec mon mari ! cria la fermière.

Deraedt vit la mine furieuse de l'officier et s'approchant de sa femme, il dit vivement :

— Sois raisonnable… Si l'officier se fâche il est capable de tuer un de nous… Pars avec les autres et attends-moi à Bruges chez la cousine Léonie… J'y serai vite…

Songe à nos enfants et ne fais pas d'opposition !

La fermière ne fit plus d'objections. Elle embrassa son mari et dit d'un ton ému : « Adieu et que Dieu nous soit clément… je dois obéir… »

Et elle suivit les autres que des militaires accompagnaient.

— Prépare ton attelage ! ordonna l'officier.

Il fallait une charrette à banne.

Deraedt saisit les chevaux qui étaient tout épeurés par le fracas du canon et le bruissement des bombes et des balles.

Mais lorsqu'ils sentirent la main du maître, ils se calmèrent.

Quatre de ses chevaux et de nombreuses bêtes à cornes gisaient morts dans la prairie. Des Allemands crénaient un de ses porcs ; et à une échelle adossée à la grange étaient suspendus des pans de viande.

Mais Deraedt devait se taire et se maîtriser… Les Allemands étaient les maîtres de sa ferme…

L'attelage étant prêt, quelques soldats y prirent place.

— Nous te montrerons le chemin, dirent-ils.

Le fermier conduisait.

C'était un trajet dangereux qu'il avait à faire… Deraedt tremblait de peur. Les chevaux étaient craintifs à cause des explosifs qui éclataient de toutes parts et on éprouvait maintes difficultés pour les maîtriser.

Mais le chemin quitta bientôt la ligne de feu et on s'arrêta soudain devant une ferme transformée en ambulance.

— Mon Dieu ! s'exclama le paysan envoyant une foule de blessés.

Le roi Albert et le maréchal Joffre dans un village derrière le front.

On les apportait sur des brancards, sur des chariots, dans des autos…

Des filons de sang maculaient l'herbe… le parvis et le seuil de la maison… On entendait des gémissements… des cris d'angoisse, de douleur…

Des blessés étaient couverts de sang… méconnaissables… des jeunes gens étaient brisés, défigurés, mutilés…

— Est-cela la guerre, Seigneur ? gémit Deraedt.

Et il pensa soudain à son fils… Des larmes lui jaillirent des yeux…

On sortait des hommes…

— Morts, dit un soldat…

Deraedt suivit les brancards des yeux… Un peu plus loin des civils creusaient une grande fosse…

— Un tombeau… murmura le fermier. Que c'est cruel et horrible… Oh, mon pauvre fils ! Vois-tu aussi ces scènes atroces et terrifiantes ?… Et pourquoi pas… Oh, femme, que je suis heureux que tu sois partie !…

Mais sa terreur augmenta…

Des soldats transportaient une masse sanguinolante sur un van… Deraedt vit des bras et jambes fraîchement sectionnés. Une profonde aversion l'envahit… Il détourna les yeux…

— Oh, malheur ! sanglota-t-il. Quelles abominables cruautés !… Que diraient donc les parents, les femmes ou les enfants de ces infortunés s'ils étaient témoins de ces scènes poignantes et écœurantes !…

Il n'y avait aucune trêve, les blessés affluaient sans relâche… Et à l'intérieur les chirurgiens ne cessaient de manœuvrer le bistouri, les petites scies, les sondes…

Si on l'y avait autorisé, Deraedt n'aurait pas osé pénétrer à l'intérieur de cet antre de dépeçage, qui lui paraissait être affreux quoique le drapeau sacré de la Croix Rouge flottât sur le toit de la maison !

Et cette habitation était une ferme paisible, il y a quelques mois, où le travail était réglé et réparti et où, le soir venu, on rendait grâce à Dieu pour l'heureuse journée !

Mais malmenant…

Et tout ce qui passait n'émanait pourtant que de la volonté humaine !

— Qu'as-tu fait Allemagne ! murmura Deraedt… Et quels coups te portes-tu par ricochet… Que reste-t-il de la jeunesse de ton pays et de la nôtre ! Pourquoi as-tu entraîné nos malheureux fils sur cette pente néfaste !… Oh, Antoine, mon fils, tu te bats également dans ce bouleversement général…

Mais Deraedt dut partir… et il n'en fût pas fâché…

On fit une couche de paille sur la charrette et on y posa des blessés… C'étaient pour la plupart des jeunes gens dont les bras, les jambes ou la tête étaient couverts de pansements. Ils gisaient inertes ou gémissaient en silence…

Deraedt aiguillonna les chevaux… Il devait aller à Ghistel…

Et le triste convoi s'ébranla lentement à travers la campagne, ne s'arrêtant ni aux pleurs, ni aux gémissements. Pas à pas, tristes et mornes, les chevaux avançaient, la tête basse, jetant de temps à autre un regard attristé sur leur maître.

Deraedt n'était pas seul à convoyer des blessés ; de nombreux fermiers devaient accomplir la même besogne et c'était un triste défilé de charrettes à banne, transportant d'infortunés guerriers.

Et dans les pays centraux on se laissait conter que l'Allemagne luttait pour la civilisation et la paix mondiale !

09

En son œuvre « Un régiment belge en campagne », le commandant Willy Breton, a ébauché en quelques pages captivantes les épisodes incomparables de la glorieuse bataille à l'Yser, et nous avons cru bien faire en relevant quelques particularités de sa superbe narration :

Àla date où l'armée belge s'établissait sur l'Yser, réduite à 80,000 hommes, avec 48,000 fusils seulement, elle fut obligée, malgré sa faiblesse, de garnir d'abord un front de 36 kilomètres, depuis la mer jusqu'à Boesinghe, où elle se reliait à des territoriaux français.

Du 15 au 18 octobre, la 5 division séjourna pour sa part dans la région de l'Yperlée, au sud de Dixmude. Le 2 chasseurs se rendit successivement à Wercken, puis à la lisière septentrionale de la forêt de Houthulst où, le 15 octobre, il fraternisait à Jonkershove avec des fusiliers marins. Soldats français et belges s'acclamaient, le rire aux lèvres, ne songeant guère à ce moment que, quelques jours plus tard, ils allaient répandre ensemble le plus noble sang du monde, dans les tranchées de Dixmude.

Le lendemain 16, l'ennemi révélait sa présence pour la première fois. Tout au début de la nuit, la compagnie cycliste de la 16 brigade, établie en grand'garde près de la forêt, sous les ordres du capitaine Demart, était assaillie par une auto-mitrailleuse allemande, en reconnaissance, que le crépitement de la fusillade fit aussitôt déguerpir.

Cette petite alerte à peine passée, le 2 chasseurs se repliait vers l'Yperlée, avec mission d'y établir une tête de pont dans la

région de Luyghem. Deux jours durant, les hommes travaillèrent ferme à creuser des tranchées, qu'ils n'auront du reste pas à défendre eux-mêmes. Car, le dimanche 18, la situation générale ayant permis de rappeler la 5 division en réserve vers le nord, le 2 chasseurs quittait Reninghe, où il avait cantonné, pour se diriger vers Oostkerke, par Lampernisse et Loo.

Nos hommes n'avaient pas vu grand'chose de l'ennemi jusqu'alors. Ce jour-là, ils eurent soudain l'intuition de l'orage menaçant. Depuis le matin, en effet, le canon tonnait violemment au nord de Dixmude. Keyem était attaqué et rageusement défendu. La vraie bataille de l'Yser s'engageait.

La lutte avait revêtu de suite un caractère de grande violence. Bien que Keyem, d'abord enlevé par les Allemands, leur eût été repris, il fallait redouter un retour offensif contre les défenseurs très éprouvés.

Aussi, de bon matin, le 19 octobre, le 2 chasseurs était-il dirigé vers la région de Stuyvekenskerke pour y fournir son appui éventuel à la 4 division. Mais une autre mission l'amena bientôt à se rassembler, aux environs de Caeskerke, afin de participer avec sa propre division — la 5 — à une opération hardie qui, mieux que des renforts, devait soulager les frères d'armes aux prises avec des difficultés croissantes. Cette opération consistait à sortir de Dixmude pour tomber, de concert avec les fusiliers marins, dans le flanc de l'ennemi qui progressait dans la région de Keyem et de Beerst.

Prenant la tête de la 5 division, les 17 et 1 brigades mixtes dépassèrent le 2 chasseurs qui se mit en route à son tour, vers 3 heures de l'après-midi, franchit le pont de l'Yser et, par Dixmude

déjà bombardée, se porta jusqu'à Eessen, durant que se dessinait l'attaque des fusiliers marins, du 3 chasseurs et du 1 de ligne.

On sait que les débuts heureux du mouvement désemparèrent l'ennemi. Mais on se souvient aussi que l'arrivée à Roulers de forces allemandes considérables obligea les fusiliers français et les troupes de notre 5 division à regagner la rive gauche de l'Yser, sous la protection de la brigade Meiser (11 et 12 de ligne) qui avait occupé la tête de pont de Dixmude. Ce repli forcé ramena nos chasseurs à Lampernisse vers minuit. L'après-midi, leurs yeux s'étaient réjouis au spectacle des goumiers pittoresques, montés sur leurs petits chevaux nerveux et drapés dans leurs uniformes aux couleurs chatoyantes. Leur retour, dans la nuit pluvieuse et lugubre, s'éclaira des sinistres lueurs des incendies qui dévoraient Vladsloo.

Le lendemain, 20 octobre, le 2 chasseurs vint réoccuper, en réserve, sa position de rassemblement près de la gare d'Oostkerke. De Dixmude arrivait un bruit de bataille, dont l'intensité s'amplifia pendant l'après-midi. Le corps d'armée allemand, venu de Roulers, commençait les attaques qu'avec un acharnement inouï il allait poursuivre, une semaine durant, contre la tête de pont.

Celle-ci était défendue à ce moment, sur la rive est de l'Yser, par les 11 et 12 de ligne, sur la rive ouest par la brigade Ronarc'h. La protégeant au sud contre tout enveloppement, le 4 chasseurs tenait la rivière canalisée, dans la région de St-Jacques-Cappelle.

On lui adjoignit, le 20 octobre, à 14 heures, le 1 bataillon du 2 chasseurs, sous les ordres du vaillant major Delbauve.

Le 1 bataillon s'établit d'abord dans des tranchées de repli près de Nieucappelle. Le 21, il allait occuper sur un front de 400 mètres, avec deux compagnies en première ligne et deux en réserve, les tranchées du canal, depuis la borne 21 jusqu'à une ligne fictive réunissant les clochers de Saint-Jacques-Cappelle et de Woumen. Le bataillon Delbauve y demeurait jusqu'au lendemain dans la nuit, soumis aux fréquents bombardements de l'artillerie ennemie, vigoureusement contrebattue du reste, par la nôtre.

Malgré l'obligation de bivouaquer la nuit dans les tranchées mêmes, les braves chasseurs ne perdirent rien de leur valeureux entrain. Il eût fallu les voir, quand plusieurs obus tombés dans le canal y eurent assommé de nombreux poissons, se livrer, au soir tombant, avec une joie d'enfants, à une pêche aussi fructueuse qu'inattendue. Et quelle bonne friture on se paya cette nuit-là dans les tranchées…

Mais les heures tragiques allaient sonner. Le 22 octobre, en effet, il s'était passé sur l'Yser un événement d'une gravité extrême. L'ennemi, dont tous les efforts pour s'emparer de Nieuport et de Dixmude avaient été vains, était parvenu, après avoir écrasé les défenseurs de Tervaete sous un feu convergent, à faire irruption en ce point sur la rive gauche. Des combats d'une violence inouïe, où nos soldats firent preuve d'un héroïsme quasi surhumain, furent engagés à partir de ce moment sur tout le front qui va de Schoorbakke à Oud-Stuyvekenskerke pour opposer une digue au flot allemand déferlant par la boucle de Tervaete. Le commandement appela dans la zone si gravement menacée toutes les réserves disponibles.

⁂

C'est ainsi qu'à l'aube du 23, le bataillon Delbauve fut relevé dans ses tranchées de Saint-Jacques par le 2 chasseurs à cheval et dirigé en hâte au nord-est de Pervyse. Après avoir passé la journée en réserve, dans des tranchées à peine ébauchées, il fut appelé le soir même en première ligne, devant la boucle de l'Yser, au nord de Stuyvekenskerke. Il y travailla toute la nuit à améliorer ses positions, dans le fracas des explosions d'obus et des éclatements de shrapnells qui sillonnaient la nue sombre d'éclairs fulgurants.

Àl'aurore du 24 octobre, la lutte d'artillerie redoubla d'intensité, faisant présager une attaque imminente. Il était à peine 7,30 h., en effet, quand la fusillade ennemie crépita contre les troupes avancées, particulièrement vive sur leur droite. Sous la pression allemande de plus en plus accentuée, des unités de grenadiers très exposées durent petit à petit se replier. L'effort ennemi se portait visiblement sur Stuyvekenskerke, menaçant de couper la retraite au bataillon Delbauve. Le village même flambait déjà, torche gigantesque. Victimes de la fusillade enragée, des hommes tombaient par dizaines. Atteint par une balle, le capitaine Leclef, commandant la 1 compagnie, devait se faire évacuer et remettre son commandement au sous-lieutenant Michaux.

Se rendant compte de tout ce que la situation offrait de critique, le major Delbauve venait à peine d'envoyer son adjudant-major, le lieutenant Biévez, avertir ses sous-ordres, qu'un obus éclatant près de lui le projetait violemment sur le sol. Sous l'effet de la commotion et de l'asphyxie provoquée par l'action nocive des gaz, son ancienne blessure mal cicatrisée s'était rouverte. Une hémorragie interne se déclarait, qui, malgré les protestations du vaillant chef, obligeait à le transporter vers l'arrière. Il

ne tardait pas à rendre le dernier soupir, se lamentant jusqu'au bout d'être réduit à l'impuissance devant le danger grandissant. Le régiment perdait en lui un de ses meilleurs et plus braves officiers, qui s'était voué corps et âme, avec un dévouement infini, à sa rude et glorieuse tâche.

Le commandant Borlée se vit alors confier, en cette phase critique, le commandement du 1 bataillon.

Le tout jeune sous-lieutenant Beyaert prit sa place à la tête de la 2 compagnie. Épargné par miracle à Pervyse, cet excellent officier devait tomber en brave aux tranchées de Dixmude, quelques mois plus tard, le 4 mars 1915.

Vu l'impossibilité de se maintenir sur les emplacements occupés, le commandant Borlée ordonnait à son bataillon de se replier derrière le talus du chemin de fer, sous la protection de la 4 compagnie (capitaine Marquette). Là, il reprit place dans les tranchées sommaires qu'il avait précédemment creusées au nord-est de Pervyse, et y demeura les 25 et 26 octobre, en liaison avec les troupes qui, à sa droite, supportaient stoïquement le principal effort des Allemands. Un bombardement incessant, d'une violence exaspérée, priva le bataillon, pendant ces deux jours, de toute relation avec l'arrière. Il se sentait isolé du reste du monde ; tapis au fond de leurs petites tranchées, les hommes semblaient attendre que la mort vînt les arracher à leur supplice. Devant eux, à 500 mètres à peine, une mitrailleuse pétaradait dès qu'une tête se hissait au-dessus du parapet.

Depuis une semaine, le bataillon n'avait eu, nuit et jour, d'autre abri que les tranchées boueuses où il avait vécu sous la mitraille, exposé à toutes les intempéries, souffrant de la faim et

de la soif, n'ayant pour se désaltérer que l'eau douteuse croupissant dans les fossés vaseux. Autour de lui, tout n'était plus que ruine et désolation. Pervyse, particulièrement visé, s'émiettait littéralement sous le choc des obus s'acharnant avec une rage croissante contre l'humble village. Nulle part, peut-être, l'action furibonde et dévastatrice des Allemands ne s'exerça plus persistante et plus profonde. Un officier français, qui avait vécu la bataille de la Marne et qui fut à Pervyse aux heures que nous évoquons, put dire au capitaine Marquette : « Jamais je n'ai vu tant de fureur dans la destruction et le bombardement… »

Exténués, les chasseurs n'avaient, pour soutenir leur courage, que l'admirable spectacle de l'artillerie tenant tête avec une habileté et une vaillance éblouissantes aux pièces monstrueuses forgées par Krupp. Leur confiance revint peu à peu. Et de se sentir toujours vivants, de constater que l'ennemi n'avançait plus, ils finirent par se persuader que quelque miracle les tirerait tôt ou tard de cet enfer. On vit des hommes alors, qui, succombant à la fatigue, s'endormaient à poings fermés au milieu du plus effrayant vacarme qui se puisse rêver.

Le capitaine Marquette cite un exemple frappant du degré d'anéantissement où la lassitude avait fini par plonger les plus énergiques. Il se trouvait à son poste de commandement dans la tranchée ; près de lui, son seul officier, le sous-lieutenant Gillet, complètement épuisé, venait de s'assoupir. Il faisait grand jour ; le soldat Marquebreucq s'occupait d'aménager la tranchée à coups de pelle, pour la rendre un peu moins incommode. Soudain, précédé de son sifflement caractéristique, un gros obus arrive en trombe, éclate et réduit en miettes une demi-douzaine des billes de chemin de fer placées devant le parapet. Marquebreucq,

enveloppé dans le tourbillon de poussière et de fumée, fait plusieurs tours sur lui-même, mais s'en tire avec quelques contusions. Quant aux deux officiers, ensevelis sous l'éboulement des terres, ils ne purent être retirés de leur position critique qu'avec l'aide de leurs hommes. Quand ceux-ci dégagèrent le sous-lieutenant Gillet il dormait toujours paisiblement, n'ayant rien entendu, ni rien éprouvé… »

⁂

Le 27 octobre, de grand matin, après avoir repoussé dans la nuit une tentative d'attaque, le 1 bataillon du 2 chasseurs, afin de faire place à des territoriaux français arrivés en renfort, appuyait vers le sud de Pervyse, toujours sur la position constituée par le remblai de la voie ferrée. Le soir, il recevait l'ordre d'occuper la gare et le passage à niveau, pour en défendre l'accès à tout prix. C'est là que le bataillon meurtri, à bout de forces, sera enfin relevé le 28, ayant magnifiquement accompli son devoir et bien mérité de la patrie.

La compagnie Marquette s'était établie à la gauche de la position assignée, se reliant aux troupes françaises ; celle du capitaine Van Steenkiste, au centre, défendait le passage à niveau même, ayant derrière elle la compagnie du sous-lieutenant Beyaert qui occupait un groupe de maisons ; à droite, enfin, se trouvait la compagnie commandée par le sous-lieutenant Michaux.

Àces unités déjà épuisées de fatigue, et dont les effectifs étaient cruellement réduits, il fallut encore demander, toute la nuit durant, l'effort indispensable pour donner à la position un semblant d'organisation. Les quelques officiers survivants durent

se dépenser sans relâche pour maintenir leurs hommes au travail et assurer la vigilance nécessaire…

Les chasseurs étaient à ce point fourbus, que la moindre surprise pouvait tout compromettre. On savait que des mitrailleuses ennemies se trouvaient installées dans une maison proche ; on conçut un moment le projet d'y mettre le feu et de faire ainsi coup double : supprimer les engins de mort et éclairer les abords. Mais sa témérité même obligea de renoncer à l'entreprise. Les officiers, finalement résolvent d'édifier un bûcher sur la route, à une cinquantaine de mètres de la gare et d'y laisser quelques hommes de tonne volonté chargés de l'allumer à la première alerte.

Sans plus attendre et payant d'exemple, les lieutenants Tahir et Gillet se portèrent en avant dans les ténèbres, munis chacun d'un fusil, baïonnette au canon, précédant les soldats porteurs des matériaux. Le bûcher construit, un poste de surveillance et d'écoute s'y installa, commandé par le caporal Verreycken.

La précaution ne devait pas être inutile. Il était 5 heures du matin environ. Dans les tranchées, les cuisiniers, qu'on n'avait plus revus depuis quatre jours, venaient d'apporter enfin du café chaud et des vivres, quand tout à coup des coups de feu retentirent.

Fidèle à sa consigne, le caporal met le feu au tas de paille et de bois. Les flammes qui montent éclairent des silhouettes grises à peine perceptibles d'abord dans l'aube naissante. Et des environs de la gare de Pervyse, la fusillade aussitôt crépite. L'attaque est éventée, son premier élan brisé ; bientôt des tirailleurs ennemis, ramassant leurs blessés, se retirent précipitamment vers leurs

tranchées creusées pendant la nuit. Durant toute la matinée, on se canarde ; quelques tentatives sont encore faites par l'assaillant, qui ne cesse de harceler nos chasseurs. Mais toutes échoueront. Alors le bombardement de la gare reprendra, violent et saccadé : ce sera peine perdue. En présence du danger menaçant, les hommes ont retrouvé un regain de vigueur magnifique et demeurent imperturbables. Malgré les obus qui éclatent en tonnerre, les pavés descellés qui rebondissent autour d'eux les pierres et les briques que les explosions lancent dans toutes les directions, les chasseurs continuent, avec un sang-froid admirable, d'exécuter pendant la journée entière, un tir lent et précis, fauchant les rangs ennemis qui se risquent hors des tranchées, abattant quelques fois des Boches à moins de 20 mètres de leurs fusils.

On voudrait, comme l'écrit un témoin, pouvoir citer le nom de tous les braves dont l'attitude ce jour-là fut vraiment merveilleuse. Mais c'est chose impossible. Trois d'entre eux, pourtant méritent une mention spéciale ; ce sont le caporal Tuyppens et les soldats De Meulemeester et Huyghe, de la 2 compagnie. Tireurs émérites, on leur avait confié un poste d'honneur, derrière la barrière du passage à niveau. Ils s'y maintinrent jusqu'à la nuit, empêchant par leur tir efficace le ravitaillement en munitions de l'adversaire.

Avec quelle joie, le soir, bien que blêmes de fatigue et les yeux brillant de fièvre, ils contèrent leurs exploits. « Je vois un Boche, porteur de deux sacs de cartouches, courir vers la tranchée. J'appuie tranquillement mon fusil sur un barreau de la barrière, je mets la hausse à 100 mètres, je vise et vlan ! comme au camp de Beverloo, c'est une « rose ! » « À moi le deuxième, ajoute Huy-

ghe. Quant au troisième, le caporal lui fait subir le même sort que les deux premiers. Tous y passeront ainsi, nos trois braves se partagent la bonne besogne, un peu émus tout de même du réel courage avec lequel des adversaires s'exposent au péril. « Mais on ne pouvait pas les laisser faire », concluait Huyghe ; et, grâce à nos trois chasseurs vigilants, une longue ligne ennemie dut rester inactive pendant toute la journée.

Àleur chef qui les félicitait, ils répondirent simplement, contents d'eux-mêmes : « C'est pas pour des prunes, capitaine, qu'on porte les insignes de tireur d'élite. »

Citons enfin, parmi les dévoués dont la conduite à Pervyse fut d'une grandeur émouvante, le D Vandermolen et l'aumônier Walravens. C'est dans une tranchée même qu'ils avaient dû établir le poste de secours ; ils ne le quittèrent pas un seul instant, méprisant tout danger, se prodiguant auprès des blessés, soutenant le moral de tous par leur attitude admirable. L'aumônier, vicaire de Molenbeek-lez-Bruxelles, avait vécu déjà les heures tragiques de la Nèthe, frissonnant malgré lui au vacarme des détonations formidables. Pervyse le vit, impassible, accomplir son sacerdoce, sous la mitraille qui troua en maints endroits son ample pèlerine. Quatre mois plus tard en février 1915, les tranchées de Dixmude verront plus calme encore si possible, réconforter les mourants sous le bombardement effroyable, apaiser les souffrances, dire des mots divins de consolation et d'espoir, moins ému, certes qu'au jour où la croix des braves vint orner sa vieille soutane…

Le bombardement de Dixmude avait commencé dans la matinée du 20 octobre st s'était poursuivi avec une violence croissante. Réparti dans les tranchées de la rive est, le 12 de ligne avait

d'abord fait échouer avant midi, avec l'appui de nos merveilleux petits canons, une tentative d'attaque dirigés contre les secteurs nord et nord-est de la tête de pont.

Vers 15 heures, précédé d'un ouragan de mitraille, l'ennemi s'était reporté en avant. Une lutte acharnée s'engagea, qui dura jusqu'à la nuit tombante et obligea le colonel à jeter dans la mêlée les compagnies du 11 qu'il tenait en réserve. Malgré ce premier renfort, la situation était devenue critique à certain moment/ Pris d'enfilade par un tir meurtrier qui avait mis tous leurs officiers hors de combat, les défenseurs d'une tranchée barrant la route de Beerst avaient dû se replier. L'ennemi bondit dans la position et la gauche de la tête de pont fut mise en grand péril.

Pour rétablir la situation, il fallut l'intervention des six dernières compagnies du 11, maintenues jusque-là sur la rive gauche du cours d'eau. Sous la conduite du lieutenant-colonel Leestmans, elles étaient accourues, franchissant au pas de course le pont de l'Yser criblé par la mitraille, traversant Dixmude bombardé et, sans souffler, s'étaient jetées en plaine bataille, pour la contre-attaque victorieuse. Quatre compagnies de marins également avaient été dirigées dans Dixmude par l'amiral Ronarc'h. Si bien qu'avant la nuit les choses étaient totalement rétablies et l'ennemi battu.

Mais l'alerte avait été chaude et le combat sanglant. Les bataillons du 12, déployés en première ligne depuis la veille dans leurs petites tranchées sans abris, et fort éprouvés par le bombardement comme par la lutte ardente, avaient grand besoin d'être relevés.

Le colonel Meiser n'ayant plus de réserves disponibles à cette fin, la 5 division recevait l'ordre, dans la nuit du 20 au 21, de mettre ses troupes à la disposition de l'amiral Ronarc'h. C'est au 2 chasseurs qu'incomba cette lourde tâche. Son 1 bataillon, on s'en souvient, était parti pour Nieucappelle ; les deux autres, avec le major Lefèvre — commandant intérimaire du régiment depuis que le colonel Sults commandait la 16 brigade, — se trouvaient en cantonnement d'alerte à Oostkerke.

Deux compagnies du 3 bataillon, celles des capitaines Deudon et Hans, quittent les premières, à l'aurore naissant du 21, la ferme Grand-Cambron, et par la grand'route, sous le bombardement de Dixmude qui recommence, gagnent les abords du cimetière.

Le jour à présent s'est levé complètement et toute la zone qu'il s'agit de franchir pour parvenir jusqu'aux tranchées est ravagée par les obus. Il faut passer néanmoins ; les deux dernières compagnies du 3 bataillon (commandant Dupuis) s'ébranlent à leur tour, sans même un tressaillement.

Enfin, il n'est pas 11 heures quand l'ordre arrive au major Lefèvre de se porter dans la fournaise avec son dernier bataillon, le 2, celui du major Leblanc. Par la même route qu'ont suivie la veille les compagnies héroïques du colonel Leestmans, nos chasseurs avancent de leur allure nerveuse et souple. Ils savent que les troupes à relever sont exténuées et que le temps presse. Ils vont donc, stoïques et impassibles, sous la voûte bruyante des trajectoires qui s'entrecroisent en un roulement continu de trains lancés à toute vitesse. Et comme une grosse « marmite » éclate sur leur droite, près de la voie ferrée, un loustic lance : « Dixmude, tout le monde descend ! »

Une brève émotion, pourtant, étreint les cœurs, quand on arrive au pont où les explosions se succèdent dans un infernal vacarme. Mais on le franchit en quelques bonds rapides, aux acclamations enthousiastes des fusiliers marins, sans souci des pertes, qui sont cruelles. Finalement, à midi, ce 21 octobre, les deux bataillons de chasseurs occupent, dans le secteur sud de la tête de pont, les positions qui leur sont assignées.

Le 3 bataillon est déployé dans les tranchées creusées depuis le cimetière jusqu'à la route d'Eessen. Entre ses 1 (commandant Seeldraeyers) et 4 compagnies (capitaine Hans) s'intercale une compagnie de fusiliers marins. Une section de mitrailleuses, sous les ordres du lieutenant Desmedt, bat la route d'Eessen.

En réserve, respectivement près de la station de Dixmude et sur la route de Woumen, à la grosse auberge In 't Tafelrond, se trouvent les 1 et 4 compagnies du 2 bataillon, sous les ordres du capitaine Favier et du commandant Labiau. L'état-major du 2 chasseurs (major Lefèvre, commandant Williame et capitaine Tasnier) ira s'établir au carrefour qu'on aperçoit à quelque 300 mètres au sud de la Grand'Place de Dixmude.

Les deux autres compagnies du 2 bataillon, la 2 (capitaine de Troy) et la 3 (commandant Delmotte), ont dû être dirigées vers le nord de la ville, au lieu dit Keizerhoek, afin d'y remplacer des unités du 12 de ligne. Le major Leblanc les accompagne. Pour atteindre l'endroit désigné, ces deux compagnies ont dû s'engager dans l'enfer terrifiant de Dixmude bombardée à outrance et déjà dévorée par l'incendie. Éblouissants de courage, les hommes ont néanmoins passé, dans un ordre admirable, en colonne par quatre et l'arme à la bretelle ! Ils ont traversé la Grand'Place où l'ouragan est déchaîné, que les obus de 15 et de 21 labourent sans

relâche. Ils ont franchi l'effroyable zone de mort d'un cœur ferme et vaillant, sous une avalanche de mitraille, de tuiles et de briques, voyant à tout moment l'un des leurs s'effondrer dans son sang, le ventre ouvert ou le crâne fracassé. Ils ont passé quand même. Quand le dernier chasseur s'est engagé sur la route de Beerst, un indescriptible vacarme les a fait tressaillir ; c'est l'Hôtel de Ville, frappé par les obus monstrueux, qui s'écroule dans un immense nuage de poussière et de fumée.

⁂

Àl'intérieur de l'édifice, aux trois quarts démoli, se déroulait un drame effrayant. Les officiers constituant les états-majors de la 16 brigade mixte et du 2 chasseurs venaient à peine — il était environ 2 heures de l'après-midi — d'entrer à l'Hôtel de Ville pour y reprendre le service aux états-majors des 11 et 12 de ligne groupés autour du colonel Jacques, qu'un obus de 21 éclatait dans la salle des pas perdus, attenante à celle du collège échevinal, où les officiers se trouvaient réunis.

L'explosion retentit en un tonnerre effroyable. L'ébranlement fut tel que, dans la salle du collège, portes et fenêtres furent arrachées, tables et chaises renversées et projetées contre les murs. Par un miracle inouï, personne dans les états-majors ne fut atteint et, le premier moment d'épouvante passé, tous se précipitèrent vers la salle voisine. Le plus horrible spectacle qui se puisse rêver s'offrit à leurs yeux.

Une cinquantaine d'hommes, gradés et soldats, l'occupaient au moment de l'explosion. Tués sur le coup ou horriblement blessés pour la plupart, ils gisaient maintenant sous un amas informe de débris que recouvrait le plâtras du plafond écroulé. Des écla-

boussures de cervelle et de sang tachaient les murs branlants. On ne pouvait faire un pas sans heurter quelque tronçon humain ou marcher sur des membres épars.

Du monceau de débris s'échappaient des râles, étouffés et des gémissements de douleur. Dominant les plaintes déchirantes, un hurlement atroce montait par intervalles, cri de torture effroyable. Pour se guider dans la recherche de cette inexprimable souffrance, les sauveteurs accourus vers l'endroit d'où semblait provenir l'appel désespéré ne purent que suivre les traces sanglantes imprégnant le plâtras. Fouillant les décombres, ils virent soudain apparaître le corps horriblement broyé d'un petit soldat : la tête n'était plus qu'une bouillie sanguinolente ; le ventre ouvert par un énorme éclat d'obus laissait à nu les intestins déchiquetés. Et comme les sauveteurs achevaient de dégager le malheureux, un dernier râle d'agonie mit fin à son martyre.

Àdemi-fou, incapable de supporter davantage l'atroce spectacle, un des assistants s'élance vers la porte que paraît garder impassible un fusilier marin en faction. Il est immobile contre le mur, la tête un peu inclinée sur l'épaule, le buste légèrement fléchi prenant appui sur le fusil planté droit entre les jambes. Celui qui fuit ce lieu d'épouvante a heurté la crosse de l'arme. Alors, derrière lui, le corps du fusilier marin s'abîme sur le sol avec un grand bruit sourd : le factionnaire n'était qu'un cadavre.

Près de lui, parvenus à se dégager des débris qui les recouvraient, deux soldats se sont traînés jusqu'au mur, dans une mare de sang. L'un d'eux à une jambe arrachée, l'autre un bras sectionné à hauteur de l'épaule. Ils gémissent plaintivement. Suffoqué par les sanglots qu'il s'efforce de retenir, un officier s'est appro-

ché des pauvres diables et tâche de les réconforter par quelques mots d'espoir :

— Encore un peu de courage, mes amis ; le médecin va venir ; il est si occupé.

Et tandis que l'officier se détourne ; croyant cacher les larmes qui jaillissent malgré lui, l'homme au bras mutilé laisse tomber ces mots résignés :

— Bien sûr qu'il doit avoir de l'ouvrage, le docteur. On attendra son tour, mon capitaine ; il ne faut pas pleurer…

Sans une plainte désormais, les deux soldats resteront là, stoïques, tâchant de calmer la fièvre qui petit à petit les dévore, en buvant tour à tour au goulot d'une bouteille de vin demeurée intacte par miracle.

Un peu plus tard, hanté d'une idée fixe, le manchot s'en ira, de ses dernières forces rassemblées, rechercher son bras perdu dans le tas de décombres voisin. Et dans le délire qui monte, on l'entend répéter avec obstination, sa main valide crispée sur le membre mutilé : « Les Boches ne l'auront pas ! Les Boches ne l'auront pas ! »

⁂

On ne saura jamais par quels prodiges de dévouement on parvint à secourir les blessés. Parmi les victimes figurait malheureusement le D Thielen, un brave s'il en fût, qui, fait prisonnier des Allemands à Eppeghem, était parvenu à s'échapper et, depuis quelques jours à peine, avait rejoint le 2 chasseurs à l'Yser. Le D Hendrickx fut donc à peu près seul à soulager les plus horribles souffrances, en attendant que l'ambulance demandée vint tirer

les blessés de cet enfer. Il fut tout seulement sublime, se prodiguant jusqu'à la nuit pour arracher à la mort les proies sanglantes qu'elle guettait.

Sur Dixmude, le bombardement sévissait toujours, inlassable. L'incendie faisait rage. Des obus sans cesse pleuvaient autour de l'Hôtel de Ville en ruines, menaçant à tout instant d'ensevelir les derniers survivants.

Avec l'aide de quelques sauveteurs héroïques, le D Hendrickx descendit

alors les blessés dans les caves de l'antique édifice, où l'on découvrit, plus mort que vif le vieux concierge du bâtiment, qui s'y était réfugié dès que retentirent sur la ville les premiers coups de canon.

Dans la nuit enfin, après des heures d'angoisse inexprimable, une ambulance anglaise traversa les rues de Dixmude en flammes, et sous la rafale persistante des obus, parmi les ruines amoncelées, dans le rouge décor des incendies, vint à l'Hôtel de Ville emporter jusqu'au dernier blessé et mettre fin à d'innombrables supplices.

Quelques semaines plus tard, comme si l'horrible tragédie n'avait été qu'un mauvais rêve déjà oublié, des mutilés échappés par miracle à la plus horrible des morts, auront retrouvé toute leur force d'âme, et, dans la joie de se sentir encore vivants, se souviendront presque en riant de la terrible aventure.

Le sergent Van de Weyer, un des adjoints du major Leblanc, qui, gravement blessé au bras droit, dut subir l'amputation de ce

membre, écrivait d'Angleterre où il fut évacué, à l'un de ses camarades de garde aux tranchées de l'Yser :

« Ne sois pas trop étonné de ne pas reconnaître mon écriture. J'écris de la main gauche et n'ai pas encore l'habitude. Car je dois te dire que je suis amputé du bras droit. C'est à la suite de l'accident qui m'est arrivé à Dixmude, le jour, tu t'en souviendras, où un tramway a déraillé dans la place principale de l'Hôtel de Ville. Mais j'ai eu de la chance, je m'en suis tiré avec un bras de moins. Aussi, je me porte à merveille et j'espère vous revoir tous bientôt en bonne santé… »

Un tramway, dira en matière de conclusion le petit chasseur qui lit tout haut la lettre de l'absent et frissonne encore au souvenir de l'affreuse journée, le sergent aurait bien pu dire un train-bloc !

⁂

Moins tragique qu'à l'Hôtel de Ville la situation n'en était pas moins tendue au sud-est de la tête de pont, où nos chasseurs occupaient les tranchées du secteur tracé entre les routes d'Eessen et Woumen. Un bombardement continu et systématique, de front et de flanc, criblait d'obus les emplacements à peine protégés, que l'ordre reçu au moment de la relève enjoignait de tenir à tout prix.

Dès le début de l'après-midi du 21 octobre, une première attaque de l'infanterie ennemie, débouchant d'Eessen, était venue se heurter à la résistance de la 2 compagnie du bataillon Dupuis. La fusillade ajustée des petits chasseurs, le tir bien réglé de nos canons et quelques rafales meurtrières des mitrailleuses qui balayaient la route, eurent tôt fait de faucher les Allemands, à tel

point que leur insistance fut promptement lassée. Si bien que le lieutenant Poignard, le jeune et vaillant adjoint du commandant Dupuis, qui, au moment de l'attaque, s'était porté sur les lieux pour se rendre compte de la situation, put bientôt déclarer à son chef :

« Nos hommes sont magnifiques, mon commandant, et les Boches ont pris quelque chose pour leur rhume ! »

Mais ce n'était qu'un lever de rideau, si l'on peut dire. L'intensité persistante de la canonnade, la prodigalité avec laquelle pleuvaient les obus de tous calibres, particulièrement dans le voisinage du cimetière, les mouvements de troupes qu'on devinait, tout faisait prévoir pour bientôt un assaut furibond.

Terrés au fond de leurs petites tranchées, les hommes s'abritaient de leur mieux contre la violence du bombardement. Malgré tout, un obus broyait de temps à l'autre un groupe de défenseurs. Nul ne pouvait songer, ni chez les chasseurs, ni dans la compagnie de fusiliers marins intercalée dans leur ligne, à faire utilement le coup de feu contre les innombrables patrouilles ennemies qui circulaient dans les parages des routes de Woumen et de Clercken.

Àla tombée du jour, la canonnade faiblit. En revanche, une vive fusillade provoqua le recul des petits postes audacieusement détachés au delà du cimetière. L'attaque, bientôt, se dessina violente et acharnée contre ce point d'appui, défendu par la compagnie Deudon que soutenait sur sa gauche une compagnie de marins avec des mitrailleuses. L'offensive allemande, en même temps, se propagea vers le nord, contre tout le front tenu par le bataillon Dupuis.

Elle atteignit sa pleine intensité vers 11 heures du soir. Accrochés à leurs tranchées à demi démolies, luttant un contre trois depuis plusieurs heures, chasseurs et marins tenaient bon partout. Assauts sur assauts avaient été repoussés par le seul effet d'un feu infernal, qui chaque fois avait brisé les vagues assaillantes à quelques mètres à peine des défenseurs.

Les fusées lumineuses lancées par l'ennemi éclairaient devant nos positions un indescriptible champ de carnage, d'où montaient en lamentations déchirantes les plaintes des blessés allemands.

Et les nôtres tiraient toujours, comme pris d'une frénésie de tuerie, le canon du fusil leur brûlant les mains, ramassant les armes des morts et des blessés pour remplacer celles qui surmenées, refusaient de fonctionner davantage.

En toute hâte, assailli par les demandes de ses sous-ordres, le commandant Dupuis griffonnait à l'adresse de son chef de corps, le major Lefèvre, le billet suivant :

« Mon bataillon subit des assauts incessants ; on tient et l'on tiendra quand même. Mais, de grâce, envoyez des cartouches, et encore des cartouches ! »

Outre celles qu'ils portaient sur eux, les chasseurs brûlèrent cette nuit-là les munitions de sept caissons, soit une moyenne de 400 cartouches par homme.

Àcertain moment, pourtant, dans une poussée désespérée, l'ennemi hurlant ses Hoch ! délirants, était parvenu jusqu'au parapet même de quelques tranchées. Et ce fut dans la nuit profonde une lutte effroyable à coups de crosse et de baïonnette. En

un point seulement, les défenseurs, écrasés par le nombre et à bout de forces, fléchirent. Une colonne d'assaut se rua aussitôt par la brèche ouverte, sans qu'à droite ou à gauche on lâchât pied.

Àl'instant même du reste, intervint un renfort particulièrement opportun. C'était une compagnie de fusiliers marins venant relever celle qui combattait aux côtés des chasseurs. Baïonnette au canon, le fusil bien serré dans leurs poings robustes, les braves marins français se précipitèrent dans la mêlée, encourageant nos hommes de leurs voix mâles et fermes : « Tenez bon, les Belges ! Nous sommes là ! On va leur entrer dans le lard ! »

Ils y entrèrent, en effet, de si rude façon que l'ennemi de suite chancela. Et comme à ce moment accourait une réserve de chasseurs hâtivement rassemblée par le commandant Dupuis, Français et Belges d'un magnifique élan s'élancèrent à la contre-attaque, bousculant les Allemands qui, pris de terreur, ne songeaient plus qu'à fuir. La tranchée perdue fut reconquise. Avant l'aurore, l'ennemi avait disparu, et tout bruit de bataille s'était évanoui.

⁂

Le spectacle révélé par les premières lueurs de l'aube blafarde disait éloquemment la farouche ardeur de la sanglante rencontre.

Dans ce qui subsistait de nos tranchées régnait le plus tragique désordre. Confondus par la lutte mouvementée, mitrailleurs du 12 de ligne, fusiliers marins et chasseurs s'y trouvaient réunis pêle-mêle, à peine reconnaissables sous leurs uniformes déchirés, maculés de sang et de boue. Aux mains de ces braves, les lebels français, les mausers belges, voire des fusils al-

lemands, formaient l'armement le plus disparate ; car tout ce qu'on avait pu saisir fut trouvé bon pour remplacer les armes mises hors d'usage par la violence du combat et repousser l'adversaire. Au bout des fusils, des baïonnettes brisées ou tordues parlaient de corps à corps féroces. Des tronçons d'armes encombraient les tranchées parmi nos morts et blessés, dont le nombre, hélas ! était grand.

Mais rien ne peut décrire l'aspect du terrain parcouru par les attaques allemandes, qu'un cyclone semblait avoir dévasté. C'est par monceaux, se confondant avec le sol dans leurs vêtements couleur de terre, que cadavres et blessés ennemis gisaient devant nos lignes si ardemment défendues.

Chose assurément stupéfiante, on en découvrit aussi par dizaines, derrière nos propres lignes, dans de petites tranchées qui avaient dû être amorcées pendant la nuit, au moment de la percée momentanée.

Un sentiment d'horreur et de pitié saisit nos chasseurs à la vue de ces ravages. Et spontanément, durant que les uns s'occupaient de secourir les nôtres, d'autres sortirent des tranchées pour ramener vers l'arrière les corps ennemis ensanglantés.

« On ne peut tout de même pas les laisser crever comme des chiens », dira le chasseur Baudour ; et, à lui seul, il rapportera dans nos lignes 49 blessés allemands. Il ne cessera, mécontent, que sur l'ordre formel de son chef, interdisant à ce brave d'exposer davantage sa vie.

Car l'ennemi, lui, est naturellement incapable de répondre à tant de sublime dévouement, autrement que par une lâcheté nou-

velle : il s'acharne à fusiller les sauveteurs héroïques. Bientôt ses obus et shrapnells recommenceront aussi leur infernale besogne.

C'est sous le feu alors que les chasseurs remettront de l'ordre dans leurs unités mélangées, répareront les tranchées ou en creuseront d'autres, achèveront d'évacuer les blessés avec ces délicatesses infinies que savent quand il le fait, trouver leurs rudes mains de combattants.

Malgré les obus qui les poursuivent, la bonté naturelle de nos soldats continuera de s'exercer envers l'adversaire mis hors d'état de nuire. Ces Boches meurtris et tremblants ne sont plus pour eux que de l'humanité souffrante. Tout au plus leur pitié se fait-elle un peu méprisante pour ces grands diables suant la peur et qui geignent et supplient.

Un chasseur brancardier s'est chargé de conduire en lieu sûr un gros landsturmien bavarois, blessé à la jambe. De tout son poids, le colosse s'appuie sur l'épaule du Belge à peine haut comme une botte, et se traîne en gémissant, pris de terreur chaque fois qu'un projectile explose aux environs. Finalement, le landsturmien s'affaisse au bord du fossé, faisant comprendre par geste qu'il souffre trop pour marcher davantage. Le chasseur, constatant l'impossibilité de transporter cette masse pesante sur son dos, avise une brouette dans une cour de ferme abandonnée, aide le Boche à s'y installer la bouffarde aux dents, s'en va, poussant devant lui l'énorme charge, pestant contre la chaleur qui le fait suer à grosses gouttes.

C'est ce même jour que les canons allemands s'acharnent sur l'hôpital Saint-Jean, un des bâtiments les plus élevés de Dixmude, visible de partout et que surmontent d'immenses dra-

peaux blancs barrés de la Croix-Rouge. Il est bondé de blessés qu'on y a transportés, en attendant de pouvoir les évacuer vers les lieux mieux abrités. Comme une automobile s'arrête devant l'établissement hospitalier, amenant un officier allemand blessé qu'un des nôtres a conduit jusque-là au péril de sa vie, une décharge de mitraille éclate toute proche. Blême d'épouvante, l'officier ennemi s'accroche alors convulsivement aux coussins de la voiture de laquelle on veut te faire descendre, suppliant qu'on le conduise plus loin et criant de sa voix rauque que la terreur étrangle : Nicht hier ! Nicht hier ! Boum ! Boum ! Alles kapout !

Dans les tranchées occupées par nos chasseurs au sud de Dixmude, on continuait, comme nous l'avons dit, de travailler fébrilement, malgré le bombardement, car on ne pouvait mettre en doute que l'ennemi, retranché à quelques centaines de mètres de là seulement, recommencerait ses attaques à la première occasion.

Les hommes mirent une sorte de point d'honneur aussi à recueillir, à leur nez et à leur barbe, le butin abandonné par les Allemands. Le sergent Gilman, de la compagnie du capitaine Hans, accompagné de quelques chasseurs et d'une patrouille de fusiliers marins, ramena ainsi deux mitrailleuses, qu'en allant relever des blessés ennemis, le D Van der Ghinst avait découvertes, cachées sous une meule de paille. Plus de deux cent cinquante fusils aussi furent ramassés devant le seul front de la compagnie Hans, sans compter les casques, les sacs et les cartouchières encore bondées. La cueillette abondante de ces trophées réjouit suffisamment le cœur de nos hommes pour leur faire oublier un instant les rigueurs d'une situation qui n'allait pas tarder à devenir fort pénible.

Car les chasseurs commençaient à souffrir de la faim et de la soif. Le ravitaillement en vivres, et surtout en boisson, n'avait pu être organisé jusqu'alors ; il avait fallu déjà réaliser des prodiges pour apporter des cartouches aux unités combattantes.

Les hommes n'eurent donc rien d'autre à se mettre sous la dent, depuis vingt-quatre heures qu'ils étaient aux tranchées, que les vivres de réserve, dont quelques-uns d'entre eux disposaient encore. Ils se les partagèrent en frères, plaisantant même à propos de leur misère. Tapi derrière une tombe, dans le cimetière de Dixmude constamment arrosé par les shrapnells, un petit chasseur s'escrimait avec la pointe de sa baïonnette contre une boîte de « Plata » retirée de sa besace. On l'entendit tout à coup prononcer un juron amusé :

— Nom d'une pipe, elle est hors d'ordonnance ; on y a mis des prunes !

Et, tout guilleret, le brave s'en fut montrer à son capitaine sa boîte de conserves, où deux balles de shrapnell s'étaient logées.

⁂

Comme, malgré tout, les faibles ressources dont on disposait laissaient encore bien des ventres creux, quelques braves se mirent en quête d'un peu de subsistance dans les maisons les plus proches éventrées par les obus.

Entre les lignes allemandes et les nôtres, une ferme aux trois quarts démolie dressait ses pans de mur calcinés. Se glisser jusque-là, avec des ruses d'Indiens sur le sentier de la guerre, fut presque un jeu pour une patrouille que guidait un officier. Elle y parvint sans avoir attiré l'attention des Boches et se mit en devoir

de fouiller les ruines. Une trappe fut aperçue, qui donnait accès à la cave ; à la lueur d'allumettes, l'exploration commença. Mais les Boches devaient avoir passé par là, car on ne découvrit rien d'abord.

Soudain, presque cachée derrière un tas de paille, un énorme pot de grès attira les regards de l'officier. On juge de sa joie quand, y plongeant la main, il retira du vaste récipient quelques salaisons de porc, précieusement conservées, sans nul doute, comme provision d'hiver par les fermiers.

Àcette découverte, un des chasseurs, paysan flamand originaire des environs de Poperinghe, eut presque un cri de victoire. Se débarrassant de sa capote et retroussant jusqu'à l'épaule la manche de sa chemise, il se précipita vers l'officier, le bouscula même un peu dans son affairement :

— Laissez seulement, ma yeutenant, ça me connaît, savez-vous !

Et plongeant dans l'énorme pot son bras droit, qui y disparut tout entier, il en retira triomphalement un superbe jambon en s'écriant : « Qu'est ce que j'avais dit, hein ! Chez ceuss' de mon village c'est toujours tout au fond qu'on met les fins morceaux ! »... Inutile de dire qu'on fit bombance à la compagnie, ce soir-là.

⁂

Le soldat Payen, parti vers Dixmude à la recherche d'un peu de boisson, eut une expédition plus mouvementée. Il avait avisé, lui aussi, sur la route, une maison d'aspect cossu, et délibérément, voyant toutes les portes ouvertes et la demeure abandon-

née, il était descendu dans la cave. Mais à peine eut-il mis le pied sur la première marche, qu'une explosion d'obus, suivie bientôt d'une deuxième, le précipitait jusqu'au bas de l'escalier, peut-être un peu plus vite qu'il ne l'eût souhaité.

« Tout de même, » comme il le racontera plus tard à ses camarades, « je n'allais pas m'arrêter pour si peu de chose, d'autant plus que j'étais précisément arrivé dans le cellier. Derrière un grillage de fer, soigneusement cadenassé, s'étalaient des bouteilles de vin bien rangées. J'eus un moment d'hésitation, d'abord, à l'idée que pour atteindre aux flacons, il me fallait forcer une serrure, tel un cambrioleur ; mais en songeant aux copains qui crevaient de soif là-bas, sous les obus allemands, et me disant aussi que si les Belges propriétaires de ce vin avaient été là, ils m'auraient de grand cœur tout donné, je me mis en devoir de faire sauter le cadenas à l'aide de ma baïonnette.

« Alors, tenez, j'ai eu peur tout à coup comme je n'ai jamais eu de ma vie ! Pas des obus, bien sûr, qui continuaient de secouer toute la maison. Non ! Mais je venais d'entendre des pas sur l'escalier. Je tends l'oreille. Pas de doute, quelqu'un arrive et va me surprendre là, comme un voleur en train de crocheter une serrure !... Je suis devenu pâle comme un mort ; mes mains tremblaient tellement que j'ai laissé tomber ma baïonnette. Je n'ai cessé d'avoir peur qu'en entendant la bonne grosse voix d'un fusilier marin m'interpeller :

— Eh bien ! mon gas, ça ne va pas ? Attends « voir ! »

Et de sa poigne robuste, en deux temps et trois mouvements, il brisa le cadenas.

Lui aussi cherchait à boire pour ses camarades. À deux alors, nous avons fourré dans nos poches toutes les bouteilles qu'elles pouvaient contenir ; puis, les bras chargés de flacons poudreux remplis du bon vin de France, nous sommes partis de toute la vitesse de nos jambes vers les tranchées. Et comme je disais au camarade :

— Tu sais, nous avons tout de même « l'air de voleurs », il me répondit en clignant un œil malicieux :

— T'en fais pas, mon vieux : on offrira un verre à M. l'aumônier et il nous donnera « l'absolution ».

Un peu plus tard, quand nos deux gaillards, ayant ravitaillé les braves, qui firent l'accueil qu'on devine, voulurent retourner au cellier pour renouveler leur provision, ils ne trouvèrent plus, à la place de la maison dépositaire du bon vin convoité, qu'un tas de ruines fumantes. Les obus boches avaient tout fracassé.

⁂

Les menus vivres qu'on parvint à se procurer par-ci par-là ne formaient, hélas ! qu'une bien maigre pitance pour les quelques centaines de chasseurs blottis dans leurs tranchées, tous les nerfs crispés déjà par la violence du bombardement impitoyable et le cruel spectacle des blessés et des morts s'accumulant autour d'eux.

Des efforts prodigieux avaient été faits par le major Lefèvre et ses courageux, adjoints pour remédier à ce dénuement. Quelques voitures de ravitaillement avaient pu être amenées jusqu'à Dixmude. Mais leurs attelages y gisaient éventrés ; des véhicules aux trois quarts détruits encombraient les rues. D'autre-part, un ou-

ragan de mitraille balayait sans répit tout le terrain compris entre la ville et les positions occupées. Aussi fallut-il de véritables miracles d'énergie et de dévouement pour amener jusqu'aux tranchées quelques boîtes de conserves et de biscuits. Ce fut tout ce que les chasseurs exténués eurent à se mettre sous la dent. On peut juger par là du stoïcisme de nos hommes qui, malgré les affres de la faim, demeuraient inébranlables dans cet enfer, prêts à repousser les attaques toujours menaçantes.

Mais plus que la faim, la soif infligeait aux chasseurs de véritables tortures. Une atmosphère âcre et suffocante, chargée de la fumée des explosions d'obus, desséchait les gorges et brûlait les poumons. Dans ce milieu irrespirable, les hommes éprouvaient par moments l'impression d'une lente asphyxie, et l'on vit des chasseurs tenter de se désaltérer aux petites mares boueuses qui tapissaient le fond des tranchées, ou boire à même l'eau stagnante et nauséabonde des fossés voisins.

Ni les privations ni le froid n'abattirent pourtant leurs courages. Pour éviter, dans la mesure du possible, les surprises nocturnes dont l'ennemi était coutumier, on conçut le projet, à la soirée tombante du 22 octobre, de mettre le feu aux nombreuses meules de paille qui s'élevaient encore au milieu des champs, à 300, 400, voire 500 mètres de nos lignes.

L'entreprise ne manquait pas d'être périlleuse. Le commandant Dupuis demanda quelques volontaires pour la mener à bien ; il s'en présenta dix fois plus qu'il n'en sollicitait. Et si, parmi les braves qu'il choisit, d'aucuns ne revinrent pas, au moins l'une après l'autre d'immenses torches s'allumèrent-elles dans la nuit, éclairant le terrain de leurs lueurs sinistres.

Derrière nos chasseurs, le spectacle de Dixmude en feu prenait une grandeur tragique incomparable. L'incendie s'était propagé à la ville entière ; de nouveaux bûchers, à tout instant, ajoutaient leurs rouges clartés à celles des brasiers voisins, et de partout montaient, dans un torrent de fumée noire pailletée d'étincelles fulgurantes, les flammes énormes à la lueur desquelles se détachaient, tels des moignons dressés vers le ciel pour implorer la pitié, les restes mutilés de ces antiques joyaux : l'Hôtel de Ville et l'église de Dixmude.

Grâce aux précautions mises en œuvre pour éventer les surprises, la nuit se passa dans un calme relatif. Le bombardement s'était apaisé. De temps en temps seulement, un obus passait dans un long roulement que le demi-silence nocturne amplifiait sinistrement, et allait d'un nouveau coup de massue abattre quelque ruine dans la ville en cendres. Puis survenait une accalmie qui rompait tout à coup le crépitement d'une fusillade enragée dirigée contre un objectif soudainement dévoilé.

C'est au début de cette nuit lugubre que, par une ruse perfide, heureusement déjouée, un groupe d'Allemands avait pu s'approcher des tranchées de la 2 compagnie. On en aperçut quelques-uns, munis de lanternes, qui s'avançaient à découvert, et criaient :

— Belges, ne tirez pas, ayez pitié des blessés que nous venons ramasser.

Les nôtres, aux aguets, se méfiaient cependant. Bien leur en prit, car subitement le feu nourri d'une mitrailleuse déchira le silence. La riposte ajustée des chasseurs l'obligea vite à se taire. Vers 11 heures du soir, une tentative d'attaque fut immédiate-

ment enrayée par notre tir meurtrier. L'ennemi n'insista plus ; ses troupes manifestaient des signes évidents de lassitude.

Mais le calvaire des chasseurs n'était pas terminé. Transis de froid, souffrant de plus en plus de faim et de soif, ils avaient vu se lever l'aube du 23 octobre, se demandant avec angoisse ce qu'allait leur réserver cette journée nouvelle. Ils ne tardèrent pas à l'apprendre. Dès 8 heures, une canonnade, dont l'intensité s'exaspéra en véritable fureur, ébranla l'atmosphère. Et par centaines, en avalanche, les obus de tous calibres s'abattirent à nouveau sur les tranchées du bataillon Dupuis, avec une précision terrifiante. Émiettés, les parapets s'effondraient comme sous l'effet d'un cataclysme. Éclatant dans les tranchées mêmes, des projectiles broyaient des groupes d'hommes et projetaient au loin des corps déchiquetés ; des cadavres inhumés la veille étaient déterrés par la violence des explosions et venaient retomber parmi les survivants que l'épouvante accablait peu à peu.

Constatant la situation effrayante faite à ses hommes, le major Lefèvre avait dû demander qu'on les fit relever sans tarder. En attendant, pour soutenir leur courage, il se rendit personnellement aux tranchées. C'est alors qu'un obus éclatant près de lui, comme il parcourait la route d'Eessen, l'atteignit de dix-sept éclats.

Blessé en un moment aussi critique, le vaillant chef n'eut cependant qu'un souci : « Pourvu qu'ils tiennent ! » Il commandait heureusement à des hommes dignes de sa propre bravoure, et ses admirables petits chasseurs tinrent bon en dépit des souffrances et des pertes, durant toute la journée encore du 23 octobre.

Car c'est seulement quand, avec la venue de l'obscurité, la canonnade faiblit, qu'il fut possible aux lignards de la brigade Meiser de relever les compagnies de chasseurs. Elles comptaient, les vaillantes, soixante heures de tranchées consécutives qui s'étaient terminées dans un véritable supplice. Supplice de la faim et de la soif torturant des soldats grelottant de fièvre, subissant toutes les affres d'un bombardement d'indescriptible violence. Ils sortaient de cet enfer horriblement meurtris, maculés de boue et de sang, vêtus d'uniformes en loques ; mais ils n'avaient pas lâché pied d'une semelle. Et telles qu'ils les occupèrent le matin du 21, telles ils remirent à leurs successeurs, le soir du 23, les positions qu'ils avaient reçu mission de tenir, au besoin jusqu'à la mort.

Nos chasseurs, fourbus, crottés, malades d'épuisement, atteignirent Oostkerke bien tard dans la soirée. Ils y retrouvèrent les compagnies du bataillon Leblanc qui, le même soir, avaient été relevées dans les tranchées de Keysershoek. Au cantonnement il leur fut enfin possible, heureusement, de se ravitailler quelque peu ; on leur annonça, de plus, qu'en récompense de leur belle vaillance, et pour dissiper leurs cruelles fatigues, quarante-huit heures de repos leur allaient être accordées. Alors, la conscience sereine, l'estomac criant moins famine, tout à la joie de penser qu'il leur était permis de dormir enfin tout leur saoul, nos braves petits soldats s'étendirent sur la paille de leurs logements, où un sommeil de plomb bientôt les terrassa.

Nos chasseurs se croyaient presque au bout de leurs peines. Dès l'aube du lendemain, pourtant, on allait devoir exiger d'eux de nouveaux et terribles sacrifices, et les jeter encore en pleins fournaise, trois jours durant.

⁂

La mise hors de combat du major Lefèvre avait conféré au major Leblanc la charge glorieuse de commander le groupement reformé à Oostkerke par les 2 st 3 bataillons, dont les hommes, aux premières heures du samedi 24 octobre, furent tirés de leur lourd sommeil, par le fracas de la canonnade. Celle-ci faisait rage à nouveau au nord de Dixmude.

Des nouvelles alarmantes ne tardèrent pas à circuler dans les cantonnements, où nos chasseurs s'occupaient de remettre un peu d'ordre dans leur équipement délabré et renouvelaient leurs provisions de cartouches. Le bruit courait que les Allemands avaient franchi l'Yser, en flots de plus en plus pressés et que les nôtres, épuisés, étaient incapables de les arrêter davantage.

Ces rumeurs, malheureusement, n'étaient que trop fondées. Dans la région qui s'étend au nord-ouest de Dixmude, la situation, en effet, était devenue d'une gravité extrême : La tête du pont, qui avait si vaillamment défiée, les assauts les plus furibonds, se trouvait en péril d'être tournée par le nord. Car, au delà de Tervaete, poussant vers le chemin de fer, les Allemands, précédés d'un ouragan de feu, accentuaient leur progression.

Mais ils devaient se heurter jusqu'au bout à l'énergie surhumaine des défenseurs. Alors que les événements prenaient une tournure à peu près désespérée, le commandement résolut, coûte que coûte, d'établir un barrage humain et d'y sacrifier nos dernières forces, avant de livrer à l'ennemi le passage qu'il cherchait à s'ouvrir.

Toutes les réserves encore disponibles à l'ouest de Dixmude furent précipitées vers le danger. On allait tenter, par une contre-

attaque, sinon de refouler complètement l'adversaire, — ce qui dès l'abord s'avérait impossible, — au moins de briser suffisamment son effort pour écarter la terrible menace née de ses succès antérieurs.

Et c'est pourquoi, au lieu de jouir du repos qu'on avait cru pouvoir leur promettre, les deux bataillons de chasseurs exténués retournèrent, ce matin du 24 octobre, à l'ardente bataille qui traversait la plus angoissante des crises. L'ordre leur fut donné de se porter sur Oud Stuyvekenskerke, dont la grosse tour carrée de l'église s'érigeait là bas vers le ciel, comme un signe de ralliement ; puis, arrivés là, de pousser vers les fermes Den Toren et Vandewoude qui, sur la rive gauche de l'Yser, à l'ouest de la borne 14, servaient de points d'appui aux attaques allemandes.

Le major Leblanc était avisé en même temps que des troupes du 1 de ligne, ainsi que des fusiliers marins, soutiendraient l'action des chasseurs sur leur droite, et que nos canons prépareraient le mouvement. Pour le reste, l'ordre enjoignait d'avancer coûte que coûte et sans perdre un moment.

La compagnie du capitaine Favier, détachée en pointe de garde, se mit en route à l'instant même. Et telle était chez nos hommes la volonté d'en finir avec l'Allemand exécré, qu'à l'annonce des nouveaux sacrifices exigés d'eux, une sorte de frémissement d'orgueil parcourut les rangs des chasseurs. « Les Boches nous croyaient morts sans doute », dira l'un d'eux, « il faudra bien alors qu'ils nous tuent une deuxième fois ! »

⁂

En bon ordre et sans encombre, les deux bataillons gagnèrent d'abord le carrefour « Lettenberg Cabaret », où le chemin d'Oost-

kerke croise la grand'route de Dixmude à Pervyse. Mais dès ce moment, ils furent assaillis par le feu terrible de l'artillerie lourde ennemie.

Placées à l'ouest de Beerst, hors de l'atteinte de nos vaillants petits canons, les grosses pièces allemandes déversaient leurs infernales « marmites » dans la zone avoisinant la vole ferrée, où les explosions se succédaient sans discontinuer, dans l'épouvantable fracas d'un volcan en éruption. Un formidable barrage de feu s'élevait devant nos chasseurs, créant une zone de morts qu'il fallait pourtant franchir à tout prix. Et le major Leblanc, après un bref serrement de cœur à l'idée des dangers qu'allaient courir ses hommes, leur intima l'ordre de passer.

Ayant à sa tête le lieutenant Garnir, un brave dont l'âme s'était trempée au feu de tant de combats, le peloton d'éclaireurs de la compagnie Favier franchit sans sourciller le passage à niveau, et, déployé en tirailleurs, commença de progresser vers Oud-Stuyvekenskerke. La fusillade ennemie de suite l'accueillit. Le mouvement pourtant ne se ralentit point. Derrière les éclaireurs suivaient, du reste, les deux autres pelotons que le capitaine Favier, imperturbable et souriant, pour inspirer confiance à ses hommes, poussait par bonds nerveux sous la mitraille assassine.

Les autres compagnies, un peu anxieuses, certes, mais farouchement résolues, progressèrent à leur tour, avançant d'abord comme à la manœuvre, avec un calme émouvant, dans la formation prescrite pour marcher sous le feu de l'artillerie. Mais il pleuvait tant d'obus, en rafales si denses et si pressées, qu'il fut impossible bientôt de conserver au mouvement une régularité quelconque. De partout, au surplus, crépitait maintenant une fusillade enragée, au milieu de laquelle l'oreille exercée des chas-

seurs distinguait l'intolérable et mortel tapotement des mitrailleuses.

Chaque unité, dès lors, progressa comme elle put, de sa propre initiative, guidée par cet ordre unique, mais impérieux : En avant ! Et ce fut superbe de les voir, profitant du moindre abri offert par ce terrain désespérément plat, bondir par petits groupes, ou ramper dans la boue, ou s'accroupir dans les fossés humides, pour faire le coup de feu.

Morts et blessés tombaient par dizaines ; de temps à autre un obus bien réglé projetait en l'air les débris d'une escouade entière ; les rangs fondaient à chaque pas ; les chasseurs progressaient quand même. Une énergie surhumaine leur avait rendu des forces insoupçonnées. Voyant ses voisins hésiter à se relever sous la violence du feu infernal, le soldat Barbaix, de la compagnie Delmotte, soudain se redresse et s'élance en hurlant, à tue-tête « Allez, les Wallons, en avant… ! » Et son exemple est si entraînant que, tel un ressort qui se détend, toute la ligne subitement se lève et pousse de l'avant d'un bond irrésistible.

On entendait les blessés encourager leurs compagnons et refuser de se laisser évacuer pour ne pas distraire un homme de la ligne de combat. Un peu pâle, mais souriant encore, le bras droit en écharpe, — une balle venait de lui traverser l'épaule, — le lieutenant Garnir s'en revenait, disant à ceux qui l'interrogeaient :

« Ne vous occupez pas de moi ; ça va très bien ; encore un petit effort ; les Boches vont lâcher pied ».

Et, tout seul, il s'achemina vers le poste de secours où le D Dupont et l'abbé Van Riet prodiguaient aux blessés leurs soins infatigables.

Vers 11 heures, les chasseurs atteignaient la lisière occidentale de Oud-Stuyvekenskerke.

La 3/11, déployée dans un petit fossé, n'était plus qu'à 70 mètres de l'église. S'adressant au commandant Delmotte, le soldat Meskens, un rude Flamand, lui dit tout à coup : « Mon commandant — il doit y avoir des Boches dans la tour, laissez-moi aller voir ! » Il insistait tellement, que son chef, d'abord hésitant, fit droit à sa demande. Et le brave Meskens s'en alla tout seul, le fusil chargé, baïonnette au canon, sans souci des balles qui sifflaient autour de lui. Il trouva la porte de l'église fermée, tenta vainement de l'ouvrir, et dut revenir sans avoir pu visiter la tour, n'échappant que par miracle à la mort bravement affrontée.

Entre temps des maisons toujours occupées, mitrailleuses et fusils ennemis continuaient de vomir la mort. Rivés au sol, nos braves luttaient toujours, encouragés par les progrès que réalisaient à leur droite lignards et fusiliers marins. Alors, sous cet effort convergent, les Allemands tout à coup refluèrent : Oud-Stuyvekenskerke était à nous.

Le succès, hélas ! avait coûté cher aux deux bataillons du major Leblanc. En moins de deux heures, 300 hommes et 13 officiers avaient été mis hors de combat. Le commandant Dupuis venait de tomber, frappé à la tête de son bataillon qu'il avait exhorté jusqu'au bout, par son stoïque exemple, à rester digne de l'éblouissant courage déployé à Dixmude pendant trois journées infernales. Blessé également, le capitaine Favier s'était vu contraint, la mort dans l'âme, de quitter sa compagnie vaillante. Sérieusement atteints, les sous-lieutenants auxiliaires Uyteraeghen et Storms, venus de la gendarmerie, devaient se faire évacuer. Enfin quelques hommes emportaient le sous-lieutenant Du-

pierreux qui râlait, le flanc ouvert par un éclat d'obus, et devait expier le lendemain, après de longues heures d'indéfinissables souffrances.

⁂

Privées pour la plupart de leurs chefs, leurs cadres et leurs effectifs terriblement réduits déjà, les unités avaient besoin d'être reprises en mains pour persévérer dans l'effort qu'il leur restait à accomplir. Or, à ce moment critique, l'ennemi, qui avait dû évacuer Oud-Stuyvekenskerke, fit soudain converger sur le malheureux village, aux trois quarts anéanti, le feu de ses grosses pièces. La tour massive de l'église, demeurée debout jusqu'alors, s'effrita sous le choc des obus monstrueux et ne fut bientôt plus qu'une mince aiguille.

Ce qu'il fallut aux quelques officiers encore valides, d'énergie, de courage et de sublime vaillance pour rassembler leurs hommes épuisés, leur faire contourner le village à l'ouest et les porter en avant vers la ferme Vandewoude, seuls ceux qui ont vécu ces heures tragiques pourraient le dire. Leur attitude résolue réalisa pourtant ce miracle. Et les chasseurs gagnèrent du terrain vers l'est, sous la mitraille de plus en plus meurtrière, durant que nos canons rageurs lançaient leurs bordées sur les points d'appui vers où l'ennemi avait reculé.

Dans ce mouvement, les bataillons du major Leblanc se lièrent à leur gauche au 10 de ligne et à un régiment français arrivé en renfort. De voir les fantassins alliés bondir comme eux et les soutenir, un regain de courage anima les nôtres. La petite rivière De Vliet franchie, les chasseurs, pas à pas, progressèrent à travers le terrain fangeux, coupé d'innombrables ruisseaux, et parvinrent

ainsi jusqu'à 600 mètres environ de la ferme Vandewoude, où, leur élan cette fois se brisa contre le feu implacable qui achevait de les décimer.

Les hommes n'en pouvaient plus. Ils se battaient maintenant depuis quatre jours sans répit et presque sans nourriture. L'avance dans ce sol gluant, où l'on enfonçait jusqu'aux chevilles, les avait à ce point rompus de fatigue, qu'ils s'étaient écroulés dans les petits fossés boueux qui leur devaient servir de tranchées, incapables même de tirer encore un coup à fusil. Le soir d'ailleurs commençait à tomber ; le but principal était atteint, puisque les Allemands avaient dû reculer jusqu'aux rives mêmes de l'Yser.

— Je crois qu'on peut nous laisser mourir ici, sans aller plus loin, gémit un jeune sergent que la fièvre fait claquer des dents. Près de lui, deux petits chasseurs sanglotent plaintivement, durant que des brancardiers, qui sont allés quérir un volet dans les décombres d'une ferme en ruines, y déposent le corps presque exsangue du capitaine Deudon, dont une balle a perforé la poitrine de part en part et l'emportent pieusement.

Cet officier, vaillant entre tous, mourait en Angleterre quelques jours plus tard.

⁂

Vu l'impossibilité de poursuivre davantage le mouvement, le major Leblanc et ses adjoints s'installèrent à quelque distance derrière la ligne des chasseurs, dans la petite ferme qu'on aperçoit au nord de Oud Stuyvekenskerke, immédiatement à l'est du ruisseau De Vliet.

Le bombardement persistant menaçait à tout instant de les ensevelir dans ce fragile abri déjà écorné par les obus. Entre eux et leurs troupes s'étendait un terrain criblé par la mitraille. Derrière eux, le seul passage permettant d'accéder au chemin pavé réunissant Stuyvekenskerke à Oud-Stuyvekenskerke consistait en un ponceau jeté sur le ruisseau profond.

C'est par là que devaient donc s'établir toutes les relations avec l'arrière, comme avec les troupes voisines auxquelles il importait fort de se lier avant la tombée du jour. Car leur progression avait en quelque sorte isolé les chasseurs, et de part et d'autre de leurs emplacements, des trouées s'étaient formées dans la ligne générale de bataille, par où des groupes d'Allemands poussaient des reconnaissances hardies. S'avançant jusqu'à 300 ou 400 mètres du ruisseau De Vliet, les éclaireurs ennemis dirigeaient leur fusillade sur le pont, exposé déjà aux continuelles explosions des obus et des shrapnells.

Aussi, parmi les agents de liaison qui, pour accomplir leur périlleuse mission, devaient emprunter ce passage, plus d'un tomba, frappé à mort ou dangereusement blessé. Un des brancardiers qui ramenaient les victimes dans les dépendances de la ferme où un poste de secours avait été improvisé, découvrit, pour désigner le ponceau dont on parle encore au régiment, et d'où s'étaient élevés tant de râles étouffés et de plaintes douloureuses, cette appellation plutôt macabre : le Pont des Soupirs…

Ravitailler les hommes en vivres et en cartouches fut un prodige irréalisable ; car ce qu'on put leur apporter ne comptait guère. Ordre fut donc donné d'économiser les munitions qui se faisaient rares et de prendre patience.

Ayant de l'eau jusqu'à mi-jambe dans leurs fossés faisant office de tranchées, le ventre creux, claquant la fièvre, grelottant de froid sous leurs loques glorieuses, les chasseurs passèrent la nuit face à l'ennemi, dans le tragique et somptueux décor des incendies multipliés.

Sur leur droite, au loin, Dixmude achevait de se consumer, et le petit bourg de Caeskerke flambait lugubrement, la tour de son église embrasée jaillissant

comme une torche au-dessus des humbles demeures dévorées par le feu. Plus près et jusque devant eux, l'Yser charriait les torrents de fumée noire vomis par le pétrole enflammé que les tanks de la borne 16 déversaient dans le fleuve. Dérivé vers le ruisseau De Vliet, un même courant d'épaisse fumée s'avançait lourdement derrière les chasseurs, éclairé par les lueurs d'Oud-Stuyvekenskerke incendié à son tour. À leur gauche enfin, Stuyvekenskerke et Pervyse, se tordant dans les flammes, achevaient de tracer autour des bataillons héroïques et crevant de misère, un gigantesque cercle de feu et de mort.

Des râles d'agonisants se mêlant aux gémissements des blessés, le crépitement brusque de quelque fusillade scandée par le vacarme des explosions d'obus et l'aboiement intermittent de nos canons, achevaient d'imprimer au féerique spectacle une horreur tragique incomparable. Néron, contemplant Rome en feu, ne put repaître ses yeux de plus terrifiante splendeur.

Ébloui, un soldat, — ce même petit Liégeois dont l'inaltérable gaieté entretenait la bonne humeur de ses compagnons — regarde de tous ses yeux, émerveillé en dépit de l'angoisse qui l'étreint. Son âme d'enfant reparaissant sous la rude écorce fa-

çonnée par les âpres batailles, il voudrait battre des mains et naïvement murmure : « C'est encore plus beau qu'au cinéma !. »

Craignant peut-être qu'une parcelle du magique spectacle puisse lui échapper, il se dresse pour mieux voir, s'appuie au rebord du fossé, découvre son buste où bat un cœur vaillant, insouciant des balles qui sifflent autour de lui. Les yeux écarquillés, muet d'admiration, il suit du regard les flammes pourpres qui font à sa patrie un horizon rutilant. Il est immobile et l'on dirait qu'il rêve. Inquiet de son silence, quelqu'un s'est approché de lui et le secoue. Alors, pauvre chose inerte, le corps du jovial garçon s'écroule dans la vase du fossé. Une balle en plein cœur avait fait taire pour toujours la voix chantante et joyeuse du petit chasseur de vingt ans…

⁂

La matinée du dimanche 25 octobre fut désespérante et lugubre. Rien à manger, rien à boire. Car si les Allemands, épuisés, n'attaquaient plus, leur artillerie, en revanche, barrait de ses feux implacables toute la zone découverte par où les ravitaillements auraient pu s'opérer. Nos hommes, exténués, n'avaient plus même la force de se plaindre. Ils savaient seulement qu'un ordre obstiné les contraignait à se faire tuer sur place, demeuraient à leur poste. Quand une rafale de mitraille semait la mort parmi eux, des chasseurs murmuraient simplement, en regardant leurs compagnons qui venaient de rendre l'âme : « Ils ont fini de souffrir ! »

Dans la grange et dans l'étable de la petite ferme, où s'abritait toujours l'état-major du régiment, s'entassaient les blessés, pour la plupart gravement atteints par les éclats d'obus, et qu'on avait

amenés là, Dieu sait comment ! Impossible de songer à les évacuer vers l'arrière, dans la fournaise. Le médecin, l'aumônier et le personnel infirmier prodiguaient à toute cette souffrance leurs soins inlassables, impuissants cependant à secourir complètement tant d'affreuse misère.

Le capitaine Smets, atteint d'une balle dans la joue, se dévouait encore à soigner les autres. Le sous-lieutenant auxiliaire Calonne, un brave venu lui aussi de la gendarmerie, s'était traîné jusqu'au poste, les deux cuisses traversées par une balle, refusant l'aide généreuse du lieutenant porte-drapeau Dengis qui s'était offert à le transporter sur son dos,

— Non, laissez-moi, avait-il déclaré, c'est assez d'un seul ; vous n'avez pas le droit de vous faire tuer pour moi.

Et maîtrisant ses douleurs, l'héroïque officier, perdant son sang à chaque pas, parcourut seul l'horrible calvaire, pour venir enfin s'affaler à bout de forces dans la cour de la petite ferme, réclamant seulement une botte de paille pour lui servir de siège. Plus heureux que lui, le lieutenant Dengis rejoignit plus tard l'état-major, n'ayant qu'un pan de sa capote déchiré par un éclat d'obus.

Vers le soir, comme une pluie fine et froide s'était mise à tomber, glaçant tout le monde de son humidité pénétrante, on se résolut à faire un peu de feu ; et pour apaiser la soif des agonissant torturés par la fièvre, on fit bouillir l'eau stagnante des ruisseaux…

Une lassitude effrayante s'était abattue sur chacun, étreignant les esprits d'un douloureux étau. Tout espoir semblait abandonné de jamais sortir vivant de cet enfer. Comme pour rendre plus ob-

sédante encore cette pensée désolante, un délégué vint, à ce moment, annoncer au major Leblanc que le major Delbauve avait été tué la veille à Pervyse et que son unité était quasiment anéantie…

⁂

Dans les tranchées là-bas, ce qui subsistait encore des deux autres bataillons passait une nouvelle nuit de supplice, mourant de faim, de soif et de froid, les hommes trempés jusqu'aux os par la pluie persistante.

L'aube du 20 éclaira des faces blêmes où seuls brillaient encore des yeux de fièvre braqués sur l'ennemi, dont l'activité soudaine se manifestait inquiétante. On pouvait l'apercevoir, qui fébrilement œuvrait dans les fermes ruinées Den Toren et Vandewoude.

S'étant découvert pour mieux observer ce qui se préparait, le lieutenant Stouthuizen s'abattit, tué net. Au même moment, une de nos batteries, mal renseignée sur l'objectif à atteindre, lançait uns bordée de shrapnells qui éclata presque au-dessus de nos propres tranchées. Affolés à l'idée qu'une nouvelle salve pouvait, d'un moment à l'autre les atteindre, les hommes refluèrent dans un commencement de panique. L'énergie surhumaine des rares officiers survivants ramena néanmoins les chasseurs dans les fossés qu'il faillait continuer de tenir jusqu'à la mort.

Mais il était urgent de prévenir l'artillerie, sous peine de provoquer pour toujours la débandade des unités à bout de résistance. Sous le bombardement qui secouait l'atmosphère st systématiquement arrosait de ses gerbes meurtrières le terrain à parcourir, le capitaine Tasnier s'élance vers la batterie, insouciant

des projectiles qui semblent le poursuivre, et, ruisselant de sueur, la rejoint à temps pour éviter une catastrophe.

Exactement orientée, l'artillerie aussitôt reporta son feu sur les fermes et les tranchées voisines où les Allemands pullulaient, se rassemblant pour l'attaque. Oubliant leurs terreurs d'un moment, leurs misères et leurs fatigues, les chasseurs à qui l'on venait d'annoncer qu'ils seraient relevés le soir même, retrouvèrent une sorte d'ardeur exaspérée pour envoyer aux Boches leurs dernières cartouches.

Grimpé au grenier de la ferme, le lieutenant Poignard, par une ouverture créée en déplaçant une tuile, observe l'ennemi. Mais chaque fois qu'il ajuste ses jumelles, une pluie de balles s'abat sur la toiture, en projetant des éclats dans toutes les directions. Imperturbable, le jeune officier n'en continue pas moins de scruter le terrain, se déplaçant seulement après chaque rafale. Et comme le capitaine Tasnier, rentré de sa mission auprès de l'artillerie, le rejoint dans son observatoire au moment où une nouvelle décharge troue le toit comme une écumoire, le lieutenant Poignard se retourne vers lui pour dire en souriant :

« Y a pas à dire, mais ces bougres-là doivent m'en vouloir personnellement… »

Rassuré sur la situation et redoutant le danger couru par son jeune adjoint, le major Leblanc lui intima l'ordre de descendre. Le lieutenant Poignard obéit, comme à regret, jetant malgré lui de temps à autre un regard attristé vers l'observatoire abandonné. Quelque force invisible semblant l'attirer là-haut, il rôdait au pied de l'échelle accédant au grenier. Voyant son chef absorbé, il

la gravit subitement à pas feutrés, disparut un instant, puis redescendit soudain quatre à quatre en s'écriant :

— Mon major, les Boches ns bougent plus et nos canons les massacrent. C'est merveilleux !

⁂

Le reste de la journée s'écoula dans le calme. La pluie avait fait trêve, et les chasseurs, patiemment, attendaient la chute, du jour qui devait mettre fin à leur calvaire. L'ennemi, maté, semblait renoncer à l'effort projeté ; même la canonnade avait faibli.

L'Amiral Ronarc'h.

Àla soirée du 26 octobre, dans les ténèbres où brillaient seules les lueurs agonisantes des derniers incendies, les quelques centaines d'hommes composant encore les 2 et 3 bataillons du 2 chasseurs ont pris le chemin d'Oostkerke.

Ils sont immensément las. Leur marche est lourde de tout le poids des souffrances endurées pendant six mortelles journées de bataille incessante. Sales et dépenaillés, vêtus comme des mendiants, ils gardent pourtant l'âme fière sous leurs guenilles. Et rien n'est émouvant comme le lugubre cortège de ces soldats harassés, que l'ennemi n'a pu vaincre. Il se déroule lentement, au long du chemin pavé labouré par les obus, serpentant parmi les ruines que la lutte sauvage a partout amoncelées.

Avec eux, les chasseurs emportent la preuve tangible de leurs sacrifices cruels. Tous leurs blessés les accompagnent, et les morts st les malades qu'on n'a pas pu évacuer jusqu'alors de la ferme qui leur donnait asile.

Les moins atteints passent en s'appuyant sur des camarades encore valides. Ici st là, un homme a hissé sur son dos le compagnon de lutte trop meurtri pour encore pouvoir marcher. Et couchés sur des brancards improvisés, — portes, volets ou simples planches provenant d'habitations écroulées, — ou transportées sur des brouettes grinçantes, viennent les chasseurs les plus gravement blessés. Quelques-uns sont évanouis ; d'autres ont le délire et divaguent avec des gestes fous ; d'autres encore, dont les souffrances s'avivent aux cahots du mouvement nocturne sur un chemin creusé d'ornières, gémissent ou pleurent. Fermant la marche, enfin, suit le corps du lieutenant Stouthuyzen, déjà raidi par le froid glacé de la mort.

On confia le lendemain la dépouille du brave officier à ce petit coin de terre des Flandres, que l'ennemi ne souillera pas. Au nom du régiment, le commandant Labiau lui dit l'éternel adieu, et les paroles de reconnaissance et d'amour que la patrie réserve à ses héros. D'Oostkerke les restes des deux bataillons se dirigèrent vers Alveringhem, hors de la zone mortelle, pour se refaire et reprendre quelque force. Le matin du 29 octobre, ils y furent rejoints par les débris du bataillon Delbauve, échappés de l'enfer de Pervyse. Alors, on se compta, pour reconstituer, avec ce qui demeurait valide, un régiment capable encore de reprendre la lutte.

Les chiffres ont une rare éloquence. À leur départ de Mons, les 2 et 5 chasseurs à pied comprenaient ensemble 57 officiers et 4,500 soldats. Trois mois plus tard, la bataille de l'Yser virtuellement terminée, 19 officiers et un peu plus de 2,000 hommes répondaient encore à l'appel… D'autres régiments souffrirent davantage. Et ces chiffres disent, mieux que les mots les plus rares, au prix de quelles souffrances et de quels sacrifices, nos soldats,

en brisant l'élan des hordes germaines, ont conquis l'auréole de gloire.

⁂

Un dernier épisode, enfin, dont le commandant Delmotte fut le témoin ému, montre l'état d'esprit vraiment merveilleux qui animait encore certains de nos hommes, après trois mois de luttes couronnées par la sanglante et formidable bataille de l'Yser.

« C'était vers la fin de notre calvaire, rapporte l'officier en cause, le 28 octobre, je crois. Je commandais intérimairement le 2 bataillon du 2 chasseurs ; mon poste de combat se trouvait au Lettenburg Cabaret, près de Oostkerke. Au même endroit, on avait installé un poste de secours où l'on pansait sommairement les blessés avant de les évacuer. Ils arrivaient nombreux et les infirmiers étaient sur les dents.

« Je vis amener ce jour-là un blessé dont je me souviendrai toute ma vie. C'était un soldat du 1 de ligne, pour autant que je me rappelle. J'ignore malheureusement son nom. Comme je lui demandais où il était atteint, il me répondit simplement : « Au bras, mon commandant ; il y a un trou assez grand pour y mettre votre tête ». De fait, sa blessure était horrible : il avait le bras littéralement en bouillie. Je lui offris une cigarette et, serrant sa main valide, je ne pus que prononcer ces mots : « Vous êtes un brave, mon ami ! » Alors, tirant une bouffée de la cigarette qu'il venait d'allumer, et me désignant des infirmiers français qui se trouvaient là, l'héroïque soldat me confia, avec un accent gouailleur inimitable : « J'suis du pays de ces gens-là ; j'suis né à

Longwy. Mon père, s'il me voyait, pourrait dire : Je ne l'ai pas fait beau, mais je l'ai fait brave ». Et mon lignard éclata de rire.

« Assis tant bien que mal, il attendit que les infirmiers eussent achevé de panser son bras déchiqueté. Quand ceux-ci voulurent le quitter, il les rappela d'un geste pour leur dire : « C'est pas tout, mes fistons ; j'ai encore les deux cuisses traversées par une balle ; il m'a fallu huit heures pour arriver jusqu'ici, en me traînant ». Et le brave me lança un clin d'œil amusé. Les infirmiers n'étaient pas loin de croire à une farce. Mais, ayant déshabillé le blessé, ils constatèrent qu'il n'avait dit que trop vrai. Pas une plainte ne s'échappa de ses lèvres durant qu'on le soignait ; bien au contraire, ses plaisanteries continuelles avaient fini, malgré la gravité de l'heure, par nous faire rire tous.

« Me v'la paré ! » conclut-il quand ses pansements furent appliqués. À ce moment une ambulancière anglaise — grande dame de l'aristocratie — s'approcha de lui, faisant signe qu'on allait le placer dans l'automobile qui stationnait près de là. « Chouette alors ! gouailla le brave, je vais partir avec madame. J'suis pas marié ; j'peux bien lui faire un brin de cour… » Et comme l'auto démarrait, il se pencha vers nous pour nous lancer dans un dernier rire : « Vous savez, j'vous invite tous à ma noce ! »

« L'ambulancière souriait, bien qu'elle ne comprît pas un mot de français. Mais celle que nous venions de saluer avec une respectueuse émotion se rendait compte, tout au moins, que le blessé confié à ses soins était un de nos plus fiers soldats, un brave à toute épreuve, un vrai « poilu » pour tout dire. »

Ah ! comme on comprend que, défendu par de tels hommes, l'Yser est demeuré inviolable ! »

10

Sur la fière et svelte tour des halles à Bruges, symbole des arts et de la liberté, œuvre superbe nous léguée par nos aïeux, le drapeau allemand flottait…

Cette impudence faisait mal au cœur, c'était la bannière de l'oppresseur, de l'usurpateur, qui flottait là-haut !

Elle n'y avait pourtant pas été plantée à la honte de l'opprimé, mais bien à celle du tyran usant du droit du plus fort et qui vainquit un petit pays qui s'était héroïquement défendu.

Drapés dans d'amples manteaux, des officiers allemands circulaient sur la Grand'Place, défilaient devant les halles, croisaient le Bourg, se promenaient devant l'hôtel de ville, la chapelle du Saint Sang, admirant les monuments historiques de la belle ville qui attiraient l'attention des étrangers.

Des militaires chantaient et devisaient dans les auberges, d'autres dansaient dans des tavernes mal famées, où ils avaient noué des relations avec des filles dont la vertu n'était pas précisément à l'abri de tout reproche, qui faisaient fi de l'honneur et dont le rouge de la honte ne colorait plus les joues.

Mais, par contre, des soldats circulaient mornes et attristés par la ville, recherchant les fossés silencieux que surplombaient des ponts grisâtres, ou les arrières-quartiers aux petites maisons vieillottes, dont la quiétude n'était plus troublée par le tic-tac zélé des dentellières qui exerçaient leur profession au temps de la paix.

Ces militaires songeaient au foyer, à la femme et aux enfants ; ils maudissaient la guerre qui menaçait de rompre des liens d'amour et qui introduisait le deuil et la misère dans des milliers de familles…

L'atmosphère était comme imprégnée de cette morosité, les arbres eux-mêmes en témoignaient, ils laissaient choir lentement leurs feuilles qui tombaient en tournoyant et en obliquant sur les pavés grisâtres le long du fossé ; au loin, on entendait la voix plaintive d'une cloche qui appelait les femmes à l'église ; des femmes dont les noirs manteaux attestaient également la tristesse… et c'était comme si une file de veuves éplorées s'en allaient au temple.

Des mères aux faces pâles et flétries joignaient les mains devant un vieux crucifix cloué au mur… et, à la lueur rouge de la lanterne, on eut juré que Jésus même pleurait en présence de toute la cruauté ici-bas, et que les plaies de ses mains, de ses pieds et de son flanc saignaient à nouveau en constatant que le sacrifice du Golgotha avait été vain…

Le soir crépusculaire drapait Bruges dans ses larges replis… Les rues étaient quasi désertes et le bruit des pas sur le sol ressemblait à celui qu'on entend sur les tombes…

Les bourgeois se croisaient silencieusement… Les cœurs débordaient et on préférait se bercer en réflexions.

L'ennemi était à Bruges, dans la vieille et antique ville des Flandres ; des canons capturés et des autos de l'usurpateur entouraient le monument de Breydel et De Coninck devant les halles et le beffroi. Des officiers allemands s'étaient installés dans les maisons abandonnées par les bourgeois. Et presque toutes les

habitations étaient revêtues d'inscriptions à la craie qui les destinaient à loger les troupes ennemies.

D'une rue latérale on entendit retentir une chanson, elle vibrait dans l'air et l'écho s'en répercutait au loin.

Gloria, Victoria
Deutschland ist zu klein,
Musz ein bischen grözzer sein…

C'était répugnant…

Mais un bourdonnement planait sur la ville… C'était la voix de l'Yser où les Belges luttaient pour garder le dernier lopin de terre…

Oh, ils le garderaient, ils le maintiendraient, il y aurait encore une Belgique libre, un dernier recoin où l'infâme drapeau allemand ne flotterait pas.

C'était une lutte homérique.

Les trains qui entraient en gare, débarquaient sans cesse des troupes fraîches, de robustes gars, exempts de toute fatigue et bien armés…

Et d'autres étaient partis ce matin, musique en tête, par la Smedepoort…

La bataille n'était nullement proportionnée pour notre petite armée. Mais on disait que les Français arrivaient à la rescousse et que les navires de guerre anglais devant le littoral coopéraient activement.

On espérait toujours quoique l'attente fut longue…

Des chariots passèrent dans la rue. C'étaient de lourds véhicules couverts de bannes que des paysans de la région conduisaient.

— Des blessés ! murmuraient les bourgeois… On les transportait à Bruges. Le convoi ne cessa pas… Des trains arrivèrent pendant toute la journée et les autos remplaçant les chevaux et touant des chariots ne cessèrent d'amener de nouvelles charges de mutilés et de blessés.

L'école normale était transformée en ambulance.

L'hôpital militaire, le couvent anglais et d'autres immeubles regorgeaient déjà d'épaves humaines… et la houle ne cessait pas de rouler ses flots.

Le fermier Deraedt conduisait également son chariot par les rues de Bruges. On l'y avait envoyé de Ghistel avec un nouveau convoi.

Il était harassé de fatigue, le malheureux, et souffrait encore plus au moral qu'au physique !! Il ne songeait qu'à son fils, à sa femme et à ses filles. Sa famille était totalement disséminée.

Il devait décharger son fardeau macabre à l'école normale et il pourrait passer la nuit à Bruges. Le paysan remisa son chariot sur la cour spacieuse d'une auberge et y conduisit ses chevaux à l'écurie.

Il s'en alla alors bien vite chez sa cousine Léonie où il avait enjoint à sa femme de se rendre.

— Mon Dieu, qui voilà ! s'exclama la vieille jeune fille qui habitait une petite maison à côté des remparts.

— Séraphine, n'est-elle pas ici ? demanda Deraedt, tout énervé.

— Ta femme ?

— Mais oui. N'est-elle pas encore ici ?...

— Non, je n'ai vu personne... Mais que c'est-il donc passé ? Assieds-toi... Tu me parais tout désorienté ! Où est Séraphine ?

— Où elle est ? Dieu le sait. En voilà des revers que j'éprouve d'un seul coup !... Je suis littéralement abattu !... Où peut donc être ma femme ?

— Mais ou l'as-tu quittée ?

Deraedt raconta succinctement ce qui s'était passé.

Prise de frayeur et d'ahurissement, sa cousine ne cessait de joindre ses mains décharnées et ridées en poussant des clameurs d'épouvante.

Mais elle se ressaisit et encouragea le fermier en ce sens :

Séraphine viendra sans nul doute... Elle ne saurait faire ce voyage en un jour ! Ne perds pas de vue que la distance est forte... Les trains ne roulent plus, elle doit faire toute la route à pied... Sois courageux... Nous vivons réellement dans une phase cruelle...

— Oh, si tu avais vu ce dont j'ai été témoin aujourd'hui...

— Oui, la note de l'Allemagne sera élevée. Mais où va-t-elle puiser cette fourmilière de soldats ? Bruges en regorge ! On ne peut faire un pas dehors sans frôler un de ces soudards... À propos, ils ont célébré dimanche une messe en plein air, sur la

Grand'Place ! Ils avaient construit un autel contre la statue de Breydel et De Coninck et l'avait entourée de petits lauriers. Ils enlevèrent un crucifix et une pierre bénits de la chapelle du Saint-Sang ! Un prêtre pria et prêcha et les soldats chantèrent… Ils ravagent tout le pays et ils ont l'impudence d'exécuter des offices divins ! C'est à perdre la tête en présence d'une telle confusion.

Mais Deraedt écoutait à peine. Il était anxieux quant au sort de sa femme. La cousine garnit la table de mets et de boissons, invita son cousin à prendre place, mais l'infortuné Deraedt, le cœur gros, ne parvint à absorber aucun aliment.

— Et quelles nouvelles d'Antoine ? demanda Léonie.

— Le malheureux est là, à l'Yser, où la bataille fait rage… Que Dieu le protège !

— Je prierai pour lui… Nous ignorons ce que c'était la guerre, mais cette fois nous sommes édifiés.

— N'en crois rien, cousine, tu n'en connais nullement les affres et tu peux t'estimer très heureuse. C'était horrible ce que j'ai vu aujourd'hui ! Une hécatombe de blessés, des bras, des jambes coupées, des corps totalement éventrés, du sang partout…

— Oh, tais-toi !

— Oui, n'en parlons plus ! C'est une horreur !

Deraedt songea de nouveau à sa femme. Où était-elle en ce moment ? Irait-il à sa rencontre ?… Mais dans quelle direction

fallait-il se lancer ? Quel était le chemin qu'on avait fait prendre aux fuyards ? Et il était harassé, fourbu… la fièvre le tenaillait.

On frappa…

— Serait-ce elle ? cria Deraedt s'élançant vers la porte…

Ce n'était pas Séraphine.

C'était une parente, une petite cousine des environs de Dixmude.

— Vous n'avez-pas vu Séraphine ? demanda-t-il.

— Non… Ah, c'est Deraedt Vous êtes également ici ?

— Vous n'avez rencontré aucune personne de nos parages ?

— Je n'ai vu personne des vôtres, ni aucun de vos voisins. Il y a tant de fuyards, c'est une file interminable.

— Oh, c'est toi, Louise ! s'exclama Léonie…, Pauvre fille, tu as dû fuir également !

— Oui.

Et l'infortunée, une jeune fille encore ! éclata en sanglots.

— Viens bien vite, pauvre fille ! reprit Léonie compatissante ! Tu goûteras le repos ici. Assieds toi. Mais oui, laisse couler tes larmes, ça te soulagera.

Louise pleurait abondamment ; mais elle se calma.

— Nous sommes des nomades maintenant, se plaignit-elle.

— Quelles sont tes nouvelles ? demanda Louise dont la curiosité était éveillée… Prends une tasse de café, restaure-toi et raconte nous.

— Je boirai une gorgée de café, mais je ne saurais pas manger.

La fugitive de Beerst raconta alors ses aventures, sans cesse interrompue par les exclamations d'épouvante et d'indignation de Léonie.

— Les scènes qui se sont déroulées dans notre paroisse, ns sont pas à décrire… Je tremble encore en songeant à l'incendie de l'église et à la première bataille. Le fossé bordant la partie postérieure de la maison regorgeait de cadavres de soldats… Des bombes sillonaient l'espace sans interruption… explosaient avec un fracas assourdissant qui nous glaçait d'épouvante. Un canon se trouvait à côté de notre maison. Nos soldats, l'ayant découvert, lui envoyèrent des volées de mitraille à tel point que les Allemands durent se sauver avec leur mortier. Elles furent terribles les batailles à Tervaete, aux environs de Bruges. Et qui plus est, elles durent encore.

Bref, les Allemands se rendirent maîtres de Beerst.

— Et tu étais restée ? demanda Léonie, sur un ton de reproche.

— Nous ne voulions pas fuir… Nous ne pûmes nous résoudre à quitter la maison et nos biens. Notre cave n'était pas voûtée, elle n'avait qu'un vulgaire plancher en guise de plafond. Des soldats belges nous avaient conseillé d'y parquer des matelas. Si le plafond vient à s'effondrer, la chute des blocs de maçonnerie sera amortie, disaient-ils. Nous eûmes alors les Allemands. Ces gens-là ne s'annoncent pas en faisant tinter la sonnette ou en frappant

modestement à la porte, mais ils enfoncent les portes à coups de crosse de fusils. Ils entrèrent, et lorsqu'ils virent les matelas, ils dirent : « Ça va bien… il n'y a pas de danger » (« Das ist gut… kein gefahr »…) Ce fut alors uns ruée de soudards dans la maison. Il leur fallait du vin. Ils vidèrent 23 bouteilles. « Encore du vin crièrent-ils », « Je n'en ai plus, répondis-je. Mais ils allèrent en quérir eux-mêmes à la cave. Ils aperçurent un phonographe dans le coin de la chambre. « Fräulein » (Mademoiselle) dirent-ils alors en désignant l'instrument, « spielen » (jouer). Je m'y refusai. Il n'a pas joué depuis la guerre et il ne jouera pas maintenant, répondis-je. « Nein, nein… spielen ! » crièrent-ils, à nouveau. Je dus céder et je plaçai l'instrument sur la table… Et les soudards de se régaler au vin et à la musique !… Nous ne vîmes aucun supérieur. C'étaient de véritables abrutis qui se conduisaient de la sorte. À quelque temps de là nous abritâmes des fuyards dont la maison avait été incendiée : des hommes, des femmes, des enfants, il y en avait environ 25. C'est vous dire que notre habitation était très mouvementée. Certain après-midi un homme s'amène en courant chez nous et crie de vive voix que la ferme d'un de nos amis brûlait. Les Allemands y furent en un instant. « Was ist das », clamèrent-ils. Ce fut dit sur un ton qui aurait pu laisser supposer que nous entretenions des relations avec l'ennemi et que cet incendie était peut-être un signal convenu. Et savez-vous ce qu'ils firent ? Ils se saisirent de huit hommes dont deux de mes frères qui se trouvaient chez nous. Ils durent se poster les bras en l'air au pied d'un mur et les Allemands leur braquaient le revolver sur la poitrine. Les bourreaux lâchèrent alors quelques coups en l'air. Les malheureux otages en furent quitte pour la peur. Mais ces scènes sont terrifiantes. Il faut les avoir vécues pour être réellement édifié. Les femmes et les enfants pleu-

raient, imploraient, à genoux, se tordant les bras qu'on épargnât la vie du père, de l'époux. Moi, je gisais sur le sol, terrifiée, et je ne me suis relevée que lorsque les hommes furent rentrés dans la maison, amplement talochés par les soudards. « personne ne sort ! » crièrent-ils. Ils écrivirent sur la porte le nombre de personnes se trouvant à l'intérieur. Nous ne pouvions sortir ni faire du feu. Sur nos instantes prières il nous fut permis de quérir chez des voisins un peu de pain et deux berceaux pour des bébés…

Notre situation prit une nouvelle orientation.

Des Allemands entraient en coup de vent et disaient que nous devions partir. Nous demandâmes à pouvoir rester…

— Mais à quoi songiez-vous donc ! s'exclama la cousine Léonie. Parmi ces brutes !

— Oui, nous voulions rester… Nous ne voulions pas quitter nos biens, notre maison. Et si ces bougres ne nous avaient pas chassés, nous n'aurions pas bougé, quoique le toit ce fut effondré…

Mais nous fûmes chassés comme des bêtes, on ne nous donna même pas l'occasion d'emporter quelques brassées de vêtements, et, quant à la nourriture on ne nous en fournissait pas. « Allez, ouste ! » criaient-ils en leur langue… Je ne pus plus monter à l'étage… On ne nous accorda pas le moindre délai. Nous devions déguerpir. Il ne me fut même pas permis de mettre mes bottines ; « nein, nein », hurlaient-ils, et je fus mise dehors chaussée d'une paire de pantoufle trouées. Quant aux hommes, on les gratifia de coups de crosses de fusils… « Vous pouvez laisser la porte ouverte », dirent méchamment les soudards, nous allons nous fixer dans « notre » maison ».

La nuit tombait déjà… Nous ne savions où aller. Des coups de feu étaient échangés dans les champs. Comment nous avons échappé à tous les dangers qui nous menaçaient, je l'ignore. Nous marchions comme des vagabonds. Après une heure et demie de marche nous fûmes hors de la zone dangereuse. Nous frappâmes à la maison d'une connaissance où nous échouâmes… Voilà le calvaire que nous franchîmes. Quant aux autres fuyards j'ignore leurs tribulations, mais chacun d'eux a certes eu sa part des rudes épreuves. D'autre part, les soldats fouillaient les hommes, soi-disant pour les débarrasser d'armes éventuellement en leur possession, mais je crois plutôt qu'ils voulaient les délester de leur bourse, ainsi qu'il est arrivé à mes frères. Les Allemands savaient d'ailleurs parfaitement bien que nous ne portions ou ne détenions aucune arme. »

— Et où sont restés tes frères ?

— Ici en ville, chez mon oncle Théodore… et je venais vous demander de m'héberger chez vous.

— Mais certainement, mon enfant… Beaucoup de personnes ont également fui, ici, à Bruges, dans la crainte de batailles éventuelles… Mais on n'a tiré qu'un seul coup de canon en dehors de l'enceinte… Un Allemand a été tué. Mais la bataille a dû faire rage dans ta paroisse !

— Je suis heureuse que ni papa, ni maman en aient été témoins…

— Et quand as-tu quitté Beerst ? demanda Deraedt à la jeune fille…

— Avant-hier soir… Je suis restée chez ces connaissances jusqu'à ce matin et j'ai pris alors la route de Bruges, qui me présentait plus de sécurité.

— Tu as bien fait, ma fille, et tu resteras ici :

— Mais où reste donc Séraphine ! dit Deraedt.

— Patiente encore un peu… Elle sera peut-être ici, demain…

— Pourvu qu'il ne lui soit pas arrivé un accident…

— On ne se bat pas de ce côté…

— Non, mais ces Allemands sont peu recommandables…

— Ceux qui étaient chez nous étaient de viles brutes, d'infâmes bandits…

Deraedt manifesta le désir d'aller se coucher et il se mit au lit, mais son sommeil fut troublé et fiévreux.

Une foule de visions angoissantes lui excitèrent l'esprit ; il voyait les blessés à l'ambulance, entendait des gémissements dans le chariot qu'il conduisait, ou bien c'était son fils Antoine qui appelait au secours… Il reconnaissait sa femme, le péril la menaçait, il voulait s'élancer vers elle et il était figé sur place…

Il passa ainsi la nuit sans cesse tourmenté par d'épouvantables cauchemars ! Il se leva de grand matin plus fatigué que la veille. Il devait retourner à Ghistel avec son chariot.

— Je n'irai pas ; dit-il. Je me cacherai ici… Je ne sais d'ailleurs pas marcher. Je sens que si je dois encore faire un tel trajet, j'en mourrai…

Après avoir passé toute l'avant-midi dans des transes mortelles par rapport à sa femme qui ne venait pas, le malheureux fermier, malade, dut s'aliter.

La cousine Mélanie alla quérir le médecin.

— Il a une forte fièvre, dit-elle. Il lui faut un repos absolu.

Il écouta le récit détaillé de la femme à propos de Deraedt et dit :

— Cela ne m'étonne pas que la fièvre l'ait abattu. Veillez maintenant à ce que son repos ne soit pas troublé…

Le malade était pourtant très agité. Il appelait sa femme et son fils dans son délire, plaignait les blessés, croyait être à nouveau à la ferme ou marchant à côté de son chariot.

La journée s'écoula, mais la femme Deraedt n'arriva pas.

Des troupes et des autos passaient sans interruption par les rues de Bruges. La ville était secouée par le bourdonnement du canon et des aviateurs anglais jetaient des bombes autour de la station pour faire exploser les dépôts de benzine des Allemands.

La circulation aux environs et avec la Hollande était encore libre. Des fuyards de la région de l'Yser et de Roulers s'empressaient de franchir la frontière. C'était un exode intense d'hommes chargés de fardeaux, de femmes pleurantes, d'enfants fatigués, d'infortunés chassés de leurs biens, maintenant que la guerre était déchaînée dans la Flandre occidentale.

Deraedt était devenu un peu plus calme et dormait d'un profond sommeil.

La cousine Mélanie et Louise se relayèrent pour veiller à son chevet.

On en était au troisième jour de la fuite et la fermière Deraedt ne donnait pas encore signe de vie.

Où pouvait-elle être ?

On posait et reposait la question mais nul changement n'intervenait et on s'inquiétait davantage.

On éprouvait une foule de difficultés pour encourager le malade lorsqu'il appelait sa femme.

Le quatrième jour, dans le courant de la soirée, l'épouse Deraedt s'emmena.

— Dieu soit loué ! clama Mélanie, pleurant de joie.

— Où est mon mari ? demanda la fermière.

— Il est ici.

— Dieu soit loué !

— L'entends-tu… ne t'effraye pas car il est un peu malade.

— Blessé ?

— Non, non. Il est exténué de fatigue.

— Je suis malade aussi. En voilà des tribulations.

Deraedt s'était assis dans son lit.

— Tu es là… tu es vraiment là ? demanda-t-il tout ému. Oh, je suis heureux cette fois et toutes mes souffrances endurées se dis-

sipent à présent.

La fermière était harassée. Elle narra pourtant ses mésaventures… elle ne pouvait garder le silence… elle devait soulager son cœur.

Lorsque nous fûmes séparés, dit-elle, un soldat nous accompagna. C'était un homme compatissant qui plaignait les fuyards. Il porta nos paquets et lorsque nous fûmes en dehors de la zone dangereuse, il nous souhaita bon voyage. Il n'en fut rien, pourtant. Nous allâmes jusqu'à Vladsloo où nous fûmes arrêtés par des militaires qui nous enfermèrent dans une petite maison. Nous étions là 35 personnes, hommes, femmes et enfants, enfermés dans une petite chambre, où il n'y avait quasi pas de ventilation. Nous y restâmes pendant trois jours.

— Et pourquoi ? demanda Deraedt.

— Nous l'ignorons encore. On ne vous fournit pas des explications, ils agissent et il faut obéir. Ils y introduisirent un pauvre bourgeois qu'ils accusaient d'avoir tiré et ils disaient qu'on le fusillerait.

« Kaput ! Kaput ! » criaient les soldats. Ils poussèrent le malheureux contre le mur et ils se préparèrent à le fusiller. L'infortuné suppliait qu'on le laissât vivre. « Ayez pitié des miens ! disait-il. Que feront-ils, les malheureux, lorsque je ne serai plus. Et ma femme qui porte un bébé dans son sein ! De grâce, par pitié, ne me tuez pas ! Je suis innocent »

Le malheureux ne cessa d'implorer et de supplier. Ils lui donnèrent encore quelques giffles et quelques coups de poing, mais ils ne l'exécutèrent pourtant pas. Nous n'avions pas à manger et

on ne nous fournissait aucun aliment. Des porcs couraient le long du chemin et on demanda l'autorisation aux soldats pour en créner un. Ils nous accordèrent la permission et nous pûmes enfin manger un morceau de viande…

— J'ai encore le frisson lorsque je songe aux trois nuits que j'ai passées dans cette chambre avec ces enfants qui pleuraient, qui faisaient leurs besoins, parmi toutes ces personnes, ces haleines… j'en suis encore malade en ce moment… Nous dûmes partir ce matin… C'est alors que j'ai erré vers Bruges.

— Quelle responsabilité qu'ils endossent ces Allemands ! dit le fermier Deraedt, indigné. C'est infâme et lâche de faire endurer un tel martyrologe à un peuple…

Ce n'était pas tout car on apprendrait encore bien davantage. Des amis et connaissances avaient été fusillés comme francs-tireurs, quoiqu'ils n'avaient commis d'autre fait que celui de se cacher pour les hordes étrangères.

Mélanie, engagea la femme Deraedt à se coucher. Il devait restaurer ses forces.

Le couple partit deux jours plus tard pour la Hollande, tâchant de regagner la région de l'Yser par l'Angleterre et la France, mais, cette fois, derrière le front, car leur cœur les poussait vers leurs enfants… les filles enfuies et le fils soldat…

Ils ne purent heureusement pas voir l'infortuné blessé que Verhoef venait d'arracher à la mort.

Bruges regorgeait toujours de soldats.

Des troupes fraîches sortaient en chantant par les portes de la ville.

On y rentrait des mutilés, des malades, des blessés.

Maintes fois, un cortège funèbre s'acheminait vers le cimetière… Des militaires accompagnaient quelques cercueils… et le peuple savait que dans l'entretemps des jeunes vies s'éteignaient à l'hôpital…

Les Allemands occupèrent aussi le littoral, Blankenberghe, Heyst, Knocke. Les frontières furent bientôt fermées et peu de temps après on introduisit le système des passe-ports.

11

Les Allemands bombardaient toujours la malheureuse ville de Dixmude.

Àmesure que les bombes et les obus détruisaient systématiquement la ville, M. Lievens, Berthe et Pélagie s'abritaient à la cave où l'antiquaire avait transporté la majeure partie de ses trésors.

Dès qu'une accalmie se fit, le trio remontait à l'étage pour se vouer aux soins de soldats blessés ou à ceux d'infortunés fuyards harassés de fatigue.

Ils s'habituèrent à braver le danger, à faire face à l'immense brasier et au crépitement des flammes. Le hurlement, le bruissement, l'explosion et le fracas des bombes et des obus ne les inquiétaient plus… En maintes occasions ils défiaient la mort et cir-

culaient au dehors pendant qu'une grêle de projectiles s'abattait sur la ville.

Quant à nos soldats, ils tenaient tête et continuaient valeureusement la lutte contre un ennemi débordant.

On ne passerait pas !

Ils attendaient les secours et faisaient montre d'une admirable fidélité à l'ordre donné, quoique le dernier lopin de terre qu'ils défendaient était trempé de sang.

Les premières rescousses alliées étaient enfin arrivées : il y avait une brigade de fusiliers marins qui avait livré bataille à Quatrecht et à Melle et 1500 cavaliers Algériens qui apparurent le 19 octobre à Oudecapelle.

C'était insuffisant.

Dans l'entretemps, les Belges luttaient devant Dixmude : les 11 et 12 régiments de ligne soutenus par les 31, 32 et 33 batteries d'artillerie, faisaient des efforts surhumains, ils avaient conscience de l'importance de leur tâche, ils ne ployeraient pas pour les hordes barbares, ils lutteraient jusqu'à la dernière goutte de leur sang, Dixmude serait sauvé.

Quant aux bourgeois restés dans la ville, ils avaient foi en leurs soldats…

— Dixmude résistera à ces maudits Allemands, certifiait Lievens chaque fois qu'il échangeait quelques mots avec une connaissance. Ils peuvent détruire la ville, mais ils ne la prendront jamais !

Il était cependant profondément attristé en songeant à la destruction de la vieille petite ville chérie, son cœur était gonflé et, assis au milieu de ses antiquités, il pleurait souvent comme un enfant.

On vécut des jours et des nuits terrifiantes, on ne goûtait plus aucun repos et le système nerveux était ébranlé.

Berthe faisait montre d'un calme remarquable.

Il y avait des moments où son cœur se contractait en songeant à son fiancé, mais sa foi reprenait toujours le dessus.

. . . . . .

On avait de nouveau vécu une longue nuit d'angoisse.

— Allons voir ce que ces barbares ont encore détruit, dit M. Lievens, en se levant.

Berthe s'était enfin endormie. Pélagie préparait le déjeuner.

Lievens ouvrit la porte et jeta un coup d'œil dans la rue.

Tout à coup la maison fut secouée jusqu'en ses fondations…

Berthe se réveilla…

— Papa ! cria-t-elle.

Elle avait entendu un cri déchirant…

— Restez, ne quittez pas ! c'est une bombe qui s'est abattue sur la maison ! clamait Pélagie qui était tombée à la renverse.

Mais la jeune fille s'élançait dans l'escalier et courut dans le corridor.

— Papa ! papa ! hurlait-elle.

Mais elle ne voyait que du sang partout…

Elle en gagna le vertige et s'affaissa d'épouvante, ne cessant d'épancher sa douleur.

Pélagie l'avait suivie.

— Mon Dieu… est-ce ça mon maître ? clama-t-elle.

Elle alla jusqu'à la porte et s'élança sur la rue en criant…

— Papa, papa…, répétait Berthe en pleurant.

Elle se leva… regarda à nouveau…

Elle ne voyait que des lambeaux de chair… du sang… un corps déchiqueté.

Un shrapnell avait éclaté en cet endroit et l'infortuné Lievens avait été réduit en bouillie…

Berthe retrouva la tête inerte… Elle vit la face livide de son père chéri et son amour et sa pitié la rendirent forte… plus forte qu'on aurait pu supposer une jeune fille dans une situation si pénible.

— Papa, mon pauvre papa… ! pleurait-elle, s'agenouillant dans la rue.

Elle embrassait la figure… la tenait collée contre la sienne… Ses larmes se mêlaient au sang… Ses lèvres en étaient colorées.

Aucun secours ne vint et Pélagie ne rentrait pas.

— Oh, papa, mon pauvre papa… fallait-il que tu meures ainsi… Mais je ne te quitterai pas, je ne fuirai pas, tu ne me fais pas peur…

Elle se leva titubante et alla chercher de l'eau et un linge. Elle lava la figure et vit toute la tête criblée de balles.

— Pauvre père…, moi qui t'aimais tant… répétait-elle sans cesse en extrayant les balles de la chair et en lavant les plaies… On la soumettait à une rude épreuve…

Mais Berthe était consciente de son devoir envers son père…

Elle parvint à maîtriser ses nerfs et à trouver la force requise pour accomplir, presque calme, sa tâche cruelle.

— Mon Dieu… est-ce ça M. Lievens, dit une voix.

Un prêtre s'était approché… C'était un père rédemptoriste… Il avait vu la jeune fille et il s'était empressé d'accourir.

En voyant vaguement cette scène dans la rue déserte, il avait supposé que c'était peut-être un blessé qu'il fallait aider.

Mais, il regardait maintenant, plein d'épouvante, ce corps cruellement mutilé et il bégaya d'une voix plaintive :

— M. Lievens… oui, c'est bien M. Lievens…

— Mon pauvre père ! dit Berthe en pleurant…

— Et vous…

— Je dois aider mon père… Je ne puis pas le laisser, seul.

— Rentrez plutôt et laissez-moi…

— Vous voulez m'aider, mon père ? Oh, je vous remercie du fond du cœur, vous êtes bon. Mais, de grâce, ne me renvoyez pas… je reste avec lui… je suis son enfant… je ne fuirai pas…

Elle embrassait à nouveau la tête meurtrie et la baigna de ses larmes…

Il était impossible de transporter le corps à l'intérieur de la maison. Ce n'était plus qu'un amas de chairs pantelantes… et un paquet d'intestins… Il n'y avait que la partie supérieure de la tête qui tenait encore ensemble.

— Qu'allons-nous faire ? dit Berthe se relevant. Pauvre père !

— J'irai chercher un drap de lit, dit doucement le R. P.

— Oui, un drap de lit… un drap de lit, pour papa… Quelle mort atroce… murmurait la jeune fille hébétée.

Mais elle recouvra son calme et rentra dans la maison.

Elle en ressortit avec un drap de lit et elle aida le prêtre à y déposer les chairs palpitantes.

— Fermons le paquet à l'aide d'épingles, chuchota l'ecclésiastique.

— Oui… oh, mon pauvre papa, c'est terrible de mourir ainsi. Mais je ne te quitterai pas… je ne fuirai pas… Épingler, n'est-ce pas, mon père ?

— Oui, c'est la meilleure solution.

La jeune fille rentra dans la maison et y alla chercher des épingles. Elle voulait également aider à cette besogne.

— Mais je dois encore lui dire adieu, une dernière fois, murmura-t-elle.

Elle s'agenouilla près des restes de son père, lui ferma les yeux et lui baigna la figure de ses larmes en l'embrassant.

Elle aida alors le prêtre à la dernière tâche.

Ils étaient toujours seuls. Nul œil humain, ne voyait cette scène lugubre. La rue était déserte. Et ceux qui n'avaient pas encore quitté la ville, étaient blottis dans les caves, car les obus éclataient sans interruption dans la ville, effondrant des toits et abattant des murs, mais ceux qui soignaient le mort n'y prêtaient pas attention, n'y songeaient pas, restaient insouciants au milieu du danger, défiant la mort sans le savoir.

Ils transportèrent le paquet macabre dans la maison.

Le prêtre priait à haute voix. Berthe pleurait. Elle n'aurait pu proférer aucune prière, mais elle était heureuse que le religieux ne tarissait pas.

— Il vous faudra quitter la ville, mademoiselle, dit-il. Avez-vous de la famille aux environs ?

— Quitter la ville !…

— Certainement.

— Et papa… Ah, oui, je ne dois plus rester pour lui. Oh, papa, si tu m'avais écoutée ! Pourquoi n'as-tu pas fui… Tes antiquités !… Mais non, papa, je ne t'en fais aucun grief… je n'en parlerai même plus, tu fus toujours si bon, si noble. Non, je ne peux pas t'abandonner. Laissez-moi rester, je préfère rejoindre mon père dans la tombe…

— Et le lieutenant Verhoef, dit doucement le religieux.

— Oh, mon Dieu, oui Paul… oh, Paul, oh, s'il était ici !

— Songez à lui, et quittez la ville ! Je vous accompagnerai tantôt par delà l'Yser.

— Et papa ?

— Nous enterrerons l'infortuné Monsieur Lievens…

— Je partirai, mais pas encore maintenant… laissez-moi encore un peu ici, ne l'enterrons pas si vite… non, mon père…, attendons encore un peu…

— Et si vous subissez le même sort… Avez-vous songé au lieutenant Verhoef.

Du coup, Berthe, désirait ardemment voir son fiancé, goûter ses consolations, son aide, son amour.

Son père était mort, Pélagie s'était enfuie… Maintenant elle était seule et abandonnée…

Il ne lui restait plus que Paul.

Il était lui aussi, au milieu du danger, la mort pouvait le frapper, un sort semblable à celui qui faucha son père, pouvait lui être réservé…

Elle voulait le voir maintenant, lui parler… entendre sa voix, le regarder dans les yeux… goûter ses consolations.

Elle se sentait si seule, si abandonnée.

— Oui, je partirai, mon père, dit vivement Berthe. Mais enterrons-le d'abord.

— Je remplirai cette tâche.

— Accomplissons la, ensemble, mon père.

— Mais…

— Ne craignez rien, je n'ai pas peur… préparez la fosse dans le jardin… oui, dans le jardin où il se plaisait tant, où il aimait d'écouter religieusement le son des cloches. Oh, mon pauvre papa… Creusez toujours, mon père, je prierai dans l'entretemps… Voudriez-vous aussi soigner pour un cercueil ? Je resterai pendant ce temps là avec papa.

— Mais, si vous partiez immédiatement.

— Oh, ne me chassez pas, mon père. Je ferai mon devoir jusqu'au bout… il fut toujours si bon pour moi. Creusez la fosse et laissez-moi prier.

Étonné, le religieux s'éloigna.

Il chercha une bêche, traça une croix et signa la terre.

Le canon tonnait.

Berthe priait… Elle bredouillait plutôt ; elle pleurait, elle citait le nom de son fiancé. Elle appelait son père, retirait une couple d'épingles du drap mortuaire, regardait la figure blême et l'embrassait…

Elle se laissa alors tomber sur un canapé… et pleura abondamment.

Parfois elle se relevait et criait dans son désespoir :

— C'est trop cruel, c'est terrible !... Ce n'est pas vrai. C'est un songe, un cauchemar... Papa, papa, où es-tu ?...

Mais soudain elle voyait le mort et elle se couvrait alors la figure des mains. Berthe alla chercher de l'eau bénite dans sa chambre, elle en aspergea le drap funèbre et la figure du défunt à l'aide d'un rameau de buis, après quoi elle s'agenouilla et pria en pleurant...

. . . . . .

Le religieux travaillait d'arrache-pied dans le jardin.

Le canon tonnait toujours et les bombes continuaient leur œuvre de destruction.

La fosse fut bientôt suffisamment spacieuse.

L'ecclésiastique alla aussitôt en ville, chez un croque-mort pour y acheter un cercueil... s'il y en avait encore...

Un quart d'heure plus tard, il rentrait accompagné d'un civil qui l'aidait à porter la caisse.

On ne voyait aucun badaud.

La ville n'était pourtant pas déserte ; il y avait encore des habitants blottis dans les caves, ignorants du drame qui venait de se passer ici, mais exposés aux mêmes dangers.

Qui donc pouvait prétendre être à l'abri de tout événement fatal en ce moment, où la Mort fauchait sans interruption ?

Les hommes déposèrent le cercueil dans le corridor...

La maison tremblait...

— Faut-il encore aider ? demanda l'homme qui accompagnait le religieux.

— Vous m'obligeriez en me donnant un coup de main…

Berthe était agenouillée près du mort…

— Mademoiselle, dit l'ecclésiastique tout ému, allez-vous reposer plutôt… L'ami et moi nous rendrons les derniers honneurs à votre père.

— Non, non, je veux aider à la tâche… La fosse, est-elle prête ?… Et le cercueil est-là ?…

— Oui…

— Allons alors…

La jeune fille jeta un dernier regard sur la figure du défunt et épingla le drap.

— Je vous aiderai, dit-elle au prêtre, je serai forte… C'est mon devoir, c'est mon devoir filial. Papa fut toujours si bon pour moi… Venez…

On apporta le cercueil dans la chambre. Berthe se laissa alors tomber à genoux devant le canapé et enfouit sa tête dans un coussin, cependant que son corps était agité par des soubresauts.

Elle ne pleurait plus, elle hurlait.

Le religieux fit un signe à son aide. Ils déposèrent vivement le mort dans le cercueil et le portèrent au jardin.

— Nous n'avons pas de cordes, dit le croque-mort.

— Laissons glisser lentement… oui, ainsi, murmura le prêtre. Hâtons-nous qu'elle ne voie rien.

Mais Berthe arrivait déjà.

— Laissez-moi vous aider, dit-elle… Pauvre papa, je dois donc te quitter ?

— Je réciterai les prières, dit le religieux.

Ce fut une scène poignante au milieu du jardin qui témoignait encore d'une riche nature et qui faisait merveille avec sa profusion de fleurs cependant que le canon tonnait et crachait la mitraille.

Berthe cueillit une brassée de fleurs et les laissa doucement choir dans la fosse, c'était le dernier témoignage de son amour filial.

— Requiescat in pace, dit le prêtre en terminant son oraison.

Il voulut conduire la jeune fille à l'intérieur de la maison.

Elle ne pouvait pas assister à l'ultime besogne, le comblement de la fosse.

Berthe se laissa emmener comme un enfant. Rentrée dans sa chambre, elle tomba comme une masse sur le canapé, et rompue de douleur, elle éclata en sanglots.

Le civil s'en alla et le religieux emplit le tombeau de terre molle.

Au moyen de deux planchettes il confectionna une croix, la planta sur le tertre et s'agenouilla pour réciter une dernière prière, après quoi il rentra dans la maison.

— Consolez-vous, mademoiselle, votre père est aux cieux, dit-il… Il mourut en martyre… Reposez-vous un peu maintenant, mais descendez plutôt à la cave.

— Je ne crains rien, mon père… et ne me préoccupe plus des bombes.

— Songez à M. Verhoef…

— Mon Dieu, oui… Paul… Oh, s'il était ici !

— Allez à la cave… et je vous conduirai tantôt hors de la ville, dès que le bombardement aura cessé… Venez maintenant…

Berthe obéissante, ou plutôt, n'ayant plus aucune volonté, se laissa emmener…

Mais Pélagie revint…

Elle était toute honteuse.

— Mademoiselle Berthe, dit-elle à voix basse, j'ai fauté en fuyant, mais j'étais folle de peur. Je ne savais plus ce que je faisais… J'ai couru jusqu'au Haut-Pont. Mais me voici de retour.

— Oh, Pélagie… mon papa… que c'est cruel.

— Où repose monsieur ?

— Nous l'avons déjà enterré… dans le jardin, Pélagie.

— Et moi qui me suis enfuie. Quelle journée ! Tous ces incidents se sont succédés avec une telle rapidité. Pauvre maître, il était si bon, si affable.

Le religieux était heureux que Berthe avait cette nouvelle compagne.

— Je reviendrai tantôt pour vous aider, dit-il en quittant vivement la chambre.

Berthe passa du calme à une nervosité saturée pour se plonger après dans une violente crise de larmes qui la calma à nouveau.

Le prêtre revint dans le courant de l'après midi.

— Votre douleur s'est un peu atténuée, dit-il. Partons maintenant.

— Partir ! dit Berthe toute attristée…

Il y a quelques jours elle suppliait son père de quitter la ville et maintenant elle était alarmée en présence de cette expectative.

Elle éprouvait un chagrin cuisant à devoir se séparer de son père.

— Oui, partons, dit Pélagie. Dixmude n'est plus qu'un enfer. Fuyons à Oostkerke chez votre cousine et nous verrons ce qui nous reste à faire.

Et Berthe partit, soutenue par le religieux et la servante. Elle vacillait comme un enfant.

Elle ne voyait rien… son œil était hagard et vitreux. Ni les ruines, ni les incendies, ni les fuyards ne l'impressionnaient.

Elle ne parlait pas. De temps à autre elle prononçait le nom de son père et c'est ainsi qu'elle quitta sa ville natale.

Le temps n'était pas bien loin que, toute gaie, elle franchit le même pont en bicyclette.

Le pont de l'Yser était devenu la limite d'une ville angoissante de l'Yser où la mort triomphait et où la destruction ne se lassait pas de sa tâche infâme.

Le calme ne dura pas longtemps. L'airain cracha à nouveau la mitraille… Le même soir la maison de M. Lievens s'effondrait et un tas de décombres couvrit le trésor d'antiquités pour lequel l'infortuné M. Lievens sacrifia sa vie.

Et il ne fut pas le seul qui succomba dans des circonstances analogues, car ils sont nombreux les habitants de Dixmude qui vécurent un douloureux calvaire.

« La fuite en Égypte » c'est ainsi que notre peuple dénomme l'exode de la population des zones dangereuses.

L'« histoire sainte » nous a toujours impressionnés ; on l'apprenait à l'école, on en lut des commentaires dans des livres, on la voyait dans les églises représentée par des tableaux de maîtres belges.

Saint Joseph et la Vierge Marie, évitant le danger et fuyant en Égypte.

Et on en faisait une comparaison en voyant le peuple belge fuir le sol natal, le sol, qui les vit naître, le sol qui les berça, le sol qui les nourrit, vers la Hollande, l'Angleterre ou les belles et superbes régions hospitalières de la France.

C'est ainsi, que l'expression « La fuite en Égypte » s'est vulgarisée.

Nous avons été témoins de cet exode dans les bourgs, hameaux et villages du Limbourg, lorsqu'en août les Allemands

poursuivaient leur marche en avant, après avoir conquis la Cité ardente qui vient d'être ornée de la Légion d'honneur de la part de notre sœur la France ; nous nous trouvions dans le dernier train bondé de fuyards, qui quitta la malheureuse ville de Louvain. Qui donc n'a pas vu la fuite d'Anvers bombardé ?

Mais à Dixmude la fuite était encore plus poignante et ils étaient légion ceux qui s'obstinaient à rester sur place, parmi leurs maisons et leurs biens.

Une lettre représente mollement la douleur de la petite ville martyre.

J'ai tenu à la reproduire… C'est une page de l'histoire douloureuse de notre peuple, c'est une voix qui émane de la patrie sanguinolante.

L'auteur de la missive habitait à Eessen, à 2 Km. de Dixmude.

Elle était libellée en ces termes :

« Le 15 octobre s'amenèrent chez moi deux chasseurs auxquels je servis de la bière. Ils me dirent que la situation était critique et que le meilleur parti que nous avions à prendre était de suivre les troupes en retraite. Je voulus aller à Vladsloo, mais les soldats belges m'interdirent le passage. (Vladsloo est situé un peu plus à l'Est.)

« Qu'allez-vous faire, là-bas ? demandèrent-ils.

« Vous courez dans les bras de l'ennemi.

Ils ne laissèrent pourtant passer aucun civil, de crainte que les Allemands auraient pu contraindre ces gens à leur fournir des renseignements concernant nos troupes.

Nous dûmes prendre la direction de Dixmude ; les habitants de Vladsloo furent également évacués dans cette direction. Je voulais me rendre à Vladsloo parce que mon père habitait à proximité de cette commune. Je n'ai encore aucune nouvelle jusqu'à ce jour de mon père, mes sœurs et des autres membres de ma famille. L'incertitude est pénible mais on s'exerce à la patience.

Je suis donc parti à Dixmude avec ma femme c'est à dire à environ une demie heure de ma maison et nous estimions être suffisamment éloignés pour nous trouver à l'abri.

Le lendemain, les Allemands commencèrent le bombardement de Dixmude. Nous nous abritâmes ainsi qu'une douzaine de personnes dans les caves voûtées de la brasserie de la veuve Van Hille.

Nous y restâmes, car nous reçûmes de bonnes nouvelles. On racontait que les Allemands avaient été refoulés.

Le dimanche s'écoula relativement calme ; le lundi on se battait à Nieuport, et plus près, à Keyem et à Beerst. Par le soupirail nous pûmes voir l'incendie de l'église de Beerst, celui du moulin et de la ferme de M. Ch. Biervliet. Beaucoup d'habitants de cette commune s'amenèrent alors à Dixmude ; d'autres restèrent et peu de temps plus tard les Allemands les expédièrent vers l'Est. Ces fuyards nous racontèrent que les Allemands étaient refoulés — ainsi que nous en avions déjà reçu avis — ce qui fortifia notre espoir.

Ce fut en vain… car le mardi matin le bombardement recommença plus intense ; ce fut un ouragan de fer qui s'abattit avec une rage féroce ; c'était un bourdonnement, un hurlement qui

nous faisait supposer, que la fin du monde s'annonçait. Nous étions toujours tapis dans la cave.

Vers le soir, la brasserie de M. Rabau, la maison des notaires Pollet et Van Bloere, celle de M. C. Damman tué par un obus depuis samedi, flambaient.

Le mercredi : l'église et presque toutes les maisons environnantes, la moitié de la rue Kieken, (Bellevue, le magasin de ferraille Wyllie, Quantannens, E. de Schoecht, Ch. Vermeersch) ainsi que la lignée de maisons de Cocarde jusqu'à chez MM. Cappoens, devinrent la proie des flammes !

Le jeudi, le feu était à nouveau de notre côté. La maison de M. Gustave De Breyne fut d'abord incendiée par un obus, puis ce fut au tour de l'auberge du « Perroquet » et de la rangée de maisons allant depuis celle de M. Van Damma jusqu'à et y compris celle du père Boury, qui y perdit tous ses biens. Il est impossible de décrire l'impression qu'on ressent ! C'est horrible !

Être ainsi accroupis dans une cave et observer le brasier de toute une ville en flammes, pendant que le canon hurle, que les obus et les bombes tombent comme de la grêle avec un fracas épouvantable, qu'on entend la fureur des flammes et l'effondrement des maisons et qu'on respire sans cesse cet air de feu, on se croit réellement transporté dans l'enfer de Dante !

Il n'y eut aucune trêve, aucune intermittence, dans le bombardement de Dixmude.

On ne pourrait croire quel lamentable aspect présente actuellement la gentille petite ville de jadis.

Te rappelles-tu l'église dont nous étions si fiers pour ses trésors, la gloire de la région ! Et le superbe jubé, dont on fit enlever l'orgue, de crainte que son tremblement ne l'endommagea. Encore quelques bombes et ce merveilleux trésor sculptural, qui ressemble à de la dentelle, ne sera plus ! Ce qui est advenu du Jordaens qui ornait l'église, je l'ignore ; je présume qu'on l'aura mis en sûreté.

Bataille de Keyem.

Les dommages causés à Dixmude sont inestimables !...

Ce n'est que le 20 octobre que nous avons pu quitter la ville, après avoir séjourné pendant 12 jours dans la cave.

Nous avons hissé sur une charrette le père et la mère B..., pauvres vieux dénués de toutes ressources et nous avons franchi le pont du Marché aux Pommes, qui a beaucoup souffert de la mitraille. L'auberge Au Passeur gisait au milieu du Marché aux Pommes et nous avons eu toutes les difficultés imaginables pour continuer notre chemin parmi toutes ces ruines éparpillées. Ce n'était pourtant qu'un début...

Sur la digue des Saules, un rempart de poutres, de quartiers de briques et de pierres de taille entravaient la circulation. Il nous fallut plus d'une demie heure de travail avant que nous nous eûmes frayé un passage. Une vingtaine de mètres plus loin, c'était la même chose.

Rompus de fatigue et littéralement trempés de transpiration nous arrivâmes enfin aux Lindekens. Les obus y avaient creusé des entonnoirs d'au moins cinq mètres de diamètre et de deux mètres de profondeur.

Nous étions de nouveau en panne.

Un brave soldat vint à notre aide. Il prit la femme B… comme un enfant et la porta par delà les endroits dangereux. « Et, maintenant, c'est au tour de bon-papa » dit-il en riant. « Oui, mon ami, c'est la guerre, nous devons tous être courageux ». Dans l'entretemps, je luttais avec la charrette que je parvins enfin à faire franchir les obstacles. Nous continuâmes notre chemin. Au Haut-Pont nous pûmes heureusement passer quoique l'eau baignait notre « auto ».

Je dus souffler un instant. Si on m'eut présenté 100 francs pour lever du sol, un fardeau de 10 kilos et le poser sur la charrette, j'eus certes essayé, mais je n'aurais pas réussi.

Nous avions mis une heure et demie pour faire ce trajet de dix minutes. C'est vous dire que cela n'allait pas à l'aise.

Mon repos fut de courte durée. On disait que nous avions déjà resté trop longtemps à Dixmude. C'était vrai, mais il faut convenir qu'on tient pourtant à sa maison et à ses biens, n'est-ce pas ?

Et notre caravane se mit à nouveau en mouvement ! Arrivés à la Barrière nous dûmes suivre trois soldats à cheval, qui nous conduisirent à Furnes le long du chemin de fer, où notre charrette s'enfonça à plusieurs pouces de profondeur dans les cendres. Nous atteignîmes ainsi Oostkerke et arrivâmes à Furnes par Eggewaerts-Capelle.

Notre petite troupe s'était accrue entretemps. Des femmes et des enfants pleurant de fatigue, nous accompagnaient, mais on ne pouvait relayer en présence du danger.

C'est ainsi que nous quittâmes Dixmude.

« Nous sommes assez loin, maintenant » pensions-nous en arrivant à Furnes.

Il n'en fut rien, car bientôt les Allemands bombardaient également cette ville d'un endroit camouflé aux environs.

je n'avais nulle envie de me blottir à nouveau dans une cave. Mais je ne voulais pourtant pas quitter la Belgique, et nous nous retirâmes plus au sud, à Hoogstade (entre Furnes et Ypres) où nous sommes encore.

Nous n'oublierons pas noire « fuite en Égypte », vous pouvez me croire.

Pourvu que le jour naisse enfin où nous aurons l'occasion d'aller constater ce qui nous reste !

D'après ce que nous, apprenons, un revirement est imminent, parce que de puissantes tentatives sont entreprises pour refouler les Allemands.

Àplus tard, donc, et dans l'espoir de nous revoir bientôt.

Une autre lettre cite des noms d'habitants de Dixmude malades et infirmes, qui durent s'enfuir et qui succombèrent à Furnes ou dans quelque village des environs. Le voyage cruel, le désespoir quant à leurs maisons détruites, l'angoisse… toutes les douleurs morales avaient écourté leur vie.

Mon cœur déborde, lorsque je songe à Dixmude. La petite ville est anéantie et ne sera jamais plus restaurée. L'art et l'antiquité ne se laissent pas restaurer.

12

L'ancien petit village de Pervyse offrait un triste coup d'œil.

On n'y voyait plus que des maisons délabrées et détruites et un amas de ruines. La tour de l'église était inclinée et très mutilée, le temple même était miné et des massifs murs du cloître ne restaient plus qu'une multitude de gigantesques brèches.

Les morts eux-mêmes étaient troublés en leur repos. La mitraille avait éventré les tombes au cimetière où gisaient en un amas confus, des ossements, des crânes, des débris de cercueils, des pierres tumélaires et des cloisons métalliques tordues…

Le lieutenant Verhoef vit la ruine du village qui lui était si familier et cette destruction fut pour lui le symbole de la violation de la patrie. Tout ce qu'il aimait et adorait était en ruines ou vacillait pour s'effondrer dans quelques instants !

Le canon tonnait sans trêve et continuait son œuvre dévastatrice.

— Et Berthe qui ne donne pas signe de vie ! dit-il anxieusement.

C'était toujours la même incertitude poignante…

Où était sa fiancée ? Lievens s'était-il décidé à fuir ? Ou bien défiait-il toujours le danger avec Berthe, par idolâtrie pour ses antiquités ?

Le lieutenant n'avait pourtant pas la latitude de songer longtemps à ces choses.

Il fallait avoir l'œil et l'oreille au guet dans cette lutte formidable.

Le centre des positions belges était à nouveau vivement bombardé.

C'était une pluie continue d'obus et de grenades… une pluie de feu… Les hommes cherchaient à s'abriter un peu à la bonne fortune… Les éboulements étaient fréquents dans les tranchées et les ensevelis déployaient toute leur énergie pour sortir des hécatombes.

Tout à coup, Verhoef vit un civil, un vieillard qui courait fou de terreur sous la mitraille…

— Par ici ! cria le lieutenant effrayé.

Mais le vieillard n'entendit pas… Il courait les bras en l'air et s'enfonça soudain dans un fossé…

L'eau gicla…

Nul ne put sauver l'infortuné…

Courir au fossé, était courir à la mort…

Le vieillard ne désirait pourtant pas qu'on le secourût. C'était un habitant de Schoorbakke qui n'avait pas voulu fuir… Transi de désespoir et d'épouvante, fou de terreur, il mettait une fin à sa vie…

Les Allemands entreprirent soudain une nouvelle attaque. Nieuport était tellement bombardée que les convois d'ambulances ne savaient plus circuler en ville.

Les Allemands assaillaient les tranchées belges de St-Georges.

Ces mouvements n'avaient pourtant d'autre but que de soustraire le centre à l'attention des nôtres.

Le violent bombardement dans la direction de Pervyse que nous signalons ci haut refoula entretemps les Alliés, et les Allemands profitèrent de cette retraite pour lancer de l'infanterie vers le remblai du chemin de fer. Ils gravirent la côte, derrière laquelle se trouvaient des tireurs d'élite belges et algériens.

— Nous nous rendons ! criaient les Allemands.

Mais les Algériens et les Belges n'ajoutant aucune foi à ce désir, tiraient sans cesser et peu d'ennemis échappèrent.

On trouva les fusils chargés à côté des cadavres.

De nouvelles troupes tentèrent un deuxième assaut.

Le remblai était illuminé par une mer de feu et de flammes. Les nôtres eurent un moment d'hésitation.

C'était un feu infernal. Poussant des cris de douleur et de détresse, des soldats roulaient au bas de la côte… cependant qu'une grêle de grenades s'abattait avec fureur. Mais les officiers virent le danger. Le rempart devait être maintenu… Si on cédait…

Il fallait éviter la catastrophe à tout prix. Le retranchement devait rester nôtre.

Verhoef aussi concevait le danger de la situation.

— Coûte que coûte ! criait il. Aucun Allemand ne peut franchir le remblai… Les voilà… Défendez votre sol, défendez la patrie ! C'est notre dernier recoin ! À mort les intrus !…

Il était debout, faisant fi du danger, ne songeant qu'au devoir.

Il désignait l'ennemi.

Soudain il s'affaissa.

— Berthe ! entendit-on… Puis après : Hardi les gars !

Il voulait se relever, mais il tomba à la renverse, glissa le long de la pente et vint rouler parmi les morts et les blessés.

Mais les Belges fauchaient les Allemands sans discontinuer… Le remblai était jonché d'uniformes gris. Les officiers aiguillonnaient les assaillants. Leurs menaces furent vaines. Une nouvelle trouée béante fut pratiquée dans le tas… et les survivants dévalèrent la pente par dessus les morts et les blessés.

Les Allemands n'abandonnèrent pourtant pas la lutte.

De nouvelles troupes étaient lancées sans cesse dans le feu.

Mais soudain les Algériens et les Belges sautant par dessus le remblai firent une poussée formidable à l'aide de leurs lances et des baïonnettes.

La contre-attaque avait lieu.

Ce fut comme un flot furieux roulant dans la plaine.

Le choc fut terrible. Ce fut un engagement cruel qui se déroula… Les Alliés remportèrent la victoire. Mais nos morts et blessés gisaient parmi les cadavres et les mutilés ennemis. Les Allemands qui échappèrent à l'hécatombe meurtrière, s'enfuirent.

Le remblai nous resta.

Mais l'ennemi reviendrait avec des forces supérieures.

— Les Alliés firent alors appel à un nouvel allié… L'eau !

On était ici au pays des polders, des digues, et des canaux, des moulins à eau et des écluses.

Nous noyerons le pays plutôt que de le céder ! telle devint la devise des Belges.

Les Allemands eurent vent du plan des Alliés de submerger la vallée de l'Yser et ils voulurent tenter un effort suprême pour se frayer un passage avant que le plan de l'adversaire fut exécuté.

Àcet effet on lança une brigade d'infanterie wurtembourgeoise dans le feu. Montés sur des radeaux, ils croisèrent l'Yser, le fleuve lugubre regorgeant de cadavres, flottant dans l'eau ou accrochés à des racines d'arbres, à des roseaux, ou à de l'ivraie.

La pluie de grenades recommença de plus belle ; le pays de Furnes était à nouveau plongé dans un nuage de feu et de fumée.

Les Wurtembourgeois avançaient toujours. Ils virent une tranchée d'où surgissaient des képis belges. Cette tranchée devait être prise tout d'abord.

Les Alliés labourèrent de leur mitraille la brigade assaillante, qui bravait le danger, manifestait un mépris pour la mort, ne s'inquiétant pas de ceux qui tombaient et des frères d'armes appelant au secours ; ils poursuivaient imperturbablement leur marche vers la tranchée.

Ils furent victimes d'une ruse… La tranchée était inoccupée. Furieux, les assaillants s'avancèrent plus loin.

Le feu des Alliés s'intensifia. Mais, en dépit de la multitude croissante de taches grisâtres qui inertes tapissaient le sol bourbeux, les Wurtembourgeois poursuivirent leur marche en avant !

Là-bas, derrière le front, se trouvait le kaiser dont ils exécutaient les ordres et sous l'œil duquel ils voulaient remporter la victoire.

Mais voilà que le soudain, le nouvel ennemi redouté, parut. L'eau roulait ses flots furieux sur la plaine… L'Yser bouillonnait, écumait… Le paisible fleuve s'animait… Les flots écumants déferlèrent sur la grève, charrièrent les cadavres, bruissèrent sur le champ de bataille.

On entendit des cris épouvantables… Des blessés luttaient avec la mort, hurlaient, imploraient protection jusqu'à ce que l'eau étouffa leurs voix. Les Wurtembourgeois rebroussèrent chemin en une fuite éperdue, tâchèrent d'atteindre des positions plus élevées, s'agrippèrent à des branches, à des arbustes, mais les canons crachaient d'autre part la mort par-dessus la houle.

Les flots berçaient les cadavres et semblaient s'amuser à ce jeu cruel…

L'artillerie devait être ramenée en arrière et les chevaux qui les touaient étaient furieusement cinglés de coups de fouet.

L'eau poursuivait sa course furibonde. Toute la contrée de l'Yser se transforma en une immense nappe liquide d'une nuance noirâtre qui renfermait un deuil dans son sein !

C'était la guerre.

Jadis, lorsque la tempête rompait les digues et que l'eau déferlait dans les polders, on secourait les infortunés surpris par le torrent et on tâchait de les arracher à la mort…

Mais on subissait actuellement les affres de la guerre… la mort devait s'approprier un butin… et la mitraille habilement lancée, coupait la retraite aux Wurtembourgeois.

La vallée de l'Yser était transformée en une immense tombe groupant de jeunes et robustes gars, dont les cadavres se figeraient derrière des arbres et des digues, s'enliseraient dans la boue et l'ivraie, se déposeraient près de maisons et de fermes détruites, y exhaleraient des odeurs nauséabondes et attireraient les oiseaux de proie…

On était au mois de novembre, le mois du deuil… Les brouillards tisseraient bientôt un voile opaque sur la nappe ruisselante… sous peu les vents hurleraient et mugiraient, arracheraient des cadavres aux flots et les pousseraient vers les vivants en guise de cruel défi, symbolisant un présage lugubre.

Ce serait la période des courtes journées et des longues nuits…

Les ruines, des tours et des fermes étaient grisâtres ainsi que l'immense nappe liquide et que l'uniforme des Allemands auxquels on avait imposé la halte dans la contrée qu'ils avaient violée par un superbe été irradié par un joyeux soleil.

Coûte que coûte !

La dernière résistance coûtait cher… mais la petite armée au roi illustre, resplendissant de gloire, ne cédait pas le pas !

Les ambulanciers avaient été surchargés de besogne et les maisons et immeubles sis derrière le front de l'Yser regorgeaient de malades et de blessés.

Le lieutenant Verhoef y était aussi en traitement. Un éclat d'obus lui avait brisé la jambe droite.

Il gisait sans connaissance dans une ferme du pays de Furnes. Il allait être examiné… Des soldats le portèrent chez les médecins manœuvrant sans répit le bistouri, les sondes et tous leurs cruels instruments, fouillant les chairs saines méchamment violées…

Verhoef se trouvait maintenant dans la salle des chirurgiens…

Et quelques instants plus tard une jambe sanglante tomba dans un panier… c'était la jambe droite de Verhoef.

Une auto conduisit illico le malheureux mutilé à Furnes…

Il y prendrait du repos… Sa vie était encore en danger… La mort le guettait toujours…

Et à Oostkerke-lez-Furnes, Berthe Lievens, toute éplorée par la perte de son père, souffrant les transes de l'angoisse par rapport à son fiancé qu'elle désirait ardemment voir et qu'elle supposait toujours être dans cet enfer d'où partait sans cesse un violent bourdonnement, attendait et pleurait.

La foule des blessés passa également par Oostkerke, mais la jeune fille était impuissante pour continuer son œuvre de miséricorde.

13

On portait le lieutenant Verhoef dans le train à destination de Dunkerque. Il était parmi des frères d'armes, tous gravement

blessés. D'autres compartiments groupaient des soldats que la mitraille avait moins cruellement éprouvés. C'était un triste convoi… Verhoef avait séjourné à Furnes pendant quelques jours, mais le flot des blessés venant de l'Yser ne tarissait pas et il fallait faire place pour les nouveaux arrivants. Le jeune homme était encore très faible mais ses idées étaient plus claires et se reportaient sans cesse vers l'aimée…

Où était-elle ?

Verhoef avait vu des fuyards de Dixmude. Il les avait questionnés mais nul ne put répondre à ses questions.

Les lamentations concernant la malheureuse petite ville étaient multiples… les récits des incendies et de la destruction étaient légion… d'innombrables narrations relatives au danger imminent auquel on avait échappé et des détails ayant trait aux difficultés de la fuite constituaient le fond des tribulations exposées… mais chacun de ces infortunés avait suffisamment à s'occuper de soi-même et n'avait pas eu l'occasion de s'intéresser au sort d'autrui…

Les fuyards étaient légion, mais l'aimée n'était pas parmi eux !

Et le lieutenant quittait maintenant le pays… la patrie…

Le train s'ébranla, sortit de la station, côtoya le cimetière où on creusait de nouvelles fosses… passa le long des hautes dunes où les petites maisons des pêcheurs tremblaient au bruit de l'airain.

Ghyvelde, la première station en France…

Des centaines de personnes affluaient vers la voie ferrée et se groupaient le long de la haie de séparation, criant :

— Vivent les Belges !… Vive la Belgique !

Verhoef en fut ému.

— Oh, oui, murmura-t-il. Ils sentent, ils comprennent ce que nous avons fait… ce que nous avons sacrifié pour eux. Mais ils ne connaissent pas encore le danger, ils croient qu'il est conjuré…

Le train passa… Paul vit Zuidcote et la tour qui, solitaire, surgissait des dunes ; l'église était ensevelie sous les sables ainsi que tout le vieux village détruit. Et Verhoef se rappela soudain le petit voyage qu'il fit en compagnie de Berthe en cet endroit, où il rendit visite à un enfant malade, le fils d'un membre de sa famille, qui y était jadis en traitement au sanatorium. Ils avaient conversé avec des pêcheurs et un vieillard leur conta l'histoire du vieux Zuidcote détruit par les sables et la tempête à l'exception de la vieille tour qui, solitaire, émergeait des ruines, comme un dernier vestige de deuil. Et qu'était ce donc que cette tristesse comparée à la multitude de villes et villages dont les ruines étaient encore fumantes… Verhoef se rappela Nieuport, Dixmude, Pervyse, Stuivekenskerke, Ramscapelle, St-Georges, qui ne reflétaient plus qu'un misérable amas de décombres… Ce qu'il avait craint, s'était réalisé ! La guerre, la guerre inexorable n'épargnait rien, faisait fi de tout scrupule, détruisait et dévastait ce que des siècles de labeur avaient édifié.

Le lieutenant vit le sanatorium entre les dunes.

— Ce sera aussi une ambulance, maintenant… murmura-t-il… Pauvres malheureux dont on sectionnera quelque membre…

Mieux que quiconque, il en ressentait toute la douleur et l'aversion… Il y a quelques jours encore, il était plein de vie et de santé, robuste et dégourdi… Actuellement il n'était plus qu'une épave…

Que dirait Berthe ?

Ne devait-il pas la sacrifier ?… Pouvait-il unir sa destinée à la sienne et en faire la compagne d'un invalide ?

La sacrifier ?… Oh, non, jamais… il ne saurait pas s'y résoudre, il l'aimait trop…

Mais où errait-elle maintenant ?… Lors de sa visite au sanatorium, elle manifesta une si profonde douleur en voyant le petit enfant chétif…

Que dirait-elle maintenant lorsqu'elle verrait l'infortuné mutilé ?

Le train s'arrêta à nouveau. On était à Rozendaal, à présent. Il y avait arrêt pour laisser passer un transport de munitions et des convois de nouveaux renforts de troupes. Des trains transportant des hommes robustes et viriles croisèrent celui des blessés…

C'était un nouveau butin pour les canons monstres, une proie nouvelle pour le démon insatiable de la guerre.

Les guerriers qui allaient à la bataille, criaient et agitaient des mouchoirs et beaucoup de blessés répondaient tout aussi bruyamment.

TYPE DE BOCHE.

— Les malheureux, ils ignorent ce que c'est que la guerre, pensa Verhoef.

Mais il faut se battre… le devoir les appelle… l'usurpateur menace également leur pays… Visé, Dînant, Louvain, Termonde… et en France : Senlis, Albert… Ils doivent sacrifier leur sang pour la sauvegarde des leurs. C'est une lutte sacrée, aussi cruelle soit-elle…

— Les Belges, les Belges ! criait-on en un enthousiasme frisant le délire.

Ainsi qu'à la première station française une foule compacte se massait ici pour acclamer les soldats, et de nombreux petits groupes dévaluant des dunes vers le train-hôpital.

Des dames présentaient du pain, du café, du vin, du chocolat, des cigares et des cigarettes.

Les femmes des pêcheurs assaillaient les magasins et revenaient vivement, le tablier rempli de cadeaux pour ces informés blessés pour lesquels elles éprouvaient une profonde commisération.

— Vivent les Belges ! hurlait-on.

Des hommes, des femmes, des enfants demandaient « un petit souvenir, quelque chose qui vient des boches, un bouton, une cartouche… »

Des gens pleuraient.

Verhoef fut tout à la fois ému et gêné de cette manifestation douloureuse…

C'était vrai qu'il n'était plus qu'une épave humaine, mais il souffrait de ce qu'on le désignât avec commisération et qu'on le plaignit ainsi ouvertement.

— Oh, voyez donc ce malheureux… jambe amputée…

Il en eut mal au cœur…

Il était un infortuné invalide, un malheureux errant, il avait perdu ses forces, là-bas, au sanglant Yser, mais fallait-il donc crier son infirmité à tous les vents, la lui rappeler si cruellement ?

Le lieutenant était tout heureux lorsque le train partit…

On arriva bientôt à Dunkerque…

Le train contourna la ville. Verhoef jeta un coup d'œil succinct sur la forteresse. Elle trônait en un calme remarquable. Le beffroi surplombait fier et robuste la multitude des maisons, comme le symbole de la liberté… Et autour de la ville, les champs verdâtres qui s'étendaient jusqu'aux dunes blanches de Malo, s'étalaient paisiblement…

Mais dans les plaines de Nieuport et de Dixmude, aux rives de l'Yser et au remblai de la voie ferrée, la mort labourait de sa faulx…, le sang coulait à flots autour de Dunkerque… et les ambulances regorgeaient de blessés…

À Dunkerque on goûtait toujours un calme rustique, mais c'était un calme trompeur.

Verhoef remarqua une activité intense à l'intérieur et à l'extérieur de la gare. Les civils étaient friands de nouvelles relatives à la bataille. La marche des Allemands était-elle arrêtée ? Dunkerque était-elle menacée ? L'ennemi percerait-il ?

Des milliers de personnes posaient ces questions, espérant recevoir une réponse favorable, mais elle tardait toujours. Et pendant ce temps, de longues files de croyants se rendaient à la chapelle de Notre-Dame-aux-Dunes, où les ruraux de la Flandre française se rendaient annuellement en procession. On y priait maintenant pour un résultat favorable, pour le maintien de la forteresse… pour la défaite de l'ennemi redouté…

Des médecins montèrent dans le train. Les militaires dont les blessures ne présentaient aucune gravité durent descendre… Ceux qui savaient marcher devaient continuer le voyage à pied. Le chargement du train devint plus lugubre encore. De nouveaux blessés, empaquetés dans de la Charpie, furent hissés dans les wagons. C'était pour la plupart des jeunes gens à face pâle où de grands yeux cernés brillaient d'un éclat fiévreux… ils pleuraient et gémissaient.

— Ne serait-il pas préférable que nous fûmes tous morts ! murmura Verhoef.

Et ainsi qu'à Stalhille, avant que le drame cruel de l'Yser se déroula, il se remémora les vers de l'auteur :

La terre s'ouvre et se ferme,
La terre se bombe et descend,
Lorsque le vieux fossoyeur terne,
Y dépose un cercueil… tremblant.

N'étaient-ils pas les plus heureux ceux qui reposaient dans la terre, pour laquelle ils étaient tombés ?

Il n'avait connu ni frère, ni sœur, et ses parents étaient morts depuis longtemps…

Mais Berthe !

Son cœur l'appelait en pleurant.

Berthe !…

Mais pour elle aussi, n'eut-il pas été préférable qu'il fût mort ?

La terre s'ouvre et se ferme,
La terre se bombe et descend,
Verte, bientôt elle s'afferme,
Se nivelle en un aspect riant.

Se nivelle tout verte… la douleur de Berthe se dissiperait, disparaîtrait…

Et la terre se bombe et s'aplane,
Elle s'ouvre et se ferme souvent,
Et du doigt on désigne une âme
Qu'on enterra au son du canon bruyant.
Mais la terre descend mollement,
La terre se ferme à nouveau,
Pendant que l'herbe d'un geste lent
Recouvre la tombe du héros…

L'herbe qui efface… Ces tombes à Liége et à Tirlemont. Verhoef en avait tant vu creuser. L'herbe les recouvrait maintenant…

— N'y reposent-ils pas en paix, les héros tombés au champ d'honneur, ne sont-ils pas moins à plaindre que les invalides, qui s'avancent en rampant et qui errent en déshérités de la terre ?

Tel était l'état d'esprit du pauvre mutilé que le train transportait par les vertes plaines de la Flandre française.

Au nouvel arrêt, à Bourbourg, les environs de la gare étaient noirs de monde.

Le lieutenant détourna la tête… Oh, pourvu, que la foule ne recommença pas ici à manifester ses complaintes…

— Je préférerais être mort, soupirait-il, pendant que des larmes lui mouillaient les joues.

— Vivent les Belges ! hurlait-on au dehors.

— Que diront mes enfants, mes mioches, lorsqu'ils reverront leur père ainsi mutilé ? Et qui donc leur fournira le pain quotidien ? cria désespérément un blessé assis à côté du lieutenant et qui était amputé du bras gauche.

— Oh ! je voudrais qu'ils se taisent ! répondit Verhoef.

— Ils sont pourtant bien intentionnés….

— Oui, ils sont bien intentionnés…

— Mais c'est triste d'être plaint de la sorte… c'est pénible lorsqu'on se rappelle avoir été un des plus robustes gars de la paroisse…

Une file de wagons chargés de renforts de troupes passa à nouveau.

Le train qui transporta Paul et ses compagnons d'infortune continua sa route. Il ne s'arrêta heureusement pas à Gravelines et les blessés ne virent la foule que l'espace d'un moment.

Verhoef songeait toujours à cette poésie relative aux tombeaux. L'herbe qui efface…

— Non, dit-il, Berthe ne m'oublierait pas… Et moi, je ne peux pas mourir pour elle… Mais, pourtant, m'est-il permis de l'épouser ?… J'étais robuste et fort avant mon infirmité… Serais-je si faible maintenant que je faillirais dans la lutte pour le devoir ? Et n'est-ce pas mon devoir de lui rendre la liberté, à présent ! Oh, Berthe, Berthe, que ce sacrifice me parait cruel !…

Calais était la gare terminus… Verhoef espérait que le voyage se terminerait ici. Quoique le trajet n'avait pas été fort long, la route parcourue avait paru longue par suite des arrêts multiples et des trains qu'on avait croisés presque sans interruption. Les blessés étaient fatigués des secousses et des trépidations.

Des autos attendaient à la gare.

Verhoef fut transporté dans l'une d'elles.

Ici aussi, la foule acclamait les Belges.

— De grâce ! pas de bruit ! implorait le malheureux.

Toutes ces manifestations le peinaient.

Dans la ville, il vit un groupe de soldats légèrement blessés. En trois jours, par étapes successives, ils avaient effectué à pied, boitant, se traînant, les trente-sept kilomètres qui séparent Dunkerque de Calais, en passant par Gravelines et Pont d'Oye. Des civils entouraient les soldats. Hommes et femmes portaient les havre-sacs, les fusils, les cartouchières des militaires, soutenaient les plus faibles, manifestaient autant qu'il était en leur pouvoir, leur sympathie et leur pitié. Calais regorgeait de blessés. Toutes les fabriques et les édifices publics étaient réquisitionnés pour les troupes et de nombreux habitants d'un geste spontané, offraient l'hospitalité aux soldats. Chacun se dévouait dans la mesure de

ses moyens, car la ville n'était pas encore suffisamment aménagée pour recevoir le flot des victimes de la guerre. Les militaires les plus gravement blessés étaient soignés les premiers. On transporta le lieutenant Verhoef dans un vaisseau hôpital qui était excellemment aménagé. L'intérieur se composait de trois grandes chambres pouvant grouper 140 hommes et dont les lits étaient superposés en trois rangées.

On réserva un appartement particulier pour Verhoef..., mais il demanda à pouvoir rester parmi les soldats. Il avait une aversion pour les mesures d'exception réservées aux officiers.

Des marins français dont le navire était ancré au port, vinrent à bord, chargés de poisson frit et de pommes de terre. Leurs bons yeux reflétaient une sincère pitié pour les Belges avec lesquels ils lièrent immédiatement une cordiale conversation, admirant les fusils et les baïonnettes et s'extasiant sur la besogne formidable que ces armes avaient accomplie.

Des dames s'amenèrent à bord avec des brassées de cadeaux.

— Je voudrais pouvoir me reposer, pensa Verhoef. Il regrettait en ce moment de ne pas avoir accepté la chambre particulière qu'on lui avait offerte. Tout ce va et vient, quoiqu'il fut animé des meilleures intentions, le gênait. Les visites cessèrent cependant relativement vite. Le calme règna bientôt dans les salles, et se propagea par tout le navire qui portait tant de mutilés et d'épaves humaines en son sein.

— Berthe ! Berthe ! répétait Verhoef en pleurant.

Où était-elle ? Où était son père ?

S'étaient-ils enfuis ou étaient-ils restés dans cette tourmente de la mort ?

Étaient-ils blessés, morts peut-être ?...

Si elle avait dû périr par la mitraille ennemie, il implorerait Dieu de mettre fin à sa vie, pour pouvoir trouver le repos sous l'herbe qui efface.

Mais comment aurait-il des nouvelles ?

Il se rappela ce dernier soir passé dans la bonne vieille et hospitalière maison à Dixmude !

Oh, malédiction, quelles choses affreuses s'étaient donc passées depuis lors ! Tout ce terrible drame de l'Yser !

Et Antoine Deraedt ! Où était-il son cher ami ? Était-il mort où en convalescence ?

Le sommeil le tenailla enfin et mit fin à ses angoissantes réflexions. Le corps fatigué exigeait du repos et le pauvre lieutenant qui avait largement payé son tribut à la patrie, s'endormit.

Ce sommeil lui fut salutaire car au matin il était plus courageux et plus optimiste que la veille.

Il devait partir à nouveau ; ainsi que beaucoup d'autres blessés on le transporterait en Angleterre. C'était nécessaire d'ailleurs car les convois de blessés devenaient de plus en plus nombreux et il fallait faire place pour les nouveaux arrivants...

C'était en vain que le lieutenant Verhoef demanda à pouvoir rester... Le soleil n'avait pas atteint son périhélie qu'il vit disparaître la côte française. Il pleurait Berthe maintenant, sa mutila-

tion, sa pauvre patrie, cette affreuse détresse engendrée par cette guerre cruelle.

14

— Nous lui avons réservé une chambre particulière… dit doucement la religieuse au médecin. Il gênait les autres… écoutez…

Une voix sauvage résonnait à travers l'ambulance sise dans une rue calme à Furnes.

Le docteur entra dans la chambre où Antoine Deraedt était en proie à une fièvre violente.

Pâle d'émotion, une religieuse se trouvait à son chevet…

— Vous pouvez l'aider ? demanda-t-elle, à voix basse…

— La crise ne sera pas longue… c'est la dernière.

— En avant ! criait le blessé agitant à tours de bras, le linge humecté que la religieuse lui avait posé sur la tête. Suite au drapeau !… En avant !… On les refoulera par-delà l'Yser, ces vauriens… il le faut, ils ne prendront pas notre dernier lopin de terre. Vive le Roi !… En avant les gars… Sus à la baïonnette !… Lieutenant, nous resterons ensemble et, qui de nous deux survivra, avertira la famille du défunt. Ce grand diable que voilà, je vais l'abattre… En avant, en avant !…

Le malheureux se dressa sur son séant… agitant furieusement les bras… Les yeux roulaient dans leurs orbites et l'écume lui cou-

vrait la bouche. Le pansement se détacha, le sang gicla sur la charpie blanche, sur les couvertures et les draps de lit.

Poussant un cri perçant, Antoine s'affala.

— Maman ! Maman ! gémit-il… Maman ! je meurs… Lieutenant, aide-moi, je t'ai aidé aussi… Vous êtes-là, mademoiselle Berthe ?… Maman !…

Le docteur se pencha sur le malade… c'est à dire sur le moribond que la fièvre dévorait ; il remit le pansement en prononçant quelques mots de consolation, enjoignant au calme…

— Maman doit venir… N'est-elle pas encore ici ?… Je suis touché, mon Dieu… Oh, ces maudits Allemands… pourquoi nous entraînèrent-ils dans cette malheureuse guerre ? Oh, les lâches damnés ! Une si grande nation faisant une guerre meurtrière à un infime petit pays… Mais ils ne franchiront pas l'Yser, ils ne passeront pas !… — Sa voix s'enfla… Par Dieu et tous les Saints, ils ne passeront pas !… ils ne franchiront pas l'Yser, ils ne fouleront pas le dernier recoin de la patrie ! En avant mes amis, en avant, chassons-les, chargeons à la baïonnette… faisons ce sang impur… ils n'iront pas plus loin… ils n'incendieront et ne tueront pas de ce côté… abattons-les… ce grand diable là, cet infâme coquin, je m'en charge… Vive le Roi ! Vive la Belgique !… Il s'était redressé à nouveau en son délire, frappait des pieds et des mains, les yeux injectés de sang, les traits contractés de rage.

Mais soudain il s'affala exténué, dans ses coussins et ainsi que le médecin l'avait prédit, c'était bien sa dernière crise, c'était la fin. La mort saisissait sa proie, cette vie, une parmi des milliers…

Antoine Deraedt était dans le coma… Se penchant sur lui, la religieuse sembla entendre le mot « maman » en un dernier souffle, mais après cette crise violente, la vie s'en allait lentement et avant que le soir crépusculaire eut tacheté la chambre de son ombre, un cadavre gisait sur le lit…

C'était un entre mille…

Antoine Deraedt fut enterré au cimetière de Furnes. Une croix en bois orna sa tombe… et lorsque le fossoyeur la planta en terre, les sons harmonieux d'une musique résonnèrent. Sur la superbe Grand'place de Furnes, devant le palais de justice et les fières façades des vieilles maisons, à l'ombre du beffroi et des tours des églises de Ste-Walburge et de St-Nicolas, de courageux régiments défilaient devant le roi Albert et le président de la République française…

Combien donc parmi ces fiers et vaillants soldats qui défilaient alertement au son d'une marche vibrante devant ces chefs d'États, étaient déjà marqués du sceau de la mort ! Combien d'entre eux succomberaient encore dans cette lutte cruelle pour le dernier lopin de patrie, où les Allemands n'avaient pu substituer à notre drapeau tricolore, symbole du martyrologe, celui de l'oppression et de la tyrannie.

Ils étaient plein de vie nos vaillants héros qui avaient affronté la mort, bravant le feu et la mitraille, circulant au milieu de cet enfer qui faisait trembler le sol et vibrer l'air, qui se battirent parmi les blessés hurlant de douleur et trempant la terre de leur sang…

C'était pour le Droit !…

Ils ne se battaient pas pour conquérir du pays ou pour satisfaire la gloire de leur roi…, pour offrir la grandeur et la puissance à leur royaume… Ils luttaient pour reconquérir ce qui leur avait été volé, pour venger ce qui avait été violé, pour libérer les leurs qui souffraient sous le joug de l'ennemi et pour affranchir leur pays.

On ne voulait pas de l'oppression et de l'esclavage… Ils n'avaient pas troublé la paix, les habitants du petit pays qui n'enviait d'autre évolution, d'autre grandeur que celle du travail honnête englobant le commerce, l'industrie et les arts…

Les sacs de Visé, de Dinant, de Louvain et de Termonde ne suffisaient pas ; l'ennemi continuait à détruire et à ravager tout ce qui se trouvait à sa portée… Tout ce que la patrie recélait en fait de pieux legs devenait la cible de la mitraille teutonne, qui pulvérisait indistinctement villes et villages ; tuant les hommes, les femmes, les vieillards et les enfants…

Alors que la Belgique ne songeait nullement à un conflit, ces hordes barbares avaient

Un village à l'Yser avant la guerre.

soudainement surgi par delà le Rhin et elles foulèrent impitoyablement aux pieds tout ce qui nous était pieux et cher. Sans aucun scrupule, elles répandirent le deuil, la douleur et les larmes, lâchement elles firent couler le sang innocent. Sans honte, elles frappèrent le faible… Mais leurs crimes crièrent vengeance et elles rencontrèrent dans la Belgique orientale et méridionale et plus tard à l'Yser, une armée de héros qui se battit avec la rage du désespoir et qui préféra plutôt mourir que céder…

Oui, ils pouvaient fièrement défiler sur la Grand'Place de Furnes, ces nobles régiments, couverts de lauriers, ils pouvaient se montrer à leur Roi héros, leur jeune monarque qui bravait les dangers avec eux et qui donnait l'exemple du devoir.

Et les femmes qui admiraient les soldats, toutes elles aimaient la paix… Mais en ce moment elles étaient subjuguées par les événements et leurs cœurs battaient de fierté et d'enthousiasme.

Berthe Lievens vit les guerriers comme en un rêve voilé, car des larmes d'émotion lui mouillaient les yeux. Son fiancé était aussi soldat, champion du droit et de la liberté, défenseur de la patrie meurtrie.

La solennité terminée, la jeune fille quitta la Grand'Place. Elle était venue à Furnes avec sa cousine Mélanie et Pélagie parce que Oostkerke ne présentait plus la sécurité requise.

Pendant les premiers jours qui succédèrent aux terribles événements vécus à Dixmude, Berthe avait été malade ; mais sa nature vaillante et son courage la remirent bientôt sur pied.

Elle était décidée à soigner des blessés, mais avant d'entreprendre cette tâche elle en référerait à Paul.

Mais où était-il ?

Elle l'avait cherché à Furnes. Elle avait parcouru les ambulances et y avait trouvé Antoine Deraedt.

Elle avait pleuré au chevet du malade et lui avait promis de revenir. Elle voulait lui rendre visite aujourd'hui. Elle apprendrait peut-être quelque nouvelle concernant Paul dont le régiment devait toujours être à l'Yser.

La jeune fille était seule. Pélagie et Mélanie préféraient ne pas sortir quand la ville était très animée. Elles prétendaient que leurs nerfs avaient déjà suffisamment souffert.

— Ah ! te voilà enfin, dit-on gaiement.

— Mon oncle Charles ! dit Berthe, tout heureuse… Et tante Julie.

C'était le frère de son père qui habitait Ypres, qu'elle avait rencontré avant la bataille de l'Yser et qui se trouvait maintenant à Furnes en compagnie de sa femme.

— Enfin ! dit-il. Nous nous sommes efforcés pour aller à Dixmude, mais nous n'y sommes pas parvenus. Où est papa ?

— Mort !… Oh, vous ne savez donc pas !… C'est affreux…

La jeune fille se jeta en pleurant dans les bras de sa tante.

— Mort ! répéta l'oncle hébété. Mon frère est mort…

— Oui, une bombe l'a tué !

— Mon Dieu… mon pauvre frère… Viens vite…

Charles Lievens jeta un coup d'œil circulaire et conduisit sa nièce à la Rose Noble, la même auberge où il lui avait parlé il y a quelque temps.

— Pauvre Berthe, dit tante Julie en pleurant. Quels tristes temps… Nous aussi, nous avons dû fuir d'Ypres sous une avalanche d'obus et de shrapnells… Mais toi, tu es bien plus à plaindre… ton père est mort.

Berthe ne cessait de sangloter, la plaie se rouvrait…

Elle recouvra pourtant son calme et elle raconta comment son père avait succombé et ce qu'elle avait fait pour lui.

— Mon Dieu, où as-tu trouvé le courage et la force nécessaire pour accomplir une telle action, dit la tante ébahie.

— C'est une bonne et vaillante fille, dit Lievens. Oh, quelle mort horrible a-t-il été réservé à mon frère !... Qui eut pu s'en douter !... Que n'est-il parti plus tôt ! Ce sont ses antiquités qui l'ont contraint à rester...

— N'invoquez aucune circonstance pénible, mon oncle... papa a cru bien faire en restant et à deux nous avons soigné beaucoup de soldats blessés.

— Oui, c'était la bonté même. Mais quelle mort horrible ! Bois un verre de vin, Berthe, cela te réconfortera après toutes ces émotions...

— Non, merci, mon oncle.

Mais Lievens insista et lui fit suivre son conseil. Il s'intéressa alors à Paul Verhoef, craignant cependant une réponse douloureuse, car on savait que la mort fauchait cruellement dans les rangs des Belges.

— Paul doit encore être à l'Yser, dit Berthe. Son ami se trouve ici à l'ambulance... je dois m'y rendre, je le lui ai promis. Vous m'accompagnez ?

— Oui, je veux bien. Mais dis-moi donc où tu habites ici ?

— Nous avons loué une chambre, avec la cousine Mélanie et Pélagie...

— Il ne faut pas rester ici, gagnez tous la France… tante vous accompagnera… Je dois encore aller à Ypres. Pars sans tarder, c'est par trop cruel en ces lieux… Et qui sait ce qui peut se passer à Furnes…

— Je ne sais pas partir, répondit Berthe d'un ton décidé. Je dois d'abord parler à Paul et je désirerais soigner les blessés.

— Mais Berthe, songe donc…

— Je sens que c'est mon devoir… La reine ne se dévoue-t-elle pas de la sorte ?… Mais d'abord je voudrais voir Paul. Il est possible que j'aie des nouvelles à l'ambulance. Allons-y.

Le trio sortit et fut bientôt à l'hôpital.

— Vous venez voir Antoine Deraedt ? demanda une religieuse qui connaissait déjà la belle jeune fille.

— Oui, sœur…

— Le malheureux…

— Mon Dieu, Antoine est mort, dit Berthe sanglotante, et je ne lui ai plus parlé quoique je le lui avais promis…

— Il vaut mieux ainsi… Est-ce votre frère, mademoiselle ?

— Non… non… La jeune fille pensa à Paul et reprit rougissante : Oui, c'était pourtant aussi mon frère… Oui… Où est-il ?…

— Il est déjà enterré, dit la religieuse à voix basse.

— Déjà ! Et moi qui venais lui rendre visite. Comment se fait-il qu'il est mort si vite ?

— La fièvre l'a tué… Vous appelleriez-vous, Berthe, par hasard ?

— Oui, sœur…

— Il vous a appelé dans son délire ainsi que sa mère…

— Le malheureux, il m'attendait ! J'aurais dû venir ce matin.

— C'eut été trop tard. Antoine est mort hier soir… Nous avons gardé ce qu'il avait sur lui, puis-je vous le confier ?…

La religieuse conduisit le trio dans une chambre contiguë… et montra un porte-monnaie, un portefeuille, une montre et une bague… la bague de Berthe.

C'étaient les seuls objets qui le rappelaient encore à la mémoire, pendant qu'il reposait pour toujours dans la tombe…

C'était un entre mille.

⁂

Au moment où le trio s'en alla tout ému, on introduisait à l'ambulance une vingtaine de blessés, des jeunes gens, d'aucuns en syncope, d'autres les yeux largement ouverts et les fixant implorants sur la tante Julie, de sorte que la bonne dame, songeant à son fils de la levée de 1914, éclata en sanglots. Oh, Léon, dit-elle, toi qu'on prépare à cette guerre cruelle… Un sort analogue t'est peut-être réservé…

Un soldat avait succombé en cours de route. On introduisait son cadavre…

L'oncle Charles essuya une larme, maudissant l'Allemagne qui faisait impitoyablement couler notre sang, qui plongeait la Belgique dans un deuil atroce.

Une auto s'amenait dans la rue. Tous les passants s'arrêtèrent. Les hommes se découvrirent ; des femmes agitèrent des mouchoirs en pleurant…

C'était la Reine des Belges, l'ange de la miséricorde qui portait le sceau sacré de la croix rouge sur sa coiffe blanche. L'auto s'arrêta devant l'ambulance, et celle qu'on avait brutalement chassée de son palais, entra doucement dans l'hôpital pour consoler les blessés et les mourants qui avaient bravé le danger avec son époux.

Berthe sanglotait d'émotion…

— La Reine donne l'exemple, dit-elle… Oh, il faut que je parle bien vite à Paul et j'entreprendrai immédiatement cette œuvre de miséricorde.

Ni l'oncle ni la tante Julie ne firent plus d'objection ; l'apparition de la Reine les avait profondément impressionnés.

— Je suis content que Léon est à la guerre… C'est son devoir, dit M. Lievens avec conviction.

Accompagnée de son oncle et de sa tante, Berthe se rendit au cimetière. Elle y chercha pendant quelque temps… La terre s'y était bien souvent ouverte et refermée ces derniers jours. Elle trouva enfin la petite croix au nom d'Antoine Deraedt, le brave soldat, l'héros obscur tombé au champ d'honneur, et le trio s'agenouilla en priant.

Des mères, des sœurs, des fiancées erraient sur ce champ de morts, cherchant le nom d'un être qui leur fut cher…

Et on entendait la voix mugissante du canon, hurlante et avide de proies nouvelles, convoitant une avalanche de jeunes vies…

Oui, c'était un entre mille qui reposait ici…

En revenant du cimetière, Berthe rencontra Madeleine Dekkers qu'elle vit dernièrement dans l'église, actuellement détruite, de Dixmude…

Madeleine était en grand deuil…

— Est-ce pour François ? demanda Berthe en embrassant son amie.

— Oui… mon malheureux frère est tombé près de Dixmude… La nouvelle a été terrible… maman en est gravement malade… notre maison est détruite et nous sommes actuellement hébergés avec une foule de fuyards dans une école… Et ton père, Berthe… j'ai appris l'accident… que c'est terrible… Et Paul, comment se porte-t-il ?

— Je suis sans nouvelles…

— Comment, tu ne sais pas ? Mais Madeleine n'en dit pas davantage.

— Oh, parle, dit Berthe toute agitée… tu as des nouvelles. Oh, dis-moi… dis-moi ce que tu sais. Il n'est pas mort, n'est-ce pas ?

— Non, il n'est pas mort, mais il est blessé.

— Gravement ?

— Non, ce n'est pas si grave…, à la jambe.

— Où est-il ? Oh, dis-moi, Madeleine, où est-il ?

— Je l'ai vu transporter en auto à l'ambulance, près de l'église.

— Y est-il encore ?

— Je l'ignore…

— Tu ne me tais rien ?… Oh, dis-moi s'il est mort… car j'espère encore maintenant.

— C'est la vérité, je t'ai dit tout ce que je savais.

— Allons immédiatement à l'ambulance, dit l'oncle Charles. Viens, nous y serons vite.

Il prit Berthe, qui tremblait d'émotion, sous le bras, et l'emmena.

Madeleine entra à l'église Saint-Nicolas.

Arrivé à l'ambulance, Charles Lievens apprit que le lieutenant Verhoef avait été transporté à Calais. Il proposa de s'y rendre seul pour s'informer à son sujet, mais Berthe voulut l'accompagner.

— L'incertitude me fait souffrir. Il est blessé. On ne me dit pas davantage… je suis anxieuse, laissez-moi vous accompagner ? implorait-elle. J'ai été forte lorsque papa a été tué, pourquoi ne le serais-je pas maintenant ?

Il fallut se procurer des passe-ports et cela n'alla pas sans difficultés car les bureaux étaient assaillis par de longues files de quémandeurs et il se passa deux jours avant que l'oncle, la tante

et la nièce purent partir. Mélanie et Pélagie restèrent temporairement à Furnes.

Ce furent des heures d'angoisse, d'inquiétude, de crainte et d'espoir que la malheureuse jeune fille vécut. Le voyage même dura longtemps. À tout instant, le train s'arrêtait pour laisser passer des convois de soldats et de munitions. Tous les chemins débordaient de fuyards : hommes, femmes et enfants étaient chargés de paquets, fatigués et inquiets, c'étaient jadis des gens aisés maintenant chassés des villes et villages de la vallée de l'Yser ou d'Ypres où la bataille faisait rage.

L'oncle Charles avait été le témoin oculaire de la destruction de l'antique cité d'Ypres par les canons Allemands, qui y pulvérisèrent les superbes halles, la glorieuse cathédrale et tant de merveilleux immeubles. Il savait que la mort et la dévastation triomphaient à Passchendale, à Langemarck, à Gheluwvelt, à Wytschate, à Dickebusch et en tant d'autres sites de la patrie sanguinolante ; il avait appris que les cimetières prenaient une immense extension à Kruiseik, à Dadizeele, à Zandvoorde, au monticule 60, à St. Eloi et sous les murs mêmes d'Ypres… De nombreux concitoyens avaient déjà succombé sous les ruines de leurs maisons s'effondrant ou dans leurs caves qui cédèrent.

Et la guerre continuait à sévir en toute son horreur…

Tout ce qu'on voyait y faisait allusion… et surtout, ici, derrière le front, dans la direction de Calais, le port tant convoité par les Allemands…

Gott mit uns !… criaient-ils quoique leur marche sillonnait par des milliers et des milliers de tombeaux, par des ambulances qui

répandaient des odeurs sanguines, par des ruines fumantes où habitaient encore de nombreux infortunés Belges et Français.

Profondément émue, Berthe entra dans la ville mouvementée de Calais. Y rencontrerait-elle son fiancé ? Elle désirait tant le voir… il était blessé, sa présence serait bienvenue… Elle ne chercherait pas à ce qu'il la consolât ainsi qu'elle l'avait désiré après toutes les horreurs endurées à Dixmude… Ce serait elle qui le consolerait, maintenant qu'il était le plus faible.

L'oncle Charles chercha tout d'abord une chambre… il trouva une mansarde… mais on dut faire bonne mine contre mauvaise fortune. On était abrité et ça devait suffire temporairement.

Il alla aux renseignements et échoua ainsi à bord d'un vaisseau-hôpital où on put lui fournir des détails… C'est là que Lievens apprit l'atroce vérité : le lieutenant était amputé de la jambe droite et résidait actuellement à Folkestone…

Quoique la nouvelle fut terrible, il devait en faire part à Berthe, il ne pouvait pas taire cet accident, il devait mettre une trêve aux transes mortelles de sa filleule.

Il se composa une figure pour lui apprendre la triste nouvelle.

— Je sais maintenant où il est, dit-il gaiement, quoique son cœur battait à rompre. Il est à Folkestone…

— Mon Dieu, si loin… en Angleterre !… Oh, que je suis heureuse qu'il est encore en vie… Pourrons-nous partir aujourd'hui ?…

— Non, pas avant demain…

— Il faut encore attendre ?… Et quelle est la nature de sa blessure ?… Dites-moi tout ce que vous savez, mon oncle… vous savez que je suis forte…

— À la jambe…

— Gravement ?… Oh, vous me taisez quelque chose, je le vois… Dites-moi tout… est-il amputé… oh, je vous en pris, répondez-moi sans détours, je supporterai le coup…

— Et bien, oui, Berthe… il est amputé de la jambe droite, mais Paul est actuellement en bonne santé, c'est la vérité, je le jure…

La jeune fille se couvrit la figure de ses mains et pleura passionnément…

— Oh, malheur, malheur, pourquoi t'acharnes-tu sur nous ? Tu m'as enlevé mon père, cette fois tu mutiles mon fiancé, tu en fais un infirme pour la vie ! Oh, Paul… pauvre Paul… comme tu as dû souffrir !… Mais tu vis encore… N'y a-t-il donc pas moyen de partir aujourd'hui, mon oncle ?… Je voudrais tant le voir ! Il faut que je le soigne, que je lui dise que je l'aime davantage… Maintenant qu'il est si malheureux. Mon oncle… ?!…

— C'est impossible, Berthe ! Il nous faut des passe-ports…

— Des passe-ports pour se rendre auprès d'un mutilé, d'un invalide… d'un héros qui se sacrifia pour la patrie ? Mon oncle, tâchons de partir sans que nous ayons à remplir toutes ces formalités, je dirai les malheurs qui nous frappent, je les persuaderai !

— Réellement, Berthe, c'est impossible…

La douleur de la jeune fille fut soumise à une rude épreuve… Il fallut attendre pendant deux jours…

Beaucoup d'autres personnes étaient inscrites, avant elle… L'oncle Charles voulait l'accompagner, mais il courait le danger de ne plus pouvoir rejoindre la France, car l'autorité militaire entravait autant que possible la circulation des civils… Berthe l'engagea à rester ainsi que tante Julie… ils avaient d'ailleurs des intérêts à sauvegarder à Ypres et en France, où Léon était…

Celle, qui avait aidé à enterrer son père, qui avait enduré tant de souffrances, ne fléchirait pas. Elle se rendait d'ailleurs auprès de son fiancé.

15

Paul Verhoef avait fait insérer une annonce dans plusieurs journaux français… Son appel à Berthe. Il attendait maintenant à Folkestone. Sa patience fut soumise à une longue et rude épreuve, car l'inquiétude et l'angoisse le tenaillaient sans cesse.

On vint appeler le lieutenant. S'aidant de béquilles il gagna l'antichambre.

Berthe l'attendait les bras ouverts.

— Paul… mon pauvre Paul ! sanglota-t-elle. Je te revois enfin.

Et lui qui avait affronté la mort avec calme, lui le héros de l'Yser, pleurait maintenant comme un enfant.

— Voici comme tu me revois, dit-il en essuyant ses larmes qui débordaient sans cesse… Oh, Berthe, j'eus préféré que tu ne me revis jamais.

— Paul ! clama-t-elle…

— Je dois renoncer à toi. Je suis un mutilé, une épave. N'eut-il pas été mieux que je fusse mort ?

— Mais, Paul, tu blasphèmes… Paul, tu ne m'aimes donc plus ?

— Oh, Berthe, t'aimer… Mais regarde-moi, donc…

— Eh bien, je te regarde, cher héros, cher martyr du devoir… Et c'est ainsi que tu me juges… Je t'abandonnerais parce que tu es mutilé… maintenant que mes soins te sont nécessaires, maintenant ; que je t'aime davantage.

Berthe attira son fiancé sur son sein et pendant que ses yeux rayonnaient d'un amour passionné, elle lui dit tendrement :

— Je t'en conjure, Paul, ne parle plus de la sorte… plus jamais, entends-tu… Car cela me chagrine beaucoup. Ne nous quittons plus, car Paul, je ne te l'ai pas encore dit… je n'ai plus que toi sur la terre…

— Et ton père, Berthe… qu'est-il arrivé ? demanda Paul en sursaut.

— Papa n'est plus…

Berthe lui raconta alors les événements terribles qu'elle vécut…

Oui, ces deux enfants de la Belgique martyre avaient recours l'un à l'autre ; on leur avait enlevé beaucoup, mais leur amour les

réconfortait et les encourageait.

Berthe raconta aussi la mort d'Antoine Deraedt. Ils le pleurèrent comme un cher frère… Paul fit insérer des annonces pour rechercher les parents de son ami. Deux semaines plus tard, il reçut une lettre du père Deraedt. Il annonçait avoir retrouvé ses filles et habitait avec elles à Bourbourg ; mais quant à Antoine il ne parvenait pas à avoir de nouvelles en dépit de toutes ses recherches.

Délicatement le lieutenant lui apprit la triste vérité et lui indiqua la tombe, d'après les explications de Berthe, au cimetière de Furnes…

La réponse fut empreinte de deuil et de douleur… Les malheureux avaient perdu tous leurs biens à Eessen, ils avaient erré vers Bruges… ils avaient recherché leurs enfants… et ils n'auraient pourtant formulé aucune plainte si leur fils leur aurait été rendu.

Mais, cette fois, c'était le sacrifice suprême.

Antoine avait succombé, Paul était mutilé, Berthe était moralement anéantie. Voilà ce que la guerre réserva à ces infortunés…

Et la guerre sévissait toujours… La Belgique et la France tremblaient sous l'effort de l'airain et s'abreuvaient du sang des héros pendant que la destruction et la dévastation continuaient leur œuvre lamentable…

En une missive, l'oncle Charles dit qu'Ypres serait bientôt anéantie. Il s'y était rendu et avait trouvé sa maison en ruines… Et les Allemands bombardaient davantage.

Et quel pourrait bien être l'aspect du front est ?…

La houle de la misère et du deuil roulait sur toute l'Europe.

16

Berthe Lievens habitait une petite villa aux environs de Folkestone. La cousine Mélanie et Pélagie s'étaient également amenées et jouissaient de l'hospitalité d'une dame anglaise qui, ainsi que beaucoup de ses compatriotes, manifestait pratiquement sa sympathie pour la Belgique-martyre.

Paul Verhoef résidait dans la même localité où il avait loué une chambre dans une maison bourgeoise.

Il était le point de mire des passants, lorsqu'il se promenait aidé de ses béquilles, en compagnie de la belle et svelte jeune fille.

Berthe avait été malade. Elle avait courageusement résisté aux événements jusqu'alors, mais la crise était néanmoins survenue, et la jeune fille dut s'aliter pendant plusieurs semaines à l'hôpital.

Elle était rétablie maintenant. Elle voulait se dévouer pour son peuple ; mais Paul l'engagea à recouvrer d'abord ses forces ; elle avait trop souffert…

Toutes les personnes de la localité connaissaient l'histoire de ces jeunes gens… Mais l'amour qui les unissait, cet amour scellé par la douleur, était au delà de leur conception.

Entre-temps les fiancés ne pouvaient élaborer aucun plan. La guerre sévissait toujours. Il fallait patienter.

Paul et Berthe se promenaient beaucoup et c'est alors qu'ils préféraient parler du père Lievens, de la vieille maison à Dixmude, de la patrie souffrante… bref, d'une foule de choses qui leur étaient chères ; du régiment qui se battait toujours bravement, d'amis et de frères d'armes dont les noms figuraient sur la liste des morts que Verhoef lisait…

Certain soir, en rentrant à Folkestone et longeant un ruisseau, ils entendirent le bruissement des frêles roseaux…

— Quelle est donc votre triste chanson, sveltes et graciles roseaux, qui ployez au moindre vent et qui vous redressez en bruissant, dit Berthe.

Ils se rappelèrent soudain leurs promenades à l'Yser, au temps de la paix, à Stuivekenskerke, à Lampernisse, à tous ces riants petits villages qui n'étaient plus que ruines.

Berthe se remémora son dernier voyage à Furnes en bicyclette… C'est en ce moment d'ailleurs qu'elle avait fait cette réflexion au sujet des roseaux.

Paul ajouta :

Oh, chers roseaux bruissants,
Qui donc ne vous regarde pas

Et n'entend votre voix ci-bas,
Mais on ne vous écoute pas,
On passe, on ne s'arrête pas…
On va où la passion conduit,
Où l'or ou la fortune luit ;
Votre chant est beau, mais il n'est pas
Ce que la masse comprend ici-bas,

Ô, chers roseaux bruissants.
Ô, doux murmure des joncs bruissants
Rayonne en mon triste chant
Et aille à Toi, ô, Tout-Puissant
Qui nous fait vivre un instant !
Ô, Toi qui aime la voix plaintive
D'une tige frêle et maladive,
Écoute donc le chant bien triste
Du jonc malade qui contriste…

Que c'est beau, dit Berthe émotionnée…

— Oui, c'est beau, c'est d'une beauté sereine, dit Verhoef. Nous comprenons maintenant le chant attristé du poète… Nous n'avions pas le temps d'écouter la voix des roseaux bruissants, nous faisions la chasse à l'or, aux affaires, nous ne nous intéressions qu'à la matière… et nous ignorions que nous n'étions en réalité que les roseaux, qui ployaient au gré du vent… Mais la guerre est survenue et a abattu tant de choses que nous croyions inébranlables, a cassé des milliers de roseaux… C'est une crise terrible pour notre pauvre petit pays… Espérons que du mal naîtra le bien et que nous aurons une Belgique indépendante, plus belle et plus sereine… Dieu ne repoussera pas notre prière, celle du jonc malade qui contriste… Ils sont légion ceux qui comme nous attendent en soupirant… Tu veux faire œuvre de miséricorde…

Patiente, ma chérie, jusqu'à ce que tu sois plus forte, tu as fait plus que ton devoir… Les questions se heurtent et s'embrouillent. Tous nous attendons ici et par milliers les nôtres nous attendent au pays… Mais soyons confiants… espérons… Dieu bénira la malheureuse Belgique…

L'avenir sera peut-être encore plus sombre, mais une confiance ardente, une ténacité inébranlable aideront les nôtres en la victoire…

Et lentement les jeunes fiancés rentrèrent en ville…

. . . . . .

17

(12 AOÛT 1914).

Nous détachons du livre « Récits de Combattants » ces pages émouvantes, dans lesquelles le colonel Baltia, chef d'état major de la I division de cavalerie, raconte l'épisode glorieux de la bataille de Haelen :

Depuis plusieurs jours déjà, des détachements de cavalerie ennemie sont venus audacieusement tâter en tous ses points notre ligne de défense de la Gette ; partout ils l'ont trouvée bien gardée.

Aujourd'hui, 12 août, l'ennemi s'est renforcé partout, nous disent nos intrépides reconnaissances d'officiers de guides et de lanciers, et nous avons l'impression assez nette qu'il va tenter un effort sur Haelen pour y percer notre ligne.

Nous sommes sur nos gardes ! et si réellement la division de cavalerie allemande espère passer par là, elle y rencontrera la masse principale de la division de cavalerie de l'armée belge. Elle nous croit échelonnés, comme les jours précédents tout le long de la rivière, depuis Diest jusqu'à Drieslinter, mais elle ignore que, par une habile manœuvre, le lieutenant général de Witte, ne

laissant aux points de passage secondaires que le minimum de forces, s'est constitué une réserve imposante, prête à foncer sur l'ennemi.

Pendant que cette masse se forme, le général de Witte remet entre les mains du colonel du 5 lanciers l'étendard que ce régiment de nouvelle formation vient de recevoir. Le jour même cette vaillante troupe mérite l'honneur de faire inscrire « Haelen » sur la soie encore immaculée.

Le terrain du combat.

Le soleil, qui à son lever paraissait maussade, éclate maintenant dans toute sa splendeur, éclairant les fermes et les métairies blanches égrenées le long de la route qui réunit Loxbergen à Haelen, en serpentant entre les champs fertiles, garnis encore en partie de leurs riches récoltes de blé et d'avoine. Le quartier général de la division a mis pied à terre à la lisière de Loxbergen, d'où la vue s'étend au loin. À gauche, une vallée étroite dans un encadrement de peupliers et de saules ; çà et là émergent quelques toits rouges.

Sur la croupe qui domine la vallée, une batterie belge s'est installée.

Les clochers de Diest lancent leur sonnerie claire et recueillie, au loin se profile dans le ciel le petit clocher trapu de Haelen. Cette bourgade, hier encore ignorée, sera le témoin de l'effort violent et brutal que fera la cavalerie allemande pour déloger la cavalerie belge et s'ouvrir le chemin vers le cœur du pays, après avoir gagné le flanc de l'armée belge que couvre la division de cavalerie. Les Allemands escomptent bien, pour aujourd'hui, une revanche de tous les succès que la division belge a obtenus pen-

dant les huit premiers jours de la campagne. Ils espèrent tirer vengeance des Belges, qui leur ont enlevé toutes leurs reconnaissances, leurs patrouilles, leurs postes de liaison et leurs centres de renseignements, et ont désorganisé leur savant mais fragile réseau de découverte.

Les premiers coups de fusil.

Bientôt des lueurs d'incendie apparaissent, c'est le signal donné par les reconnaissances allemandes pour annoncer aux leurs que nous sommes en travers de leurs projets.

Là-bas, nos vaillants carabiniers cyclistes sont déjà au feu et défendent chèrement les positions qu'ils occupent : avec le concours des pionniers pontonniers cyclistes, ils ont fouillé la terre, approfondi les fossés, organisé les haies et les clôtures, barricadé les chemins et les routes, installé leurs fusils mitrailleurs aux endroits favorables et ils sont décidés à infliger un rude châtiment à l'envahisseur.

Dès qu'apparaissent les premiers escadrons de dragons et de hussards, la fusillade crépite ; l'ennemi, un instant, hésite ; puis, poussé par ses chefs, il se ressaisit et dirige sur nos petits cyclistes le feu de ses fusils, de ses mitrailleuses et de ses canons. Les lâches hobereaux qui les conduisent ou les poussent se font couvrir par d'inoffensifs habitants qu'ils traquent devant eux, mais les carabiniers, bien dissimulés, ajustent froidement chaque coup de fusil et, chaque fois, un casque à pointe, un colback ou un schapska roule à terre, et un homme vêtu de gris s'écroule dans les moissons. « Nos diables noirs » reculent pas à pas, défendent chaque sillon, chaque buisson.

Tout à coup, l'avalanche des escadrons allemands surgit, et, dans un galop furieux, se précipite sur les fantassins, qui reçoivent le choc sans sourciller, à coups de feu et de baïonnettes.

Les escadrons, entraînés par leur élan, poursuivent leur route et arrivent vers les lanciers belges, qui ont mis pied à terre, en arrière des cyclistes, et qui reçoivent la charge par un feu roulant à courte distance.

Le galop de ces masses hurlantes et cliquetantes fait vibrer le sol, les longues lances acérées et tenues en arrêt semblent devoir renverser tout sur leur passage ; mais, à la première décharge des carabines de nos lanciers, aidés puissamment par les quatre fusils mitrailleurs que dirigent avec sang-froid les lieutenants Scouvemont et Ouverleaux, et de loin par le feu de trois escadrons du I guides, placés à droite du champ de combat, la masse pirouette et se désagrège. Les premiers escadrons sont suivis d'autres. Cette deuxième charge est reçue comme la première, la troisième comme la seconde. Sept charges successives sont ainsi écrasées.

Le moment est tragique, quantité de chevaux errant à l'aventure, fous de terreur et de douleur, rouges de sang, galopent éperdus ; quelques-uns d'entre eux viennent bousculer les chevaux haut-le-pied de nos lanciers ; la panique se propage parmi ceux-ci et, à un moment, un immense troupeau dévale dans la plaine, au milieu des coups de fusil et des éclatements secs des shrapnells. Stoïques, nos soldats rechargent leurs armes et s'apprêtent à repousser de nouveaux assauts, jetant à peine un regard de commisération aux cadavres amis et ennemis qui les entourent, aux blessés qui hurlent leurs douleurs.

Nouvelles attaques de l'ennemi.

Les chefs de la cavalerie allemande, reconnaissant l'inutilité de l'action à cheval, font cesser les charges et n'envoient plus contre nous que des cavaliers pied à terre, destinés à agir par le feu de leurs carabines et soutenus par leurs mitrailleuses.

Ils s'avancent dans la plaine, rampant dans les blés, se terrant dans chaque repli du sol, s'abritant derrière chaque gerbe pour échapper au feu terrible de nos courageux et adroits cavaliers.

Déjà six régiments de dragons, de hussards et de cuirassiers sont engagés et avancent péniblement, quand le secours de deux bataillons de chasseurs leur est envoyé.

Notre artillerie, alors, entre en action. La première batterie à cheval, maniée par un chef énergique et sûr de lui-même, envoie avec précision ses obus et ses shrapnells sur les cavaliers et les fantassins qui inondent la plaine et, en même temps, elle couvre de ses obus brisants le pont de Haelen et le village où s'entassent alors de nouveaux régiments de cavalerie accourus pour renforcer et soutenir leurs camarades. Sous la poussée du nombre, nos cavaliers tiennent difficilement, mais ne reculent cependant pas d'une semelle et donnent à notre infanterie le temps d'arriver.

Les premiers renforts nous arrivent.

Il est 15 heures, quand enfin apparaissent les premiers secours : trois bataillons du 4 de ligne et deux du 24, accompagnés d'un groupe d'artillerie, partis de Hauthem-Sainte-Marguerite à 10 heures et demie. Une partie de l'infanterie fut dirigée sur Velpen, pour de là gagner Haelen, l'autre fut envoyée en renfort des défenseurs de la ferme de l'Yserbeek ; l'artillerie soutint ces

deux attaques ; malheureusement, des deux batteries qui prirent position au moulin de Loxbergen, une seule put ouvrir le feu sans être immédiatement contrebattue par l'artillerie allemande qui était en position au nord de Velpen.

Pendant que l'infanterie progressait vers Velpen et la ferme de l'Yserbeek, la 1 brigade de cavalerie était reformée à cheval et dirigée vers l'aile gauche du champ de bataille.

La 2 brigade, qui est au feu depuis sept longues heures, se met à la recherche de ses chevaux.

À 19 heures, la ferme de l'Yserbeek ou plutôt les ruines fumantes de cette ferme sont reprises par le bataillon Leconte, et le bataillon Rademaekers a reconquis Velpen.

Autour de nous, des chevaux aux membres mutilés, naseaux en sang, flancs déchirés, râlent dans les fossés de la route ou dans les champs ; d'autres galopent éperdument, ensanglantés et la selle ballottant entre les jambes.

Puis commença le lamentable cortège des blessés qui, l'œil hagard, se traînent péniblement vers l'arrière, tantôt seuls, courbés, marchant dans les fossés, tantôt soutenus par des ambulanciers ou des prêtres de la colonne d'ambulance, tantôt transportés sur des civières ou même dans leurs propres manteaux tenus aux quatre extrémités.

Debout, au milieu de la route, méprisant les obus brisants qui abattent des chevaux autour d'eux, les shrapnells qui atteignent leurs chevaux de main, les balles qui sifflent dans les branches, le général de Witte et son état-major, donnant aux troupes l'exemple du mépris du danger, suivent les phases de la lutte.

Déjà des débris de toutes sortes jonchent le sol, des caissons à munitions galopent sur la route pour porter aux tireurs des cartouches de ravitaillement, et sur tout le front, des incendies allumés par les obus lancent dans le ciel pur leurs lueurs sinistres et leur fumée âcre.

Victoire !...

La bataille, quand déjà le soleil descendait à l'horizon, semblait encore indécise. À ce moment, nos artilleurs observent un mouvement de recul de la ligne ennemie qui, sous la poussée de notre infanterie, commence à refluer vers le pont et le village de Haelen. Aussitôt, ils font feu de tous leurs canons vers le couloir où s'engouffrent les fuyards ; ceux-ci entraînent, malgré les efforts et les menaces des officiers, les régiments de cavalerie arrivant encore à la rescousse.

La fuite, à la nuit tombante, dégénère en une débandade folle qui ne s'arrêta qu'à Hasselt et à Herck-Saint-Lambert où les troupes battues se fortifièrent hâtivement pour s'opposer à toute poursuite éventuelle.

Des corbeaux jettent leur croassement lugubre dans la nuit presque noire déjà. La galopade des chevaux effarés et éperonnés cruellement par leurs cavaliers martèle le pavé. Sous la pluie incessante de projectiles belges, les dix régiments allemands, magnifiques le matin, ne forment plus qu'une cohue désordonnée qui foule aux pieds les fantassins, les morts et les blessés et abandonne les officiers et les généraux. À l'autre extrémité du champ de bataille, nous entendons s'élever les chants de victoire des troupes belges qui saluent leur premier fait d'armes.

. . . . . .

Nous songeons alors à ce vélocipédiste, attaché au quartier général de la division de cavalerie, le brave Royer, qui se porta résolument au cœur du combat pour rapporter un officier, le lieutenant de Waepenaere, blessé à la cuisse alors qu'il entraînait au feu des fantassins intimidés et non encore faits au combat. Ce généreux soldat retourna une deuxième fois dans la fournaise pour reprendre et rapporter sur une charrette une mitrailleuse abandonnée ; puis une troisième fois pour aller tuer à coups de revolver, deux cavaliers allemands embusqués derrière des gerbes et qui avaient tiré sur lui quand il revenait de son lieutenant d'abord, avec la mitrailleuse ensuite. Il rapporta, cette fois, les deux casques.

Ce « valeureux Liégeois », qui avait accompli ces trois traits de bravoure et de dévouement sous nos yeux, n'en parla jamais ; il trouvait qu'il avait tout simplement fait son devoir de soldat. Aussi fut-il très étonné quand il fut nommé caporal en récompense de sa belle conduite. Il se montra, dans la suite, digne de ses débuts, allant, le jour et la nuit, aux expéditions les plus périlleuses et terminant glorieusement sa noble carrière en se faisant tuer, dans une auto blindée, au combat de Pellenberg.

Nous nous souvenons aussi de ce petit soldat blessé horriblement, le bras déchiqueté, qui, de son bras valide, tendait un morceau de fusil vers le général et criait : « J'ai encore mon fusil ! » Et de cet autre qui, s'appuyant sur deux infirmiers, traînait obstinément une lance allemande comme un trophée.

. . . . . .

Le spectacle du champ de bataille.

Devant l'église du petit village gisent, déjà couverts de poussière, des cadavres de chevaux, des voitures renversées, de la paille piétinée, des restes de nourriture et de feux, le chaos infâme que laisse une armée derrière elle.

Àla limite du village, sur le chemin de Haelen, nous vîmes les premiers cadavres d'Allemands, la face tuméfiée, les membres crispés, couchés dans les positions les plus diverses et les plus surprenantes. Voici un cuirassier tenant encore en mains un chargeur muni de ses cartouches ; plus loin, un dragon, couché la face contre terre, une jambe repliée en arrière.

Nous arrivons à la petite ferme que l'on se disputa toute la journée ; la maison est éventrée à coups d'obus, la grange réduite en cendres. Les porcs, en liberté, rôdent autour de cette ruine.

Àmesure que nous avançons vers Haelen, le nombre de cadavres augmente. À l'endroit où le choc entre tirailleurs a eu lieu, une ligne presque continue de cadavres allemands et belges montre quel fut ici l'acharnement des deux partis. Un officier du 24 de ligne et un officier de dragons sont là côte à côte. Quel est celui qui a vu mourir l'autre ? Quel drame cache le voisinage de ces deux corps ?...

À Haelen, le drame est poignant : la plupart des maisons montrent des trous béants et des murs déchiquetés...

Sur la place, nous ramassons le drapeau belge qui flottait à la maison communale ; il a été arraché par les Prussiens, lacéré et traîné dans la boue. Nous le faisons arborer tel qu'il est, à sa place, et nous nous inclinons profondément, ne pensant à ce moment qu'il sera bientôt l'emblème de notre pauvre Patrie déchirée, violée et piétinée par une soldatesque barbare...

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/%C3%80_L%E2%80%99Yser. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : lire-gratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.